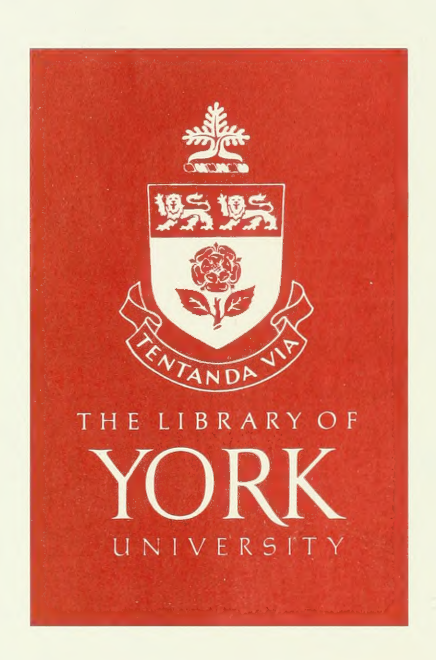
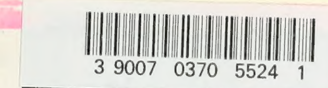

TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY


3 9007 0370 5524 1

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

Constantinople

MÊME COLLECTION

Amsterdam et Harlem, par L. Dumont Wilden, 125 gravures.

Athènes, par Gustave Fougères, 168 gravures.

Avignon et le Comtat-Venaissin, par André Hallays, 127 gravures.

Bâle, Berne et **Genève**, par Antoine Sainte-Marie Perrin, 115 gravures.

Barcelone et les grands sanctuaires catalans, par G. Desdevises du Dézert, 144 gravures.

Blois, Chambord et les Châteaux du Blésois, par Fernand Bournon, 101 gravures.

Bologne, par Pierre de Bouchaud, 124 gravures.

Bordeaux, par Ch. Saunier, 105 gravures.

Bourges, et les Abbayes et Châteaux du Berry, par G. Hardy et A. Gandilhon, 124 gravures.

Bruges et Ypres, par Henri Hymans, 116 gravures.

Bruxelles, par Henri Hymans, 137 gravures.

Caen et Bayeux, par H. Prentout, 104 gravures.

Carthage, Timgad, Tébessa, et les villes antiques de l'Afrique du Nord, par René Cagnat, de l'Institut, 113 gravures.

Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme, par G. Desdevises du Dézert et L. Bréhier, 142 gravures.

Cologne, par Louis Réau, 127 gravures.

Cordoue et Grenade, par Ch.-E. Schmidt, 97 gravures.

Cracovie, par Marie-Anne de Bovet, 118 grav.

Dijon et Beaune, par A. Kleinclausz, 121 gravures.

Dresde, par G. Servières, 119 gravures.

Florence, par Émile Gebhart, de l'Académie française, 176 gravures.

Fontainebleau, par Louis Dimier, 109 gravures.

Gand et Tournai, par Henri Hymans, 120 grav.

Gênes, par Jean de Foville, 130 gravures.

Grenoble et Vienne, par Marcel Reymond, 118 gravures.

Le Caire, par Gaston Migeon, 133 gravures.

Londres, Hampton Court et Windsor, par Joseph Aynard, 164 gravures.

Milan, par Pierre-Gauthiez, 109 gravures.

Munich, par Jean Chantavoine, 134 gravures.

Moscou, par Louis Léger, de l'Institut, 93 gr.

Nancy, par André Hallays, 118 gravures.

Naples et son Golfe, par Ernest Lémonon, 124 gravures.

Nevers et Moulins, par Jean Locquin, 130 gravures.

Nîmes, Arles, Orange, par Roger Peyre, 85 gravures.

Nuremberg, par P.-J. Rée, 106 gravures.

Oxford et Cambridge, par Joseph Aynard, 92 gravures.

Padoue et Vérone, par Roger Peyre, 128 gravures.

Palerme et Syracuse, par Charles Diehl, 129 gravures.

Paris, par Georges Riat, 151 gravures.

Poitiers et Angoulême, par H. Labbé de la Mauvinière, 113 gravures.

Pompéi (Histoire — Vie privée), par Henry Thédenat, de l'Institut, 123 gravures.

Pompéi (Vie publique), par Henry Thédenat, de l'Institut, 77 gravures.

Prague, par Louis Léger, de l'Institut, 111 grav.

Ravenne, par Charles Diehl, 134 gravures.

Rome (l'Antiquité), par Émile Bertaux, 141 gravures.

Rome (Des catacombes à Jules II), par Émile Bertaux, 117 gravures.

Rome (De Jules II à nos jours), par Émile Bertaux, 100 gravures.

Rouen, par Camille Enlart, 108 gravures.

Saint-Pétersbourg, par Louis Réau, 150 gravures.

Séville, par Ch.-Eug. Schmidt, 111 gravures.

Stockholm et Upsal, par Lucien Maury, 128 gravures.

Strasbourg, par Henri Welschinger, de l'Institut, 117 gravures.

Tours et les Châteaux de Touraine, par Paul Vitry, 107 gravures.

Troyes et Provins, par L. Morel Payen, 120 gravures.

Tunis et Kairouan, par Henri Saladin, 110 gravures.

Venise, par Pierre Gusman, 128 gravures.

Versailles, par André Pératé, 149 gravures.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]

Les Villes d'Art célèbres

Constantinople

PAR

H. BARTH

Ouvrage illustré de 103 gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1913

A Mademoiselle E





Muraille maritime et Mosquée d'Ahmed

CONSTANTINOPLE[1]

Constantinople ! — Quelles visions magiques évoque ce nom ! Vieilles légendes de la Grèce primitive ; splendeurs du christianisme à l'aurore de son triomphe ; pompes féeriques de la cour des empereurs grecs ; mystérieux cérémonial du sérail des sultans ; un harmonieux mélange des monuments de trois civilisations, dans un décor qui confond des formes empruntées aux arts de l'Occident et de l'Orient, de Rome et de la Grèce ; un défilé tumultueux de processions et de cortèges triomphaux, des jeux, des disputes de théologiens, des massacres, des orgies, des martyres, des héros dont le nom illumine encore l'histoire : Constantin, l'impératrice Hélène, Justinien, Théodora, Bélisaire, Julien l'Apostat, Mahomet II, Godefroi de Bouillon, que d'autres encore ? — Constantinople! Byzance ! Stamboul ! — Ville au triple nom, ville sacrée, joyau du patri-

1. La première édition de cet ouvrage a paru quelques années avant les événements politiques de 1913.

moine commun de l'humanité et qui, dans la mémoire des hommes, figure au même rang que Rome, Athènes et Jérusalem !...

Géographiquement, l'importance de Constantinople est incalculable...

Du côté de la mer elle domine le détroit qui sépare et réunit l'Asie et l'Europe, dont les côtes se resserrent à ses pieds. Grâce à lui, elle commande la mer Noire et l'Archipel, appelé mer Blanche par les Turcs. En outre, les passes des Dardanelles et du Bosphore, flanquées de châteaux imprenables, que les temps anciens et modernes ont sans cesse fortifiés, la couvrent contre toutes les tentatives de l'ennemi.

A tant d'avantages naturels, à un climat doux et sain, à un territoire fertile, joignez un port immense, propre au mouillage des plus grands navires de guerre, leur permettant de toucher directement aux quais, offrant un asile absolument sûr aux nombreuses embarcations qu'amène chaque vent ou chaque brise ; c'est le fameux Chrysokeras, la Corne d'Or, dont les eaux se maintiennent propres et claires et dont aucune vase ne trouble le fond, quoique l'immense cité y déverse toutes ses immondices : ce qui surnage à la surface est entraîné au loin par le puissant courant qui vient de l'extrême pointe du Sérail, double la Corne d'un bout à l'autre et s'en va ressortir de l'autre côté, près de Top-hané, pour se réunir avec le courant plus puissant encore du Bosphore.

De temps immémorial, Constantinople est le centre du commerce de trois parties du monde. Le Nord et l'Est lui envoient les blés et les bois des ports de la Crimée et de l'Asie mineure. Du Sud et de l'Ouest, ses flottilles de l'Archipel et de la Méditerranée lui apportent les richesses des îles grecques et de l'Egypte, les produits des côtes de l'Europe et de l'Afrique : une véritable forêt de mâts hérisse ses eaux. De nombreuses caravanes, chargées des produits de l'Orient et de l'Occident, lui arrivaient autrefois à travers la Thrace. Elles sont maintenant remplacées par les chemins de fer, qui relient le Bosphore à Vienne et, par Vienne, à toutes les capitales de l'Europe.

C'est sur la pointe de terre qui s'étend entre la Corne d'Or et la mer de Marmara que s'élève la ville proprement dite. Le sol de cette longue presqu'île forme une chaîne de sept collines, particularité qui permit jadis d'assimiler Constantinople à Rome et qui donne à la ville un attrait particulier, un charme saisissant. Cette beauté magique, aussi bien que sa position géographique, ont valu, de tout temps, à Constantinople, l'admiration de tous les peuples, et ont fait de cette ville l'un des coins les plus enviés de la terre. Aujourd'hui encore, toutes les nations en convoitent la possession. Il semble que l'empire de l'Europe

doit appartenir à celle qui se rendra maîtresse de la reine du Bosphore.

Malheureusement cette ville magnifique repose sur un sol peu sûr. Le détroit du Bosphore a été creusé par une éruption volcanique qui se perd dans la nuit des temps et qui ouvrit une issue aux eaux de la mer Noire. On distingue clairement, sur le haut Bosphore, immédiatement derrière la vallée de Karibdjé, des terrains volcaniques. Des produits volcaniques se rencontrent aussi à l'entrée nord du détroit, dans les formations rocheuses de la côte asiatique, aux environs de la baie et des cavernes basaltiques de Kabakos. La terre est, sans cesse et partout, en travail. La chronique de la ville, même jusqu'à nos jours, rappelle d'innombrables tremblements de terre, accompagnés de la famine et de la peste. Sous le règne de Justinien on en compta jusqu'à sept qui anéantirent de nombreux habitants et d'admirables monuments de l'art. Séad-eddin, le plus célèbre des historiographes ottomans, raconte qu'en son temps, par suite d'une catastrophe de ce genre, « le temps et l'espace, les lieux et les heures tremblaient, et que les hommes vacillaient comme une goutte de rosée ». Les humains s'unirent à ces cataclysmes de la nature, pour achever la dévastation de cet Eden. Leur barbarie, jointe à la violence des éléments, ont si souvent ravagé Constantinople, la marche des siècles a si rudement pesé sur elle, qu'on y rencontre des ruines de toutes parts, et c'est vraiment miracle que, de l'antique Byzance, il soit encore resté plus que des vestiges.

Une course rapide en chemin de fer et nous arrivons à la Corne d'Or. Le voyage n'offre pas le même intérêt sur tout le parcours ; mais il présente des aspects saisissants. Au sortir des plaines de la Hongrie, apparaît tout à coup Belgrade et le magnifique point de vue dont on jouit dans le parc de Topdjiléré qui domine le Danube et la Save, puis l'étroit défilé de la Nichava — ensuite Sofia la superbe et, derrière elle, les sombres mais majestueuses montagnes du Vitoch — la haute vallée de la Maritza avec la chaîne du Rhodope, couverte de neige — Philippopoli, aux maisons éparses sur une masse rocheuse, isolée au centre d'une vaste plaine, comme une île au milieu de la mer — Andrinople, la plus orientale des villes de l'Occident, avec sa célèbre mosquée de Sélim — le superbe panorama maritime de Koutchouk-tchekmedjé, et soudain la mer ! la claire Propontide, d'un bleu foncé, où quelques voiles se balancent au gré des vents.

Mais laissons le chemin de fer, qui nous enlève impitoyablement tout idéal et toute poésie et affaiblit, même ici, notre première impression.

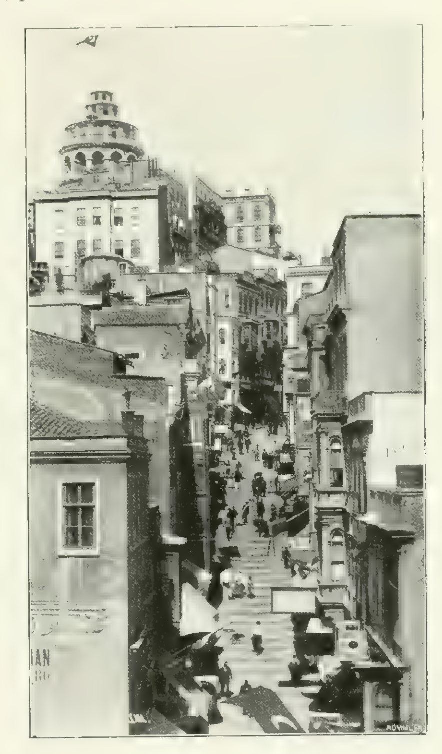
Prenons, au contraire, la route maritime : c'est ainsi que Byzance apparaîtra sous son plus grandiose aspect. Notre bateau sillonne la mer Egée, la mer des Grecs. A l'Est, au fond de l'horizon, s'élèvent insensiblement, au-dessus des eaux écumantes et dorées, les sommets du fabuleux Ida, et, à ses pieds, les champs d'Illion. Voici les Dardanelles avec leurs remparts que protègent 800 canons de gros calibre ; les nouveaux forts de barrage Sedd-ul-bahar et Koum-kalessi, où les collines des deux rives ne sont plus séparées que par sept stades (1.350 mètres), le vieux Kélid-ul-pahar (la clef de la mer) et Sultanié (le fort du Sultan), Sestos et Abydos évoquent à la fois l'histoire et la légende : Héro et Léandre, Xerxès fouettant la mer, les Osmans touchant le sol de l'Europe. Nous voyons défiler, dans les fissures de falaises rocheuses, Gallipoli, Cyzique, où reste attaché le nom d'Alcibiade.

C'est pendant la nuit que le navire a traversé la mer de Marmara. La lune brille encore tandis que l'aurore commence à colorer l'horizon. Le soleil apparaît enfin. Autour de nous se montrent San Stefano et ses villas ; puis les Iles des Princes. Au Sud, les côtes du golfe de Nicomédie, hérissées de collines ; plus au loin, sortant d'une large ceinture de nuages, se dressent les crêtes dentelées et neigeuses de l'Olympe bithynien, dont les flancs sont couverts de forêts de pins toujours verts. Voici enfin la Ville qui semble émerger des flots d'azur. « Jamais ligne plus magnifiquement accidentée n'ondula entre le ciel et l'eau : le sol s'élève à partir de la mer, et les constructions s'élèvent en amphithéâtre, les mosquées, dépassant cet océan de verdure et des maisons de toutes couleurs, arrondissent leurs coupoles bleuâtres, dardent leurs minarets blancs dans le ciel clair du matin et donnent à la ville une physionomie féerique à laquelle contribue beaucoup la lueur argentée qui baigne leurs contours vaporeux... Cette vue est si étrangement belle que l'on doute de sa réalité... L'eau argentée de la Corne d'Or reflète ses splendeurs dans son miroir troublant et ajoute encore à la magie du spectacle ; des vaisseaux à l'ancre, des barques turques carguant leurs voiles, ouvertes comme des ailes d'oiseaux, servent, par leurs tons vigoureux en repoussoir à ce fond de vapeur à travers laquelle s'élance, avec les couleurs du rêve, la ville de Constantinople et de Mahomet II » [1].

On nous montre, tout près de la mer, Yédi-koulé, le château aux sept tours ; de là, en suivant le bord, s'étendent les vieilles murailles grises,

1. Théophile Gautier : *Constantinople*.

dont la masse immense miroite dans les eaux d'un bleu vert. Dans le fond, sur la colline, la mosquée de Mahomet ; au second plan, Chah-zadé et Laléli-Djami, la mosquée des tulipes ; puis, la célèbre tour du Séraskiérat, et, derrière, l'imposante mosquée de Soliman le Magnifique avec ses quatre hauts minarets ; au premier plan la Bajazidié et la Nouri-Osmanié, ainsi que la colonne de Constantin. Mais un monument éclipse tous les autres : c'est Sainte-Sophie, l'une des merveilles du monde. Malheureusement la vue en est masquée par les bâtiments du palais de justice. A côté, presque dans l'eau, s'élève la mosquée d'Ahmed, flanquée de six minarets. Sur la plage, le phare. A droite, vis-à-vis, les côtes asiatiques, que nous touchons presque, semblables à un paradis. Au fond de l'horizon, apparaît la presqu'île verdoyante de Fénerbagtché, avec son phare blanc. Plus près de nous, est située la vieille Chalcédoine, lavée par les eaux de la mer. En face, sur une rive escarpée, s'élève Scutari : maisons colorées, minarets blancs, rochers bruns, arbres verts : cette ville bariolée et un peu massive s'étend en amphithéâtre tout le long du coteau jusqu'au mont Boulgourlou. Puis, la sombre forêt des cyprès, le cimetière de la ville, ombre funèbre sur un tableau plein de joie et de vie. Au-dessus, le majestueux mont Aidos. Près du bord, sur un rocher, la tour de Léandre. Notre vaisseau, qui a viré de bord, continue maintenant sa course le long de la rive gauche, Nous voici au-dessous du vieux Sérail, bercé par le murmure des flots,



L'escalier de Yuksek Kaldirim.

avec ses jardins d'un vert clair et ses kiosques multicolores ; nous en doublons maintenant la pointe pour contempler, dans toute sa splendeur, le dernier tableau de la féerie. Devant nous, avec ses milliers de mâts, s'ouvre et s'enfonce bien avant dans les terres la Corne d'Or ; à gauche, Stamboul, masse immense de maisons enchevêtrées, de coupoles étincelantes, coupées de bosquets de cyprès.

A la hauteur du grand pont qui relie Stamboul aux faubourgs de Galata et de Péra, se trouve la mosquée de la Validé (de la Sultane mère), semblable à une pyramide de dômes. Du côté nord du port, les faubourgs s'élèvent en forme de terrasses, sur cette large bande de terre qu'entourent les eaux du Bosphore et de la Corne d'Or et que surmonte la tour massive de Galata. Jetons à la hâte un dernier coup d'œil sur les côtes du Bosphore. Du côté de l'Europe, comme faisant suite à Galata, la fonderie de canons de Top-hané ainsi que la mosquée de Mahomet ; plus haut, de notre côté, Djéhanghir ; plus sur la côte, les palais de marbre de Dolma-bagtché et de Tcheragan, et, vis-à-vis, celui de Beylerbey. Mais déjà retentit la voix de Byzance : sourd murmure du flux et du reflux de ses nombreux habitants. Le navire jette son ancre. Déjà nous nous trouvons assaillis par un essaim de barques et de nacelles de toutes grandeurs. Les bateleurs nous abordent à grands cris. Le navire est pris d'assaut. Une nuée de commissionnaires se jette sur les voyageurs et sur les bagages pour s'emparer si possible et des uns et des autres. Cris incompréhensibles et assourdissants ! On nous aborde en toutes les langues, on nous bouscule ; nous devons nous ouvrir un passage à coups de coudes et à coups de poings. A peine débarqués, nous constatons à chaque pas que le fatal bakchich est le mot essentiel de la langue turque, le lien de toutes les relations.

Nous sommes en Orient.

Autant, vue du dehors, la ville nous est apparue belle et imposante, autant, à mesure que nous y pénétrons, elle se montre laide et mesquine. Des rues étroites, tortueuses et lugubres, sans pavé, sans lumière et sans air, un désordre de misérables maisons de bois et de terre glaiseuse, des bâtisses écroulées, décombres et pans de murs calcinés qu'on a laissés tels quels par négligence ou par fatalisme. On ne voit qu'immondices, ruines, friperies, guenilles. On serait presque tenté de s'écrier : n'examinez pas les détails, restez à l'impression de l'ensemble, à la première impression. Aucune ville, vue de loin, ne provoque l'imagination à un si haut degré — aucune ne lui cause une telle déception. Il faudra passer des jours et des jours, contempler des merveilles et des merveilles, pour

revenir à un jugement plus équitable et retrouver ensuite l'admiration première.

Car, en somme, la ville, même à l'intérieur, a ses beautés et ses attraits pour celui qui sait et qui veut surmonter certaines répugnances.

Les ruines ont aussi leur poésie, le désordre — un certain désordre — a ses grâces imprévues et originales. Ici, rien de symétrique : aucun plan,



Compagnie des pompiers irréguliers turcs.

aucune ordonnance, aucun effet voulu. Mais ce charme qui résulte du pittoresque des perspectives, de l'imprévu des détails, du jeu des couleurs, des lumières et des ombres. Partout des plantes grimpantes, des herbes folles sur les vieux pans de murs, sur les terrasses, au flanc des palais comme des masures, dans le bassin desséché des fontaines, où l'eau ne coule jamais plus ; des arbres poussent leurs sarments tordus dans les crevasses des clôtures, aux appuis délabrés des fenêtres béantes. Constantinople est une ville à part, pleine de contradictions — on peut s'y perdre dans les remous de la foule comme dans les profondeurs de la solitude.

Assurément, cette antique cité a perdu quelque chose de son originalité, mais elle offre encore une matière surabondante aux études historiques et religieuses, aux recherches intéressant la linguistique et l'ethnologie. N'oublions pas que c'est ici le point de contact entre l'Occident et l'Orient, que deux mondes se choquent ici sans se confondre, et que ce choc accentue même des contrastes plus instructifs que partout ailleurs. Toutes les races, toutes les religions, toutes les langues sont représentées dans cette moderne Babylone. Chacune d'elles cependant domine dans un quartier qui lui est plus particulièrement affecté.

Péra, située sur le sommet de la colline, est, tout naturellement, la première étape de chaque touriste. On y trouve, dans de vastes hôtels, tous les raffinements du confort et de l'hygiène moderne. C'est, en somme, la ville des étrangers, sans rien d'original. On se croirait presque dans une ville d'Italie, très fréquentée par les touristes.

Pour redescendre, nous prenons l'escalier de Yuksek Kaldirim qui compte cent marches de pierre et qui conduit à Palata. Ce n'est pas dans ce faubourg qu'il faut chercher de fortes impressions, à moins qu'on les cherche dans un grand mouvement d'affaires. Cependant on peut commencer à prendre contact avec les types et les caractères orientaux. Galata — qui semble vouloir se précipiter vers le port — est bâtie sans règle, sans symétrie aucune : sauf quelques rues nouvelles, à peu près rectilignes, c'est un enchevêtrement de petites rues étroites et anguleuses, obscures et puantes, de vrais casse-cous ; les toits se touchent parfois d'un côté à l'autre. Agences commerciales, boutiques et magasins fort bas, ateliers, cafés, restaurants d'aspect peu ragoûtant, ouverts sur la voie publique, une vie de négoce jusque dans la rue : bouchers, boulangers, marchands de tabac, de poissons, de fruits, de confiserie ; ici des tables de changeurs, là des barbiers ; au milieu de ce décor grouille une populace basse et abjecte, adonnée aux passions les plus viles. N'insistons pas. Bien entendu, Galata est, pour les ethnographes, le quartier le plus curieux, le plus intéressant. Et quel mouvement sur le port ! Un roulis continuel de masse humaine, un flot qui ne s'apaise guère qu'avec la nuit, un tumulte, une mêlée indescriptible, qu'on ne retrouve nulle part. Petits marchands, débitants ou boutiquiers crient, vantent et offrent leurs marchandises en sautant et en gesticulant comme des forcenés : les uns achètent ou marchandent, les autres se disputent ou se querellent. A chaque instant on entend le cri d'alerte ou d'alarme — varda ! varda ! — jeté aux passants par les cochers de louage, muletiers ou âniers, qui s'en vont au pas de leurs bêtes, transportant de l'eau, de la viande, des gravois ou des

déblais, éboulis ou pierres de toutes sortes. Le camelot et le marchand de fruits font leur partie en cet étrange concert. Persans austères, Nègres taillés en Hercule, Turques voilées, Roumaines effrontées, Grecs escamoteurs et voleurs sans pareils, Levantins, Arabes, Indous, moines romains, traficants francs (c'est-à-dire européens), matelots, mendiants qui rôdent en attendant leur proie ; touristes des deux sexes ; joueurs d'orgue de barbarie,



Quartier turc.

toujours deux à deux, l'un portant l'instrument sur le dos, l'autre tournant la manivelle. Le hamal (portefaix) arménien, lourdement chargé, se précipite en quête de corvées. Son dos ploie sous la lourde charge qu'il porte solidement fixée à un coussinet en cuir rembourré. Admirez sa beauté virile, sa force indomptable, son pas pesant mais allongé défiant toute concurrence ; les veines de sa jambe saillent vigoureusement, le sang lui afflue au visage. De nombreux mendiants marmottent leur boniment le long des chemins, des Derviches de Bokhara vont hardiment de masure en masure, leur bourse à la main ; là-bas, un élégant se fraie un passage à travers la foule ; le

Kavas (garde du corps) en livrée richement galonnée, avec son sabre recourbé, ses fontes de pistolet magnifiquement brodées, fait place au seigneur qui le suit, Telle est Galata, vrai Capharnaüm : coups de poings, coups de coudes, bousculades, pêle-mêle de nations, de types et de costumes, vacarme à rendre sourd, murmure continu, doublé de cris aigus, tohu-bohu inextricable dans ces misérables et pourtant pittoresques échoppes qui forment l'entassement de ces ruelles du haut en bas de la colline. Ce n'est qu'avec peine que le tramway se faufile à travers cette cohue. Dans les cafés, le récitateur des contes, le Madaf, intéresse un public nombreux par ses histoires épiques ou burlesques tirées du fonds commun, dont les *Mille et une Nuits* sont le type . Au moment le plus captivant, il s'interrompt pour faire le tour de l'assistance et solliciter la générosité des auditeurs. C'est là que se fait effrontément le commerce des femmes destinées au harem. Dans la taverne voisine, au son des flûtes et des cymbales, les danseurs et les danseuses exécutent des danses folles, parfois gracieuses et toujours lascives, au sein d'un nuage opaque formé par la fumée du tabac.

Mais entendez-vous ce cri d'angoisse : Yanghen var ! Au feu ! Au feu ! Ce sont les pompiers, les Touloumbadjis, qui jouissent ici de toutes sortes de privilèges et qui, lorsqu'un incendie éclate, se rassemblent autour de leur pompe pour courir sur la place du sinistre et souvent à quelques heures de distance. Ce sont gens de sac et de corde, craints comme la peste lorsqu'ils interviennent au milieu d'une rixe. Entendez-vous ce bruit sourd ? Au coin de la rue ce rugissement ? Voyez cette horde de sauvages à moitié nus qui débouchent sur la place ! nu-pieds, les poings pressés sur la poitrine, la pompe à main sur l'épaule, haches, cordes, crocs à feu. Faites place si vous le pouvez, sans quoi vous serez écharpé.

Le tramway nous amène enfin sur l'esplanade de Top-hané, au bord du Bosphore, avec son arsenal bâti par Kialil Pacha. C'est là, qu'à côté de vieilles pièces de canons, de couleuvrines, on peut admirer de magnifiques pièces conquises dans les expéditions de Suléïman.

Devant la tour de l'Horloge du côté de la mer, sont disposés les canons qui annoncent le jeûne de Ramazan ainsi que le joyeux Baïram ; car, dans la ville où presque aucune cloche ne tinte, le canon annonce les grands événements du jour et du temps. Dans la cour de la mosquée, un Turc, l'air sérieux, se servant de son genou comme d'un pupitre, tenant parchemin et plume de bambou, fait le métier d'écrivain ; les femmes qui l'entourent viennent avec de grands gestes présenter leur supplique ; celui-ci écrit ce qu'on lui demande, plie soigneusement le morceau de papier, l'enveloppe

dans un lambeau de mousseline, y appose un cachet de cire rouge empoche son salaire pour bon ou pour mauvais message. Au dehors, les vagues en furie viennent se briser contre les quais et rejaillissent dans la direction des grilles. C'est là que le pauvre hère, le Grec, vient ramasser les huîtres que les flots mugissants jettent à ses pieds.

La ville occupe une surface de terrain énorme. Les vieux quartiers sont formés de pâtés de maisons écrasées et, pour la plupart, à un seul étage ; çà et là, des jardins, des cimetières, des terrains vagues. Les places sont excessivement rares. De temps en temps, on rencontre pourtant de solides bâtisses, mais, en général, les maisons sont construites en planches recouvertes d'une légère couche de mortier ; elles sont élevées en quelques jours et, de même, lorsque le feu s'y met, elles sont, en quelques minutes, la proie des flammes. Pour la plupart, elles sont couvertes de tuiles rouges. Sur le devant, une sorte de barrière, tressée de lianes ou de fleurs, sert d'abri contre la chaleur ou de paravent contre l'œil indiscret. Les caves sont rares, les citernes par contre se rencontrent partout. Les appartements des femmes se trouvent séparés par un long corridor de la salle de réception qui est sur le devant. Le Turc aime les demeures claires et aérées : ceci prête souvent un certain cachet aux maisons même les plus simples. Le balcon y est surtout fort estimé. Les corridors sont couverts de nattes comme les planchers de tapis. L'ameublement des demeures turques ne contient, d'après notre manière de voir, que le strict nécessaire. Les Orientaux n'aiment pas les meubles. Tout autour des murs, des divans, un bahut, au-dessus quelques horloges à support, qui ne marchent presque jamais, de gentils tabourets pour tasses et cendriers. Il n'y a pas de harem comme il faut sans l'inséparable et traditionnel piano. Quant au froid, on n'y est nullement préparé ; s'il vient, on s'enveloppe dans trois ou quatre fourrures et à la guerre comme à la guerre. S'il est intense, on place un brasero au milieu de la pièce, ce qui n'est pas sans danger et pour l'habitant et pour la demeure. Au surplus, c'est un mode de chauffage aussi malsain que curieux. Figurez-vous une table placée au milieu de la pièce et recouverte d'une longue couverture ; sous cette table, un réchaud plein de charbons ardents, et, tout autour, une dizaine de personnes relevant chacune une partie de la couverture jusque sous le menton, pour en mieux laisser monter la chaleur. Pour l'éclairage, on procède non moins primitivement : on pose tout simplement de grosses bougies sur le plancher.

Lorsqu'on considère avec quelle légèreté on bâtit les maisons, et avec quelle insouciance on joue avec le feu, on ne saurait plus s'étonner des

dégâts immenses causés par l'incendie qui, en quelques heures, réduit en cendres des quartiers tout entiers. C'est là qu'on peut dire chaque jour : étincelle devient flamme, et flamme devient feu. Comme une traînée de poudre, le feu se communique de maison en maison, rien ne saurait résister à l'impétuosité des flammes, pas même les bâtisses les mieux construites, rien ne peut plus arrêter cet élément déchaîné, il faut abattre en hâte des rues entières pour que la matière combustible manque à l'élément furieux. Un fort coup de vent fait des dévastations énormes.

C'est ainsi que Constantinople nous présente le pour et le contre, un contraste de joie et de tristesse, d'admiration et de dégoût. Mais qu'importe, la ville nous offre partout de l'originalité, même là où elle choque le plus nos préjugés européens. Voulez-vous connaître ma pensée dans toute sa sincérité ? La voici énoncée brièvement mais énergiquement : gare aux chiens et aux veilleurs de nuit ! Le chien, c'est pour le Turc un véritable fétiche ; et quels chiens ! mon Dieu, quelle race !... la pire de toutes... la plus sale ! Et malgré tout, ils sont en quelque sorte les balayeurs de la ville ! Comme vous le savez, on jette tout sur le pavé ou à la voirie publique, tout, même l'innomable. Toute charogne se trouve jetée au premier coin de rue ou traînée jusque sur le terrain vague le plus proche. Pour le reste, c'est l'affaire des chiens. Mais la nuit, lorsque énervé, vous croyez pouvoir goûter un instant de repos, ce sont les chiens rôdeurs de nuit qui commencent leur saturnale, se disputant les carcasses et les autres immondices ! Pour nous achever, le garde de nuit descend la rue, et fait feu à chaque pas, sur le pavé, de son long bâton ferré.

Lorsque l'hiver est terminé et que la crête argentée des montagnes commence à reverdir, lorsque le vent du Sud se joue dans les branches des cyprès et des oliviers, lorsque la nature prend son manteau d'un beau vert tendre, alors les filles grecques — au premier mai — sortent de la ville avant le lever du soleil et s'en vont aux prairies cueillir la primevère dans la rosée du matin. La journée et une partie de la soirée se passent ainsi. Le printemps est enfin descendu sur la terre, les arbres sont tout fleuris, les platanes se couvrent de feuilles, un parfum délicieux de fleurs d'amandier se dégage au loin dans la plaine. Si le cœur vous en dit, guidez vos pas — un vendredi — vers la vallée de Kiahathané-sou, la vallée des Eaux Douces, c'est là que vous pourrez observer au naturel la vie du Turc, ses mœurs et ses coutumes. A l'extrémité du port, au delà des bas-fonds parsemés de petites îles se trouve le char-

mant site que les sultans ont embelli et transformé en une vallée enchantée. Des bancs de pierre y ont été installés sous les arbres, de larges rigoles y ont été creusées pour recevoir les eaux pluviales et autres qui s'écoulent ensuite dans des bassins ou citernes disposés à cet effet. Plus loin, des plaines délicieuses, des groupes de grands arbres et, tout au fond, de petites collines qui ferment l'horizon ; au milieu un château de plaisance de Mahmoud II, avec parc et mosquée. A côté, la rivière passe silencieuse et va se perdre au loin sous de grossiers



Le Bosphore aux environs de Kanlijda.

ponts de bois qui en relient les deux rives. Alentour, tout est vie, tout est couleur, une idylle de l'Orient, Caïques et nacelles se balancent au gré des vents ; là-bas, de l'autre côté, s'arrêtent les équipages, l'antique Araba turque attelée de plusieurs bœufs, le toit recouvert d'un drap rouge aux franges d'or, puis les carrosses du monde élégant. Sur la pelouse, une joyeuse foule prend ses ébats, chante ou danse au son de la guitare, de jeunes garçons, moitié nus, sautent et voltigent en faisant claquer leurs castagnettes, des Bohémiennes aux cheveux d'un noir d'ébène, vêtues des plus vives couleurs, percent la foule au son des tambourins, et la foule bat des mains pour marquer la mesure. Plus loin, se promènent lentement, lentement les belles du harem : comme elles étincellent sous leurs parures de pierres précieuses et de diamants ! Le léger voile qui ne leur cache le

visage qu'à demi, semble n'être fait que pour rehausser l'éclat du regard qu'elles jettent au cavalier qui passe au grand trot de son coursier. La foule augmente toujours et toujours, si bien qu'une orange en tombant n'arriverait pas au sol. Et cependant, des barques, encore des barques, des voitures, des cavaliers, des piétons arrivent toujours, comme une rivière intarissable. Nulle part, une tente où l'on puisse se reposer ; nous trouvons enfin un cafetier entouré de vendeurs de pâtisseries, de sucreries, de marmelades de miel, crème de chèvre, gelée de raisin, limonade de fruits, etc. Mais le moment du retour approche. L'œil jouit encore un moment de l'air pur, du ciel si bleu, de la magnificence de la lumière. Le soleil réfléchit ses derniers rayons dans l'immense nappe d'eau, le ciel s'embrase d'une lueur intense, la cime des arbres et des monts se colore des plus vives couleurs, l'âme s'arrête pleine d'admiration !... et le ciel et la terre accompagnent l'inoubliable tableau qu'aucun pinceau ne saurait rendre ! La ville se profile dans la splendeur du couchant... Les dernières lueurs du soleil dessinent encore les voûtes gigantesques de l'Aqueduc de Valens.

Ecoutez maintenant l'appel à la prière ! le regard se tourne du côté des hauts minarets : Allah hou akbar! s'écrie une voix profonde et mélancolique ; le Muezzin franchit la galerie, et aussitôt, de toutes parts, le même écho est renvoyé de tous les minarets. Le crépuscule ne dure que peu d'instant ; la nuit tombe, le bleu du ciel se confond au bleu de la mer. Il y a nouvelle lune, et cependant, grâce à la clarté des étoiles, je distingue parfaitement l'ombre des cognassiers ainsi que la silhouette de l'ancienne ville des califes. Tout prend des proportions énormes ! la mer à nos pieds murmure le chant du soir...

Là, de blancs minarets dont l'aiguille s'élance
Tels que des mâts d'ivoire armés d'un fer de lance ;
Là, des kiosques peints ; là, des fanaux changeants
Et, sur le vieux sérail, que ces hauts murs décèlent,
Cent coupoles d'étain, qui dans l'ombre étincellent
Comme des casques de géants[1] !

Plus grandiose encore est le coup d'œil jeté sur la prairie ombragée de frênes, de platanes, de sycomores, située dans la charmante vallée de Gueuk-sou près des Eaux Douces d'Asie, là où s'élève le gracieux kiosque du Sultan.

Mais rien n'est comparable aux parties de gondole, à Bouyouk, par une douce nuit de pleine lune, avec accompagnement de sérénades et de

1. V. Hugo : *Les Orientales. Les Fêtes du Serail.*

feux d'artifice ; là-haut, la lueur vacillante des étoiles, en bas, les lumières phosphorescentes de la mer ; les palais de marbre brillent fièrement le long des quais, sous le vert argenté de la lune ; derrière s'élève la montagne boisée ; les vagues viennent se briser doucement sur la grève ; la musique retentit sur les flots, vous charme et vous enivre ; le long des rives glissent les nacelles du chanteur et du cithariste grec ; la brise caressante de la nuit envoie de la terre à la mer les plus douces mélodies ioniques, le chant du rossignol domine le son de la mandoline et de la flûte ; les caïques glissent rapidement sur la face des eaux, semblables, avec



Guérites de pêcheurs sur le haut Bosphore.

leurs grosses lanternes rouges, à des vers luisants ; plus loin, une barque de femmes grecques qui s'en vont à la pêche : elles chantent et se réjouissent comme en un jour de fête.

Il y a certes une grande différence entre les baraques de bois de l'intérieur de la ville et le Yali, villégiature des classes aisées, où fort souvent les chambres donnent ou ouvrent de plain-pied sur un jardin de roses, de citronniers et de lauriers. Au milieu, un jet d'eau ; par les grillages de jonc des fenêtres, la fraîcheur du Bosphore se fait sentir, et la flûte se marie au son de la Romaïka que l'on entend au fond du jardin.

Qu'on veuille bien ne pas s'étonner si notre voyage à Constantinople nous entraîne souvent assez loin des murs de cette grande cité. Qui visite Paris ne manque pas de pousser jusqu'à Versailles ; on ne quitte pas Rome sans avoir admiré Tivoli et Frascati. De même, nous parcourons les

faubourgs de Stamboul et ses environs sur les deux rives du Bosphore jusqu'à son embouchure au Nord, Scutari, les Iles des Princes, Brousse, ainsi que les pays situés sur la ligne du chemin de fer d'Anatolie jusqu'aux environs d'Eski-chéhir.

Quiconque séjourne à Constantinople doit faire l'excursion du Bosphore. Rien n'égale la beauté et la variété des tableaux qu'on aura sous les yeux. Des collines, aux élégantes silhouettes, en forment les rives ; çà et là, un entassement de rochers s'avance dans la mer, rétrécissant ainsi le passage des eaux qui viennent se briser à sa base, puis écumantes et furieuses, passent à droite ou à gauche avec un sourd mugissement. Plus loin, s'ouvrent d'étroites mais profondes vallées en pleine végétation, ombragées d'acacias, de mimosas, de vieux chataigniers, de lauriers et de chênes. Partout, dans les prairies, des sources, des eaux jaillissantes. De nombreuses mouettes croisent d'une rive à l'autre en poussant de petits cris plaintifs. Au-dessous, le poisson se joue dans les eaux : des bandes de dauphins sautent et voltigent sur les flots. Sur chaque rive, une suite ininterrompue de châteaux, de ruines, de kiosques couronnés de fleurs, de villages, de villas avec jardins-terrasses sur le devant, chaumières, mosquées, cafés ornés de vérandas : ici, les batteries de côte, là, à l'embouchure de chaque rivière, une petite colonie, des allées de roses, des haies de myrthes. Les trois-mâts à l'ancre se balancent au gré des flots, des barques à voiles les saluent en leur passage rapide, des embarcations de toutes sortes se croisent en tout sens. Voici Bébek, caché dans sa haie toujours verte, Kandili, Emirghian, Yéni-Keuï, Beïcos, Thérapia, où l'on se réfugie pendant les grandes chaleurs de l'été, asile tempéré par un vent frais de la mer Noire ; de superbes promenades à travers les vignes et les bosquets de pins, ou, le long de la mer, à travers les broussailles. Une succession d'enchantements jusqu'au point où la côte devient inhabitable, où les rives hérissées de rochers ne laissent plus place au moindre sentier. Alors, par un chemin de ronces et d'épines, on parvient sur la crête du rocher, sur l'emplacement du phare, dernier monument de ces rives. La brise souffle plus fort et vient joyeusement enfler les voiles de notre barque qui s'agite follement. Sauf quelques aigles et quelques pétrels qui voltigent d'une roche à l'autre, rien ne vient troubler le silence de cette solitude. La muraille de rocher tombe maintenant à pic, ses sombres parois semblent suspendues sur le niveau des eaux ; de larges crevasses sillonnent ses flancs : vrais repaires des oiseaux de proie. Une fois encore le voyage nous conduit dans un port : Beuyuk-liman ; puis, plus qu'une rive aride, d'un romantisme sauvage, par-ci par-là, une ou deux cabanes

de pêcheurs avec leurs filets, enfin la côte solitaire et inhospitalière du Pont-Euxin qui nous saisit d'effroi ; à l'embouchure aux eaux mugissantes les Cyanées forment l'avant-garde.

Passons aux Iles des Princes. Ces îlots, situés à l'embouchure du golfe de Nicomédie, furent appelés Iles des Moines par les Byzantins, à cause du grand nombre de monastères qui y étaient établis, ou Iles des Princes, parce qu'elles servaient de lieu de bannissement pour les princes de la maison impériale, les généraux et les patriarches tombés en disgrâce. Aujourd'hui,



Source sur la route de Ghemlek.

ces îles servent de villégiature aux riches Grecs. Notre bateau cingle maintenant le long des plus grandes de ces neuf petites îles : elles semblent sortir des flots, toutes couvertes de montagnes à la cime dentelée et d'épaisses forêts. La région riveraine offre tous les charmes d'une nature méridionale. Couvertes de prairies et de bois et couronnées de monastères à leurs sommets, entourées par la mer bleue et parfumée, saluées au loin par les hautes montagnes d'Asie, ces îles forment une résidence d'été délicieuse pour les amateurs de *farniente* et de rêverie.

La plus grande, Prinkipo, surpasse en beauté toutes ses sœurs. C'est un enchantement que de la parcourir. A travers des buissons de lauriers, de myrthes et de térébinthes, nous parvenons au sommet de la montagne qui la domine et où se trouve le cloître Saint-George, bâti sur quelques rochers sauvages. Le paysage a ici un caractère d'austérité : les rochers

tombent à pic dans la mer, partout, au milieu des broussailles, se dressent des blocs de pierre dénudées. La vue s'étend de la mer de Marmara aux passes de la mer Noire. C'est un spectacle inoubliable...

Après les Iles des Princes, quiconque visite Stamboul doit sacrifier quelques jours à Brousse. C'est une des villes les plus intéressantes de la Turquie, la vieille ville des Osmans. La mer fait tout le charme de la nouvelle capitale — l'ancienne attire surtout par la beauté des sites qui l'entourent. La nature y est vraiment prodigue de ses beautés. La traversée de la mer est presque toujours tranquille. Le bateau nous transporte à Moudania, village qui s'étend le long de la rive au milieu d'oliviers semblables à des saules aux branches tordues et noueuses. Le chemin qui contourne le golfe coupe à travers des bosquets d'oliviers et des plantations de mûriers, monte ensuite vers l'intérieur, à travers des terres fécondes mais incultes ; des troupeaux de chameaux, de vaches, de buffles et de moutons paissent dans les taillis voisins. Brousse apparaît déjà dans le lointain, comme dans un bain de verdure : la Grenade asiatique, avec ses minarets et coupoles étincelants, surmontée de l'Olympe. La plaine resplendit en son exubérante fécondité.

L'abondance des eaux de la montagne créa ici un immense et unique jardin. La vigne grimpe le long d'énormes tiges d'arbres, se suspend aux branches et retombe vers la terre. La fleur du raisin remplit les airs d'une odeur de réséda. Les plantes grimpantes, le chèvrefeuille y foisonnent partout. On y cultive le raisin de Corinthe, l'abricot ainsi que le mûrier. Le climat est doux. Le commerce était autrefois très actif; aujourd'hui, quoique en décadence, la fabrication des burnous de soie et le travail du coton garde encore une réelle importance. La ville avec ses maisons neuves, ses charmants balcons, ses rues propres, tantôt bordées d'arbres, tantôt tapissées de vignes en espalier, laisse une impression de paix et de repos. Tout autour, le paysage est d'une beauté romantique. Une rivière serpente à travers les champs. En suivant le chemin de l'Est, qui s'enfonce dans une sombre forêt de chênes et de pins, on parvient a une belle cascade. Au Sud, la large crête de l'Olympe à trois cimes se dresse majestueusement. La neige couronne son énorme tête, elle ne se fond que dans les mois d'été et subsiste même toute l'année dans les gorges crevassées. Pour en faire l'ascension, il faut partir avant le coucher du soleil, car le chemin est long et fatigant. Un sentier pierreux nous conduit sur les premiers versants, puis, à travers un bois ombreux, à la lisière des précipices ; plus haut, de riants pâturages et des cabanes de bergers. Nous arrivons enfin sur un plateau; les ruisseaux pullulent de truites.

Nous montons toujours ; la végétation disparaît totalement ; le cheval doit arrêter sa course, et c'est désormais à pied qu'il faut gravir le sommet du mont.

Personne non plus n'oubliera de faire la traversée de Haïdar-pacha. Une excursion sur le chemin de fer d'Anatolie laisse à l'ami de la nature des impressions réellement saisissantes, car elle lui ouvre un coin de pays autrefois presque inaccessible, berceau d'une antique civilisation. Tout



Panorama de la vallée de Gueuk sou, près de Brousse.

d'abord, le golfe d'Ismidt aux rives solitaires. Sur la face sombre du bassin se balancent une nuée de voiliers ; les mouettes les rasent de leurs ailes, pendant que dans les airs tournoient l'aigle et le vautour. Sur la grève, les bizarres observatoires du pêcheur. Celui-ci est assis sur une sorte d'échafaudage dressé bien avant dans la mer, y surveille l'arrivée du poisson et la signale aussitôt à ses aides qui attendent au-dessous. Là-bas, sur le penchant du coteau, les villages sont situés à côté les uns des autres. Tout autour, des vergers où fleurissent le cerisier, le pommier, le poirier, le noisetier, la tomate ; des champs de blé, des jardins d'oliviers, des vignes superbes, des buissons de grenades en fleurs, des néfliers, des figuiers qui ploient sous le poids de leurs fruits, des rosiers, des plates-

bandes, de gentilles villas ; une chaîne de montagnes couronne ce tableau. Derrière l'ancienne ville impériale, se trouvent d'immenses forêts vierges, au sol marécageux. Enfin le lac de Sabandja, animé par d'innombrables oiseaux aquatiques. La rive est bordée de roseaux dont certains atteignent une taille extraordinaire. Des bandes de cygnes et de canards s'envolent effarouchés à notre passage et vont plus loin se replonger dans les roseaux. Le chemin de fer longe maintenant la rive, au milieu de somptueux jardins, puis traverse une gorge où le Sakaria se fraie un passage. Le torrent roule dans un lit de rochers fort étroit. Les parois de cette vallée sont couvertes de futaies de hêtres, de chênes, de frênes et de sycomores ; dans les clairières, on aperçoit de misérables cabanes, collées aux rochers comme le serait un nid d'hirondelles. La vue s'élargit peu à peu et l'on défile sous une voûte de noyers qui bordent la rive. Nous nous trouvons plongés à nouveau dans une luxuriante végétation. La rivière suit son cours dans les fissures d'un rocher, tandis que nous prenons une vallée contiguë, sorte de gorge sauvage dont les parois sont en partie de chaux blanche et de rocs recouverts d'herbe et de mousse. Le paysage devient vraiment sublime. Ce ne sont que collines couvertes de vignobles, viaducs, tunnels, ponts, ruines, vieux couvents, châteaux forts et mosquées, habitations creusées dans les rochers, jusqu'à ce que le chemin de fer arrive aux hauts plateaux de l'Asie Mineure. La contrée s'aplanit. Nous sommes dans la plaine du Poursak, qui roule ses eaux sales au milieu de saules d'un gris argenté. Ces hauteurs étaient autrefois le grenier de Byzance : des champs de blé les couvraient à perte de vue ; aujourd'hui, c'est la misère et la stérilité, les terres sont négligées, la désolation se fait partout sentir. Nous approchons de notre but, Eski-chéir, riche en chromite de fer et en ruines datant des Croisés. Un vent froid du Nord souffle sur le plateau. C'est près de cette ville que l'on tire l'écume de mer qui se trouve dans les couches de terre glaise. Ce produit passe dans les ateliers de l'ancienne ville où on le nettoie. Il est ensuite séché, poli à la cire et enfin expédié dans de la ouate pour être travaillé par les fabricants de pipes de toutes les nations. D'Eski-chéir on se rend à Angora situé autour d'un vieux château fort, célèbre par le temple d'Auguste.

Aux Mégariens qui, vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ, le consultèrent sur l'emplacement à choisir pour une nouvelle colonie sur le Bosphore, l'oracle de Delphes répondit, d'après Strabon : « En face des

aveugles. » Aveugles furent, en effet, ces fondateurs de cité qui ne comprirent pas les avantages inappréciables de la Corne d'Or et qui lui préférèrent l'emplacement où s'éleva Chalcédoine. Byzance, cependant, élevée sur la pointe du sérail, ne parvint pas d'abord à prendre un rang prépondérant parmi les villes grecques. Située aux portes de l'Asie, elle souffrit beaucoup des guerres médiques. Elle fut ensuite impliquée dans toutes les querelles et les combats que les principaux Etats de la Grèce eurent à soutenir pour leur hégémonie. C'est dans l'Hellespont que Lysandre détruisit la flotte d'Athènes. Lorsque, plus tard, Philippe de Macédoine devint le maître de la Grèce, Byzance trouva moyen de lui résister deux ans, grâce à ses fortes murailles. Et, dans la suite, elle réussit à conserver son indépendance en combattant avec les Romains qui, pour récompense, la déclarèrent ville alliée avec droit de douane sur le Bosphore. La ville prospéra jusqu'à Septime Sévère (196 ans après Jésus-Christ) qui, après trois ans de siège, la rasa au niveau du sol parce qu'elle avait pris parti pour son adversaire Pescennius Niger et lui avait offert un asile. Les habitants furent passés au fil de l'épée, tout fut livré aux flammes, et Périnthe fut déclarée capitale de la province. Il est vrai que l'empereur, touché par les prières de son fils Caracalla, se repentit bientôt de sa monstrueuse résolution et chercha à rétablir la ville sous le nom d'Antonnia. Mais ce ne fut qu'après que Constantin eut défait les armées de Licinius dans les plaines d'Haïdar-pacha et établi à la Corne d'Or sa Nouvelle Rome, que la ville s'agrandit, s'embellit de palais, de thermes, de statues et s'entoura de murs. Les nombreux privilèges dont furent gratifiés les nouveaux habitants ne contribuèrent pas peu à lui donner son essor et à lui assurer la prépondérance. Et c'est alors que la Ville de Constantin devint rapidement l'une des reines de l'univers.

La nouvelle capitale devait égaler Rome, oui, Rome elle-même, et la surpasser au besoin. Les sept collines se divisèrent en quatorze quartiers. On bâtit un Capitole, des forums, des cirques, des portiques, tout comme dans la Rome occidentale. De toutes les provinces de l'immense empire les monuments les plus grandioses et les plus réputés furent transportés ici. C'est alors qu'on érigea les premières églises, ou plutôt qu'on désaffecta les anciens temples. Ceux de Diane, Hécate, Vénus furent consacrés au Dieu de l'Evangile ; la Panaghia, la Toute-Sainte poliouchos (Protectrice de la Cité), remplaça, sur les remparts, la Pallas poliouchos ; au génie ailé de Sténia fut substitué l'archange Saint Michel. Ce fut une singulière adaptation des choses existantes au nouveau culte. La religion officielle était le christianisme. Mais les mœurs, les habitudes, les goûts restaient païens. La croix de Jésus

et la verge de Moïse furent les joyaux les plus vénérés de l'empire. On conservait la colonne de la flagellation et les langes du Sauveur, on montra même le lait de la sainte Vierge. On vénérait dans une église le manteau de la Mère de Dieu, une autre possédait sa tunique. On conserva, en outre, sans la moindre inquiétude, les statues des divinités mythologiques. Ainsi celle qui était considérée comme le Palladium et le Bonheur de la ville fut portée en procession sur le char du Soleil. Il est vrai qu'on lui avait mis une croix sur le front. Elle fut adorée jusqu'au jour où Julien fit jeter la statue dans un fossé, à l'endroit où Arius avait été précipité, afin que les fanatiques qui, en passant, se plaisaient à souiller le fossé, fussent obligés d'épargner le mort ou de profaner la croix en même temps que lui.

Lorsque, le 17 janvier 395, Théodose le Grand partagea son empire entre ses fils, l'Orient échut à l'aîné, Arcadius. Ce prince inaugura aussitôt le règne funeste des favoris et des prétoriens. Leur règne ne devait finir qu'avec l'empire grec. Quelques mots suffiront à caractériser cet empire. Un mélange de mollesse et de magnificence, de cérémonies ; une étiquette minutieuse, des titres compliqués et futiles, une étroite superposition de castes, une chaîne d'intrigues, de conspirations, de détrônements, d'usurpations, d'assassinats et d'infamies ; l'Empire entre les mains d'enfants de quatre ans et de femmes folles d'ambition et de luxure ; des despotes sans principes politiques et moraux, prenant leurs femmes dans le cabanon des esclaves ou mettant leurs maîtresses au même rang que l'épouse. Il n'est question que de mariages d'enfants, d'adultères publics, d'incestes monstrueux, de cruautés sans nom, de parricides, de fratricides ; les règnes durent à peine quelques années, parfois quelques semaines. La misère, la famine, les incendies, les révolutions, les invasions étrangères sont lieux communs dans les annales byzantines ; les querelles théologiques s'éternisent dans des subtilités ridicules et meurtrières. Et c'est ainsi que se perdent les provinces les unes après les autres. Les meilleurs empereurs ne sont que d'impuissants comédiens : Léon le Grand, enlevé à l'étal d'un boucher, ne fut qu'un tribun militaire sans grandeur : à la place même où il hachait la viande, Vérina, son épouse, avait tressé de la corde ; Théodora, l'épouse de Justinien, qui partagea la gloire de ses travaux publics, comme en témoignent fastueusement les inscriptions, comme le dit l'empereur lui-même dans son *Corpus juris*, Théodora n'était qu'une misérable Paphlagonienne, fille d'un montreur d'ours, née dans un cirque. Jeune fille, elle vendait de la laine au marché en même temps que ses charmes. Plus tard, sa beauté fut fêtée au théâtre et sa danse séduisit Justinien au

point qu'il en fit une impératrice. Une fois sur le trône, elle est maîtresse absolue de tout l'Empire. Fonctions publiques, revenus, églises, plaisirs, tout est en son pouvoir. Elle ne permettait pas même aux plus nobles de lui baiser les pieds. Lorsqu'enfin sa beauté commença à se flétrir, elle forma au palais une école de courtisanes, afin de conserver par des complaisances infâmes toute son influence sur l'Empereur.

Les annales du Bas-Empire grec ne sont qu'un inextricable enchevêtrement d'intrigues abjectes où apparaissent à peine, çà et là, quelques figures dignes de l'histoire. Quel intérêt présentent Rufin ou Eutrope qui gouvernèrent sous le nom d'Arcadius ? Accorderons-nous un souvenir à ces impératrices fameuses en leur temps, Eudoxie, qui se fit élever une statue d'argent ; Pulchérie, qui fit empereur le général Marcien ? Mentionnons cependant le foudroyant passage d'Attila, qui soumit toute la Thrace à ses armes victorieuses, menaça de ruine la nouvelle comme l'ancienne Rome et ne consentit à se retirer qu'après paiement d'une indemnité de guerre de 60.000 livres d'or. Après lui, Constantinople tremble devant Théodoric et devant les Bulgares, contre lesquels Anastase fit bâtir le grand mur de Sélimbria, large de 6 mètres, et qui s'étend à travers la Thrace jusqu'au lac Derkos. A l'Est, les Perses attaquèrent la ville qui fut ébranlée jusqu'à sa base. Peut-être allait-elle périr, quand Justinien parvint à l'empire. Chrosroës de Perse fut repoussé, les généraux de l'empereur reconquirent l'Italie et l'Afrique. Mais, à l'intérieur, quelle impuissance ! Le mélange incohérent de peuples que Constantin avait attirés dans sa ville dégénérait de plus en plus : *panem et circenses !* A Rome existaient déjà des clubs ou sociétés de courses aristocratiques, distingués par les couleurs de la livrée que portait le conducteur du char de course. Constantinople adopta cette mode avec fureur. Les Bleus et les Verts étaient des corporations en quelque sorte officielles. Elles avaient leurs statuts, leurs chefs et leurs fonctionnaires. Sans but politique, ces corporations, qui se vouaient une haine impitoyable, n'en exerçaient pas moins une influence prépondérante : l'empereur, la cour, le clergé et les citoyens s'affilièrent à l'une ou l'autre faction. L'opposition avait choisi la couleur verte ; la cour tenait pour les Bleus. La grande révolution de Nika faillit coûter à Justinien son trône et sa vie. Exaspérés par les cruautés de l'empereur, les Verts proclamèrent Hypatius — mais Bélisaire sauva Justinien et le vengea par un épouvantable massacre qui coûta la vie à plus de 40.000 Byzantins, et par un incendie qui détruisit presque toute la ville.

Justinien la fit d'ailleurs reconstruire avec une somptuosité incomparable.

Nous nous sommes arrêtés un instant à cet épisode caractéristique. Mais à quoi bon nous perdre dans les détails ? Qu'importent Phocas et Héraclius ? Le siège tenté par les Avares ? Les menaces sans cesse renouvelées des Arabes ? Pourquoi suivre le démembrement qui dépèce l'empire grec province par province et en resserre de jour en jour les limites autour de Constantinople ? Nommons cependant l'impératrice Irène qui conçut le fantastique projet d'épouser Charlemagne et de ressusciter ainsi l'empire romain dans son intégrité — ce qui ne l'empêcha pas de finir à Lesbos, détrônée, dans une atroce misère.

N'oublions pas le passage de Godefroi de Bouillon et de son armée, et signalons qu'on montre encore, dans une prairie, un vieux platane sous lequel il aurait abrité sa tente !... Il faut aussi citer pour son horreur tragique, l'affreux supplice du dernier Comnène, Andronic. Détrôné par Isaac l'Ange, il s'enfuit à Scutari, pour gagner de là les côtes de la mer Noire en compagnie de son épouse Anne et de la joueuse de flûte Maraptika. Il tomba enfin entre les mains des sbires qui le livrèrent à Isaac. Il fut alors terrassé, souffleté, piétiné, on lui arracha les cheveux et les dents, on le laboura de coups de poings. On lui arracha ensuite un œil pour le laisser durant quelques jours sans boire ni manger. Alors on lui arracha l'autre œil, puis on le conduisit sur un chameau à travers la ville au milieu d'une populace abjecte et hostile. Les uns lui brisaient un bâton sur le crâne, d'autres l'arrosaient d'immondices, lui bouchaient le nez avec de la boue, lui enfonçaient dans le gosier une éponge imbibée d'ordure, une prostituée lui jeta de l'eau bouillante au visage. A l'hippodrome, on le pendit par les pieds à côté de la statue de la hyène et de la lionne qui s'apprêtent à s'entre-dévorer. Il soupira enfin : « Seigneur, ayez pitié de moi ! Pourquoi brisez-vous un si faible roseau ? » On lui déchira ensuite ses habits, une main lui fut coupée, un assistant lui traversa la gorge d'une broche. Deux Génois s'escrimaient sur son corps avec leur épée pour voir qui des deux porterait le plus beau coup. Puis, il rendit l'esprit en portant à sa bouche le moignon de son bras comme pour en sucer le sang ! On se sent rempli d'effroi en lisant ces sombres chroniques !

Et pendant ce temps, les Russes, les Bulgares croissaient en puissance, les Serbes s'emparaient du nord du pays, une colonie normande s'établissait à Thessalonique ; Amalfi, Gênes, Pise, Venise établissaient leurs comptoirs et leur cour de justice à Galata. On comptait, en 1180, 60.000 étrangers à Péra. Enfin Venise crut le moment venu de détruire l'empire grec.

Le doge Dandolo, presque aveugle, entreprit, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, avec le concours des Français alliés sous le commandement du comte Baudoin, la soi-disant IVe croisade (1204). Le Grec Nicétas a décrit ce siège avec tout l'amour et toute la haine dont il était animé ; par contre, le Français Villehardouin l'a raconté le plus simplement et le plus tranquillement du monde ; tous deux en furent témoins oculaires.



Ruines du Palais de Dioclétien, à Nicomédie.

La lutte dura neuf mois autour de la ville. Trois cents galères se trouvaient devant la Corne d'Or. L'ennemi, sous Conrad de Montferrat, avait débarqué à portée de voix du port. Un incendie éclata dans l'intérieur de la ville aux environs du palais. Le 13 avril, on donna un assaut général, l'armée pénétra dans l'enceinte de Constantinople, et la ville tomba aux mains des Latins. Les palais et les églises furent mis au pillage, l'autel de Sainte-Sophie, recouvert d'émail et de pierres précieuses, fut brisé par les soldats qui s'en partagèrent les morceaux, l'Ambon et l'Iconostase furent dépouillés de leur parure d'or et d'argent, les hommes de guerre chargèrent leurs mulets de butin dans les temples mêmes, prenant les

chasubles pour en faire des caparaçons à leurs chevaux, les calices pour des coupes, les bassins pour des auges ou des casseroles dans lesquels ils faisaient cuire leur bœuf, mélangé de haricots et d'ail, le rideau de l'église Sainte-Sophie, évalué à plusieurs milliers de mines d'argent, fut déchiré en morceaux, les images du Sauveur et des saints furent brisés à coups de pied, pendant qu'une femme publique chantait des chansons obscènes sur le trône du patriarche. Profanations monstrueuses. Ils ouvrirent les tombeaux des empereurs pour s'en approprier les trésors qu'on y avait renfermés. C'est ainsi que les restes de Justinien, qui reposaient depuis sept cents ans dans les caveaux de l'église des Apôtres, furent dépouillés des bijoux avec lesquels on l'avait inhumé. Les plus grands monuments de l'art ancien et moderne qui faisaient la gloire de la ville ne trouvèrent pas grâce devant ces vandales. Qui saurait dire combien cette dévastation, qui surpasse celle des Osmans, nous a enlevé d'œuvres d'art ! Les cinquante-sept années de la domination latine mirent la ville à deux doigts de sa ruine. Le palais des Blaquernes s'écroulait, le monastère du Pantocrator, sur les hauteurs, fut transformé en un château fort à cause de sa brillante position stratégique. « O ville ! favorite de toutes les villes, célèbre sur la terre, mère de toutes les églises, centre des sciences et des arts ! » s'écrie Nicétas en maudissant les Latins, « toi qui toujours fus revêtue du manteau de pourpre impériale, tu te trouves aujourd'hui couverte de guenilles, et tes enfants ne sont plus ! Sur un trône élevé tu siégeais autrefois, fière était ta démarche, majestueux ton visage, imposante ta contenance ; mais, maintenant, dégradée, profanée et abattue, tes atours réduits en lambeaux, la clarté de tes yeux éteinte. » Ces accents de lamentation n'ont-ils pas une grandeur homérique ?

Tout l'empire fut partagé. Les vainqueurs organisèrent partout le système féodal. Royaumes, duchés, comtés naissaient sur tous les points du territoire. Pendant ce temps, Théodore Laskaris fondait à Nicée un nouvel empire grec et attendait que les Latins se détruisissent eux-mêmes par leur intolérance et leur orgueil.

Un coup de main audacieux permit aux Grecs de Nicée de rentrer dans Constantinople. En 1261, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, Michel Paléologue rentra dans l'héritage de ses ancêtres et crut rétablir l'empire grec ! Du règne des Latins il subsiste encore une dalle de marbre qui se trouve couchée sur le sol dans le gynécée de Sainte-Sophie non loin d'une fenêtre. Elle porte cette inscription : « Henricus Dandolo. » Le doge, qui mourut le 1er juin 1205, fut inhumé dans la cathédrale, de même que Marie, épouse de Baudouin Ier. La tablette provient sans doute du tombeau qui n'existe plus.

L'empire des Paléologues ne fut qu'un fantôme ; il ne maintint que péniblement sa misérable existence en mendiant force et secours des princes d'Occident. Déjà les Osmanlis apparaissent comme les ennemis qui, sans miséricorde, porteront le dernier coup. Brousse, qui fut prise par eux après dix ans de siège, devint enfin la résidence du sultanat. Orkhan s'empara de Nicée et de Nicomédie ; cette dernière, par suite du siège, tomba dans un état de décadence dont elle ne se releva jamais. Puis, les Osmanlis passent en Europe appelés par les Génois. Gallipoli est leur première conquête. Peu à peu, ils s'établissent en maîtres sur tous les points de l'Hellespont et du Bosphore. Maintenant, l'empire grec est réduit à la seule enceinte de Constantinople. Quelques années encore de répit, et voici que Mahomet II monte sur le trône des Sultans. C'est lui qui détrônera Constantin XI !

Le 23 mars 1453 il sort d'Andrinople, sa capitale, et le 6 avril, il commence le siège par terre et par mer.

La flotte turque prit position devant Béchik-tach, mais la grande chaîne lui barrait l'entrée du port. Le sultan fit mettre des roues aux petits bateaux à deux rames et les fit amener à l'autre extrémité du port en passant par les vallées situées derrière Galata. La panique fut grande dans la ville lorsque les embarcations, vis-à-vis d'Eyoub, furent jetées à l'eau pour couvrir en un instant le port tout entier. La ville fut sommée de capituler volontairement sous garantie des honneurs de la guerre. Mais l'empereur refusa courageusement. 5.000 Grecs et 3.000 Génois, restés fidèles, opposèrent pendant sept semaines une résistance héroïque à une armée bien supérieure en nombre. Au Fanar, le grand-duc Lukas Notaras avait le commandement en chef ; les archers et les frondeurs étaient disposés dans le port. L'empereur se trouvait sur les murs avec le général Giustiniani. Près du Lycus où l'ancienne canalisation de Justinien aboutit dans la ville, se trouvait le point le plus faible jusqu'à la porte de Saint-Romain, aujourd'hui Topkapou, la Porte du Canon. C'est contre cette porte que Mahomet dirigea tous ses efforts. Il se servit en cette occasion de canons gigantesques, fabriqués par le Hongrois Orban et capables de projeter des fragments de rocher d'un poids de trois quintaux et demi. Le sultan avait dressé sa tente près de Topdjilar, sur le plateau de la colline, vis-à-vis de ladite porte, et d'où il pouvait épier tous les mouvements de l'ennemi. Le 29 mai, il fit donner l'assaut. Les Osmans furent victorieux, mais ne purent cependant entrer dans la ville, car les Grecs combattirent avec un sauvage désespoir ; deux fois de suite, les janissaires furent repoussés. Le courage des Osmans fut relevé par la vision d'un

imam qui prétendait avoir découvert la tombe d'Eyoub, compagnon d'armes du prophète. Ils furent enthousiasmés comme autrefois les Croisés après avoir trouvé la sainte Lance près d'Antioche. L'ennemi se jeta de nouveau à la brèche. Une cinquantaine de Turcs entrèrent dans la ville par un souterrain qui aboutissait au port et dont les Grecs avaient négligé de refermer les portes, lors d'une sortie. Les assiégés, ne se doutant nullement de cette entrée, restèrent bravement à leurs postes jusqu'à ce que la mort vînt les frapper par derrière. Ils restèrent comme paralysés. L'ennemi, profitant de cette diversion, escalada les murailles. Giustiniani, couvert de blessures et de gloire, fut mortellement atteint d'une balle et transporté dans son vaisseau, où il rendit aussitôt le dernier soupir. L'empereur, entraîné et piétiné par ses propres gens, mourut en héros au milieu du carnage pour l'héritage de ses ancêtres. L'ennemi, que rien ne pouvait plus arrêter, pilla et saccagea toute la ville. Il y avait une fois un moine — ainsi commence la légende — qui était justement en train de faire frire un plat de poissons. On vint lui dire que la ville était prise. Le père répondit simplement : « Je ne te crois pas, non plus que ces poissons ne sauraient revenir à la vie. » A peine eut-il prononcé ces mots que les petits poissons, à moitié frits, sautèrent hors de la poêle et retombèrent à l'eau, où ils nagent encore. Aujourd'hui, on peut voir encore ces poissons miraculeux dans l'Ayasma d'une chapelle souterraine au Couvent de Notre-Dame des Poissons qui rappelle cette légende. Il est situé à Balekli, près de la porte de Sélimbria.

Mahomet pénétra dans la ville à la tête des Osmanlis. Le carnage dura trois jours. Une grande foule s'était réfugiée dans l'église Sainte-Sophie, où elle se barricada : des milliers de citoyens de toutes conditions attendaient épouvantés et inactifs la fin des événements. Le clergé, ainsi qu'un grand nombre de femmes croyantes, imploraient Dieu par des prières et des chants d'adoration. Les vainqueurs enfoncèrent les portes et l'église fut, en un instant, le théâtre d'un massacre inouï. Trois mille personnes furent égorgées. Les cavaliers qui venaient ensuite étaient déjà dans la place. Mahomet à cheval se fraya péniblement un chemin à travers cette foule en pleurs et éperdue, et pénétra, par les Portes Saintes, jusque dans le Sanctuaire. Arrivé devant l'autel, d'un coup de bride, il fit cabrer son cheval, qui sauta dessus tandis qu'il jetait au peuple épouvanté sa profession de foi : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu seul et Mahomet est son prophète. » Cette profanation fut le signal du vandalisme. Images et crucifix furent brisés et hachés, les vases sacrés devinrent la proie des conquérants. En face de la fenêtre dénommée la Froide, on voit encore dans la nef latérale sud l'empreinte d'une main

à côté d'une colonne de porphyre. Elle fut, dit-on, laissée par Mahomet au moment où il prit possession de la basilique ! La sainte Croix fut précipitée du haut de la coupole sur le sol ; Sainte-Sophie qui, depuis neuf cents ans, rassemblait les fidèles du Christ, fut entièrement mise à nu et forcée de passer à l'Islam. Selon une légende populaire grecque, un prêtre célébrait la grand'-messe au moment où les Turcs pénétraient dans la ville. Il quitta l'autel,



Vue générale de Sainte-Sophie.

emportant avec lui le calice consacré, et disparut par la porte d'une galerie qui se referma immédiatement derrière lui. Le jour où la croix remplacera de nouveau le croissant, la porte se rouvrira et la prêtre continuera sa messe.

Ce ne fut pas sans peine qu'on retrouva le dernier des Paléologues enseveli sous un monceau de cadavres ; il ne fut reconnu que grâce à ses chaussures sur lesquelles était brodé l'aigle impérial. Sa tête fut apportée au sultan, et, lorsque le grand-duc confirma que c'était la tête de son empereur, il l'exposa publiquement jusqu'au soir tandis qu'il fit inhumer son

corps avec tous les honneurs qui lui étaient dus. C'est là-bas, au nord de la ville, dans un coin de la place du Véfa, derrière quelques baraques d'artisans, que repose en paix celui qui, pour le peuple grec, est toujours l'empereur.

La plus grande partie de la jeunesse, espoir de la patrie, fut fauchée en sa fleur ; les autres périrent soit dans l'exil, soit dans l'esclavage. Pour repeupler cette cité rendue déserte par tant de meurtres, Mahomet accorda aux habitants la liberté du culte, et un *firman* fixa d'une manière précise les relations réciproques entre Galata et Constantinople. Destin bizarre : Mahomet mourut aux bords du golfe de Nicomédie, à l'endroit même où Constantin, le fondateur de la ville, avait fini ses jours dans sa villa située près des ruines du château d'Ankyron.

Nous n'avons pas à dire ici quelle fut l'influence de la chute de Constantinople sur la civilisation occidentale. Nous ne voulons pas non plus faire l'histoire de Stamboul. Enclavés dans le monde chrétien, les Turcs ont été pendant longtemps un danger menaçant pour les autres pays de l'Europe. Toutefois, leur décadence fut rapide et, aujourd'hui, leur empire expire comme a expiré l'empire grec. Depuis longtemps, le danger turc n'existe plus et les temps sont passés où l'Europe implorait le secours divin pour le conjurer. Ce pays, voisin de la caducité, s'estime ou peut s'estimer content qu'on lui soit indulgent et qu'on le laisse vivre un tant soit peu.

Les Turcs ne se maintiennent à Constantinople que grâce aux rivalités et à l'ambition des puissances européennes. Si, d'un côté, les institutions intérieures semblent s'être améliorées ces derniers temps à Constantinople, le commerce et les finances, par contre, s'amoindrissent de plus en plus. La ville pourrait reconquérir son importance intérieure si des capitaux étrangers venaient, par la construction de nouveaux réseaux de chemins de fer, faire revivre le commerce du pays. Gœthe a dit quelque part qu'on ne parviendrait jamais à chasser les Turcs de l'Europe sans mettre le feu aux poudres du continent. Cela est-il encore vrai ? Constantinople est-elle toujours la clef qui peut donner l'empire du monde ? C'est une question que les diplomates peuvent examiner à loisir et qui n'est pas de notre ressort.

— —

De toutes les villes ayant un long passé historique, Constantinople est peut-être celle qui a le plus souffert des outrages du temps. A Rome, il reste des ruines : à Constantinople, on ne trouve plus que des décombres.

Ce que l'homme n'a point dévasté, la nature l'a miné par un travail latent. Les maîtres de Byzance, quels qu'ils fussent, n'ont jamais songé à restaurer un édifice. S'écroulait-il ? On le reconstruisait sur le même emplacement et avec les mêmes matériaux. Quelques monuments ont toutefois survécu ; mais aucun ne remonte aux premiers temps de la ville grecque.



Sainte-Sophie. Côté est.

Du côté de Gallipoli, on montre encore les tombeaux des rois Thraces. Aux Symplégades, un autel avec cette inscription : Divo Cæsari Augusto. Citons encore le socle d'une colonne attribuée à Pompée à tort ou à raison.

Sur la côte asiatique, à Libyssa, on prétend montrer le tombeau d'Annibal. Du temps de Pline, ce monument existait encore ; ce qu'on désigne aujourd'hui sous ce nom, n'est qu'une colline où se dressent deux cyprès antédiluviens.

Les trois premiers siècles du christianisme ont laissé quelques empreintes plus visibles à Nicomédie. Toutefois, la résidence de Dioclétien

a disparu. La domination romaine n'est rappelée que par quelques pans de mur en brique, étayés de distance en distance par des piliers entre lesquels, par la bouche de quelques canaux murés, on entrevoit un cloaque d'eau vaseuse. Sur les sommets de la ville haute s'étend une longue suite de murs et de tours, restes de l'acropole de l'ancienne capitale de la Bithynie. Le couvent grec de Haghios Pantéleimon est également remarquable par sa coupole et ses façades où sont peintes des icones de saints. Un escalier de pierre conduit à la source sacrée et à la crypte consacrée au martyr de la persécution maximienne. Dans le voisinage, l'ancienne ville des morts et les magnifiques bains d'Antonin qui furent restaurés par Trajan et Dioclétien. Ces antiques constructions s'émiettent de jour en jour et les matériaux servent à l'édification d'autres bâtiments des environs. La voie en contre-bas du chemin de fer a été construite aussi avec les débris de ces bains romains.

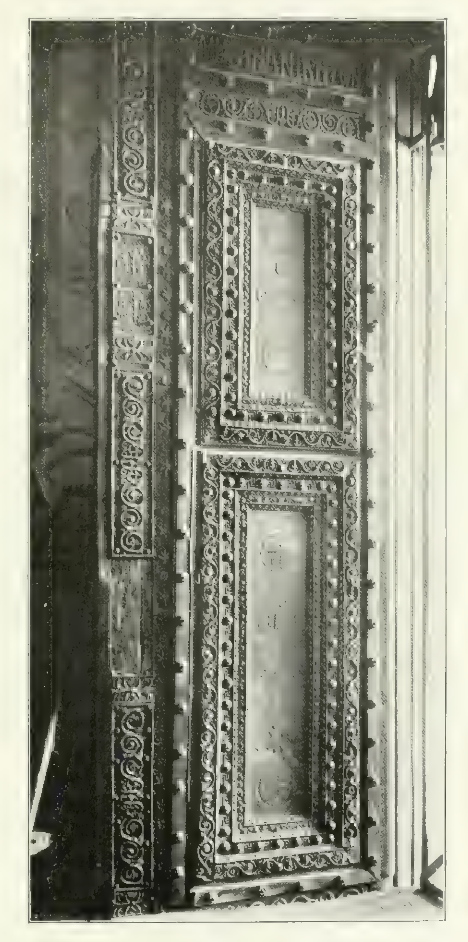
Les créations de l'art byzantin ont eu une destinée moins éphémère, surtout à Constantinople. Il existe encore bon nombre d'églises qui ont été converties en mosquées et, en outre, les fortifications et les aqueducs qui ont été conservés dans l'intérêt de tous.

Les empereurs byzantins ont consacré tout particulièrement leurs efforts à la construction des églises. *Non multum inter se differunt sacerdotium et imperium*, comme dit quelque part Justinien. Ces mots ont un sens profond. L'Eglise fut le premier facteur de l'Etat, l'empereur en était le protecteur, mais aussi le maître incontesté. Le premier soin de l'Etat, ce fut le soin de l'Eglise.

Né au point de jonction de l'Orient et de l'Occident, l'art byzantin frappe avant tout par son caractère mixte. Les influences orientales s'y révèlent par la recherche de la magnificence et de l'effet. Il produit une impression saisissante. Mais que de mesquinerie sous cet apparat ! Que de pauvreté souvent dans les moyens employés ! Rien de naturel, rien de spontané ! C'est un art savant dès ses premières manifestations. Les architectes byzantins furent, cependant, incomparables en tant qu'hommes de métier. Ils surent bâtir pour les siècles futurs. Constantinople, en créant un art à son usage, a éternisé cet usage. Ajoutons que cet art a profondément frappé l'imagination des peuples et qu'il a fait sentir son influence jusque dans les parties les plus lointaines de l'ancien monde. Sainte-Sophie est un monument type, dont les variantes se retrouvent un peu partout.

C'est surtout dans les édifices religieux qu'il faut étudier l'art byzantin. Tandis que le temple du Paganisme, très simple à l'intérieur, sacrifiait tout à la beauté, à l'harmonie des formes extérieures, l'église chrétienne,

lieu de réunion, destinée à contenir des foules sans cesse grandissantes, rechercha tout ce qui pouvait élever et frapper l'âme des fidèles. L'architecte byzantin, trouvant *a priori* la formule de l'art chrétien, s'appliqua à produire des effets nouveaux par le renouvellement de la structure intérieure, par le prolongement indéfini de la perspective en hauteur comme en profondeur, par la richesse de la décoration des parois et des voûtes. Tandis qu'à Rome, les constructeurs s'obstinaient à conserver, pour les églises, le type de la vieille basilique latine ; à Constantinople, les coupoles s'arcboutaient les unes contre les autres, les arcades s'évidaient de manière à laisser pénétrer partout l'air et la lumière, un art naissait enfin d'une inspiration réellement et purement chrétienne. C'est sous Justinien que cet art trouva la formule définitive et produisit son chef-d'œuvre : la basilique de Sainte-Sophie.



Sainte-Sophie. Vantail de la porte du Narthex.

Sainte-Sophie est évidemment l'expression suprême de l'architecture byzantine. Vénérable témoin d'une grandeur passée, ce merveilleux monument, qui fut pendant des siècles l'orgueil du Christianisme oriental et

qui, depuis bientôt cinq siècles, est le sanctuaire sacré de l'Islam, Sainte-Sophie, disons-nous, offre au point de vue de l'histoire et des arts, une source inépuisable d'inspirations.

On en posa les premières assises vers l'an de grâce 325, le xxe du règne de Constantin, en même temps que les fondements des nouveaux murs de la ville et des palais impériaux, au moment de l'ouverture du concile de Nicée. Conformément à la tradition romaine, ce ne fut d'abord qu'une longue basilique avec toiture en bois. On reconnut bientôt l'insuffisance de cet édifice, qui dut être agrandi dans la suite. Il fut la proie des flammes sous le règne d'Arcadius (en 404), lorsque Chrysostome fut envoyé en exil et que les partisans de cet homme vénéré se soulevèrent pour sa cause. Théodose le Jeune la fit relever en 415. Elle fut de nouveau réduite en cendres sous Justinien, lors des troubles soulevés par les querelles des Verts et des Bleus. C'était en janvier 532. L'Empereur conçut immédiatement l'idée de le réédifier sur une place plus vaste et avec une somptuosité inconnue auparavant. Justinien voulait un monument auquel nul autre ne pût être comparé. On se mit aussitôt à l'œuvre et, le 23 février, quarante jours seulement après l'incendie, dès la première heure du jour, on procéda à la pose de la première pierre.

Parmi les architectes qui collaborèrent à ce chef-d'œuvre, on cite Anthemius de Tralles et Isidore de Milet. L'Empereur surveillait lui-même les travaux et les activait par sa présence ; au lieu de faire sa sieste, il visitait les chantiers vêtu d'un habit de toile unie, la tête simplement couverte d'un mouchoir, une badine à la main. Il stimulait le zèle de chacun par un présent ou par une parole flatteuse.

Toute une série d'anecdotes se rattachent à l'achat du terrain sur lequel fut bâtie Sainte-Sophie. La partie droite de la nef appartenait à un eunuque, la partie gauche à un cordonnier. Le premier abandonna volontairement sa propriété, le second exigea le double de sa valeur et, en outre, le privilège d'être applaudi comme l'Empereur à l'hippodrome les jours de grandes courses. L'Empereur le lui accorda. Le terrain où fut placé l'autel appartenait au portier Antiochus, qui ne pensait pas non plus à le vendre. Mais, comme il adorait les courses, Stratégius, l'homme de confiance de l'Empereur, l'enferma peu avant l'ouverture des jeux et l'Empereur ne consentit à le laisser aller qu'après qu'il eut signé le contrat de vente en présence de tous les spectateurs réunis sur les gradins de l'hippodrome.

Sur l'emplacement du baptistère, se trouvait la maison d'une veuve nommée Anne. Cette maison était estimée au prix de 85 livres ; mais la

veuve répondit que sa maison n'était pas à vendre, même si on lui offrait cinquante quintaux d'or. L'Empereur alla lui-même la trouver, l'implorant de bien vouloir lui céder son terrain. La veuve, touchée jusqu'aux larmes d'une telle condescendance, tomba à ses genoux, déclarant qu'elle céderait gratuitement sa propriété, à condition d'être enterrée à côté de



Sainte-Sophie. Parvis intérieur.

l'église, afin de recevoir son paiement au dernier jour dans le ciel ! et l'Empereur le lui promit.

D'autres légendes se rapportent à quelques détails de la construction. Le plan aurait été donné à l'Empereur par un ange, durant son sommeil. Une autre fois, un messager du ciel, sous forme d'un eunuque, apparut à un enfant qui gardait les outils des artisans en leur absence, lui ordonnant d'appeler au travail les ouvriers, qui se ralentissaient ; comme le jeune garçon refusait d'abandonner sa place, il lui jura par l'éternelle

Sagesse qu'il garderait les outils jusqu'à son retour. L'enfant fut amené devant l'Empereur, les eunuques du palais furent tous appelés ; l'enfant ne retrouva point son inconnu parmi eux. L'Empereur crut à l'intervention d'un ange et renvoya l'enfant comblé de présents, mais il lui ordonna de se retirer hors de son empire, afin que l'ange tînt sa promesse à tout jamais. Et c'est à cet événement que l'église dut le nom de la Sagesse Divine. Au moment d'élever la voûte qui domine le maître-autel, un différend s'éleva entre Justinien et ses architectes, à savoir si la lumière devait tomber par une ou deux fenêtres. Un ange apparut de nouveau, vêtu cette fois de la pourpre impériale, et commanda trois fenêtres en l'honneur de la sainte Trinité. L'édifice étant achevé jusqu'à la coupole, on manquait d'or pour la recouvrir. L'ange revint de nouveau, conduisit les mulets du trésor dans un souterrain et les chargea de 80 quintaux du précieux métal. Ces récits sont un témoignage de la forte impression produite sur l'imagination de la foule.

Les travaux de construction et l'édifice lui-même ont été décrits dans un curieux poème dû à Paul le Silentiaire, conseiller intime de Justinien.

Murs et voûtes furent bâtis en briques, les piliers en pierres calcaires ; marbre précieux, granit, porphyre furent partout employés à profusion. Les images du Christ, de la sainte Vierge, des Apôtres et des Evangélistes en mosaïque de verre coloré sur un fond d'or. Sur la croix on lisait ces mots : Ἐν τούτῳ νικᾷ, « *Tu vaincras par ce signe* ». Sous le porche des guerriers, l'archange Michel, en mosaïque, l'épée au clair, monte la garde.

Pour la voûte de la coupole dont la légèreté et la hardiesse tenaient du merveilleux, on s'était servi, vu la longueur du diamètre, de briques blanches si légères qu'une tuile ordinaire équivalait à douze d'entre elles. Ces briques portaient un renvoi au verset 6 du psaume 45 : « Dieu est au milieu d'elle ; elle est inébranlable. » Après chaque couche de douze briques, on emmura des reliques, pendant que les prêtres entonnaient des hymnes et demandaient à Dieu l'achèvement et la durée de l'église.

Les témoignages des contemporains sur l'incomparable magnificence de la décoration intérieure défient l'imagination la plus exaltée. Justinien, comme enivré de puissance et de richesse, avait orné le temple avec une profusion fabuleuse. Pour l'autel, l'or n'étant point suffisamment précieux, on avait employé un almagame d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses pilées, des incrustations de camées et de gemmes. Au-dessus s'élevait un tabernacle en forme de tour, le Ciborium, dont le toit d'or massif reposait sur des colonnes d'or et d'argent incrustées de perles et de diamants et ornées de lys entre lesquels se trouvaient des boules avec croix en or mas-

sif, d'un poids de 75 livres et également ornées de pierreries. Sous le dôme, la colombe du Saint-Esprit se trouvait suspendue. C'est dans son corps qu'on renfermait et conservait les hosties. D'après le rite grec, l'autel était séparé du peuple par une cloison ornée des images des saints en relief ; elle reposait sur douze colonnes d'or. Trois portes fermées de rideaux formaient l'entrée du sanctuaire ou Saint des Saints. Au milieu de l'église s'élevait



Sainte-Sophie. — La grande nef.

l'Ambon, en forme circulaire et entouré de barrières. Il était surmonté d'un baldaquin de métal précieux, monté sur huit colonnes de marbre fin, avec une croix d'or d'un poids de 100 livres, parsemé de grenats et de perles ; des escaliers de marbre conduisaient à l'estrade. Les parois de l'escalier et le toit du lieu saint étincelaient de marbre et d'or. C'est là que s'assemblait le clergé pour les grandes fêtes officielles et que se dressait la tribune de la cour. Patènes, clefs, vases, bassins, vaisseaux, tout était de l'or le plus pur, tout ruisselait de pierres précieuses ; les livres de *l'Ancien* et du *Nouveau Testament* pesaient, avec leurs appliques et leurs montures d'or, chacun

deux quintaux ; d'or étaient également les ustensiles sacrés et les objets de luxe servant au cérémonial de la cour, aux couronnements et aux autres fêtes : 7 croix pesant chacune un quintal, six mille candélabres en forme de grappes de raisins, pour le sanctuaire, l'ambon, le gynécée et le narthex, autant de porte-candélabres pesant chacun 111 livres. La voûte de la coupole rayonnait sous le reflet des candélabres ; partout des lampes d'argent étaient accrochées à des chaînes de bronze ; sur toutes les moulures couraient des guirlandes de lumière qui se multipliaient à l'infini dans les facettes des mosaïques et des pierreries.

Les portes étaient en ivoire, en ambre et en bois de cèdre, le portail en argent doré. Justinien voulait même tout d'abord faire paver l'église de plaques d'or, mais il en fut dissuadé ; il se servit de marbre multicolore dont les lignes ondoyantes devaient rappeler les flots orageux des quatre fleuves du paradis. Dans le parvis, se voyait un bassin de jaspe, avec des lions crachant l'eau, le tout recouvert d'une magnifique toiture : on ne devait entrer dans la maison du Seigneur qu'après s'être lavé les pieds. Pour la purification des prêtres, douze coquilles étaient disposées à l'intérieur du temple, à proximité de la galerie des femmes (le Léontarium), pour recevoir les eaux pluviales, et 12 lions, 12 panthères et 12 biches les rejetaient dans un bassin. Un vaisseau de marbre, autrefois placé dans l'église Sainte-Sophie et dans lequel les fidèles se lavaient les mains et le visage, portait cette inscription : νιψον ανομηματα μη μοναν οψιν — qui, lue de droite à gauche ou de gauche à droite, donne les mêmes mots et le même sens, à savoir : « Lave tes péchés et non seulement ton visage. » On peut lire la même devise sur la fontaine de la cour de l'église de la Trinité, à la place du Taxim à Péra, édifice érigé vers 1881 en style byzantin.

Tous les revenus de l'empire furent employés à la construction de Sainte-Sophie sans y suffire. Le terrain seul représentait des sommes immenses. Lorsque les murs eurent atteint un mètre au-dessus du sol, on avait déjà employé 452 quintaux d'or ; l'Ambon et la Solea seuls coûtèrent les revenus de l'Egypte pendant une année. Ces dépenses pesèrent durement sur le peuple. Les impôts prirent des proportions écrasantes, les appointements des fonctionnaires furent rognés ou supprimés tout à fait.

Après six ans de travail, cette œuvre gigantesque fut en état d'être inaugurée. Ce fut à la veille de Noël 537 que l'Empereur sortit du palais pour se rendre à l'église dans un équipage à quatre chevaux. Il y fit son entrée conduit par le patriarche Eutychius, s'avança à pas rapides, le cœur palpitant d'émotion, jusqu'au lutrin et s'écria, les deux mains levées au ciel :

« Béni soit Dieu qui m'a choisi pour exécuter une telle œuvre. Je t'ai surpassé, ô Salomon ! » Pendant ce temps, on distribuait du grain et de l'or dans les rues. Le lendemain, grand jour de fête, les portes furent ouvertes pour la première fois au service divin. Les fêtes de la Dédicace furent célébrées



Sainte-Sophie. — Une colonnade latérale.

avec éclat et se continuèrent, après la consécration, pendant quatorze jours, jusqu'à l'Epiphanie. Le Grand Temple de la Nouvelle Alliance était érigé.

Ce fut avec le même faste que l'Empereur fit organiser le service divin et pourvut à l'entretien de l'église même. Plusieurs centaines de prêtres, diacres, sous-diacres, lecteurs, psalmistes, portiers, sacristains étaient pré-

posés aux offices. L'église reçut de nombreuses dotations : 365 fonds de terre lui furent attribués dans les environs de la ville.

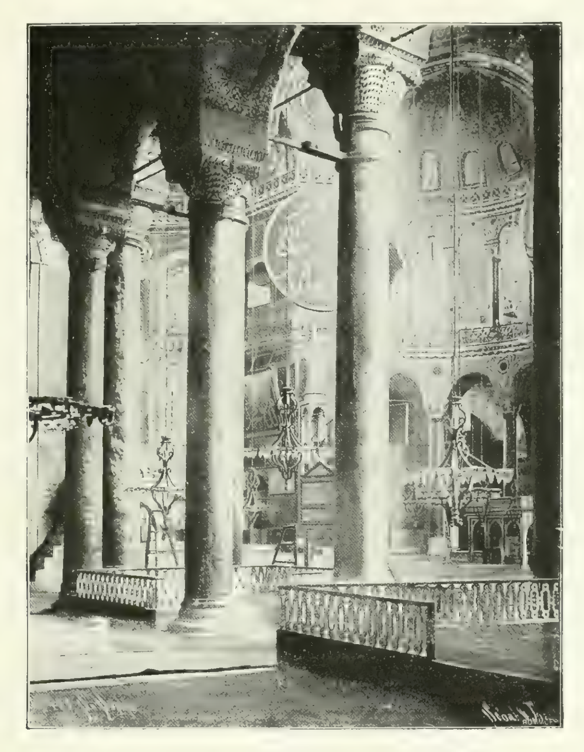
La précipitation apportée à la construction de cet édifice entraîna bientôt de graves conséquences. Le grand tremblement de terre qui eut lieu vingt ans après ébranla ses murs, détruisit toute la partie Est du dôme, brisa la table sacrée, le Ciborium, l'Ambon, les objets les plus précieux. La légende de l'Islam fait coïncider ce tremblement de terre avec la nuit de naissance du prophète.

La coupole de Sainte-Sophie repose sur des terrains de formations diverses : de l'autel à la coupole le sol est pierreux, de la coupole au parvis les fondements durent être jetés dans un terrain marécageux, ce qui devait amener des suites fâcheuses. Quoi qu'il en soit l'église fut restaurée avec beaucoup plus de soins et surtout beaucoup plus de prudence ; Justinien fit donner à l'église plus de solidité en chargeant Isidore le Jeune de renforcer les aboutissements, arcs-boutants et contreforts, et rehausser la coupole de 25 pieds ; elle fut couverte également de tuiles en terre de Rhodes. Les échafaudages furent maintenus pendant une année entière, puis, on fit pénétrer plusieurs pieds d'eau sur le dallage de l'église pour que les pièces de bois en tombant ne pussent ébranler les nouvelles constructions. Cinq ans après, en 568, à la veille de Noël encore, eut lieu la deuxième inauguration.

Ce n'est pas sans orages que ce vieil édifice est demeuré debout jusqu'à nos jours. Le sort s'est acharné sur lui. Incendies, tremblements de terre, sièges, révolutions, vandalismes ont ébranlé ses murs sans le renverser.

Au IXe siècle, l'une des archivoltes de la coupole se trouvant endommagée, Basile Ier le Macédonien la fit refaire et profita de ce travail pour y placer des images en mosaïque de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Paul. En 987, elle s'écroula de nouveau et fut restaurée par Basile II Bulgaroctone. On voit que la coupole actuelle est l'œuvre de plusieurs générations. L'édifice eut beaucoup à souffrir de l'incurie des empereurs latins. Ce ne fut qu'au XIVe siècle qu'on songea à le consolider. Ainsi Andronic Paléologue l'aîné fit élever du côté Est de forts murs d'appui. Mais ce fut l'appropriation aux exigences des rites de l'Islamisme qui entraîna pour Sainte-Sophie les plus profondes modifications : les Turcs s'ingénièrent à détruire l'admirable décoration intérieure de cette basilique convertie par force à l'Islam. Un badigeonnage à la chaux couvrit sans miséricorde toutes les surfaces : l'Islam défendant par principe toute figure ou représentation d'être vivant. Les ornements précieux enlevés ou volés furent remplacés par des passages du Coran en écriture géante.

Ceci excepté, l'intérieur resta tel qu'il était au point de vue architectural. Mais, à l'extérieur, rien ou presque rien ne subsiste du caractère byzantin. Les annexes qui se trouvaient groupées autour du principal corps d'édifice furent ou détruites ou enclavées dans d'autres constructions. Le Skeuo-



Sainte-Sophie. — La nef vue à travers les colonnades.

phylakion, pièce particulière située au coin nord-est de l'église et où se trouvaient conservés les objets du culte, sert maintenant de garde-manger pour la cuisine des pauvres. Au côté sud du narthex, l'ancien baptistère était relié à l'église par une porte aujourd'hui murée ; c'était une chapelle à coupole, octogone à l'intérieur, quadrangulaire à l'extérieur, avec une abside à angle droit et un narthex placé à l'Ouest. Il servit de magasin à huile

jusqu'au jour où on s'avisa d'y inhumer Moustafa Ier qui venait de mourir subitement. Pour remplacer les parties extérieures dénaturées ou détruites, Mahomet le Conquérant dota l'église de deux arches lourdes et informes, situées du côté sud-est de la mer. Là-dessus on éleva un minaret. Sélim II en fit construire un deuxième, à côté, mais moins élevé ; son successeur Mourad III, deux autres encore. Ces quatre tours érigées à différentes époques n'ont tout naturellement aucun caractère d'unité. Sur la pointe des minarets, le croissant brille maintenant dans toute sa splendeur. Il surmonte encore, en bronze cette fois, le sommet de la grande coupole qui semble s'incliner légèrement. Cette coupole mesure 25 mètres de diamètre environ ; Mourad II employa, dit-on, 50.000 ducats pour la dorer. Cent kilomètres à la ronde et, du côté de la mer, jusqu'à la pointe de l'Olympe bithynien, on la voit étinceler sous les rayons du soleil. Différentes constructions vinrent se grouper tout autour de Sainte-Sophie : turbés, écoles, établissements de bienfaisance. Dans le parvis sud, Mourad III fit bâtir son tombeau ; près de lui reposent les cercueils de ses 17 fils que Mahomet III frère aîné et successeur fit décapiter et inhumer auprès de leur père le jour de son avènement au trône. Neuf ans plus tard, la mort l'amena lui-même à côté de Sélim II : c'est là que se trouvent également les restes du prince Mahmoud et de sa mère qu'il fit égorger injustement. Ces tombes résument l'histoire, les malheurs et les crimes de cette horrible famille.

Au milieu du siècle dernier, l'immense édifice menaçant ruine, Abdul-Medjid ordonna de le restaurer d'une façon définitive. Il fit appeler le célèbre italien Fossati. Celui-ci abattit d'abord tous les contreforts superflus et chercha à réparer un peu l'ancien extérieur ; puis, les murs de la mosquée furent recrépis et agrémentés de raies transversales d'un rouge de garance, revêtement qui ressemble fort à l'habit d'un forçat ou à la robe d'une esclave. L'intérieur, après quatre cents ans d'attente, retrouva en partie ses anciennes couleurs, sa magnificence d'autrefois. Les précieuses tables de marbre, les mosaïques à fonds d'or furent découvertes, la madone et les saints se réveillèrent de leur long sommeil. Il est vrai que des pièces manquaient, les unes détruites en tout ou en parties, les autres ne valant guère mieux. Un grand nombre d'images montraient néanmoins encore toute la beauté de leur coloris. La mosquée conserve aujourd'hui ces restes de beauté autant que le permettent les préceptes de l'islamisme. Les représentations d'êtres vivants, nullement tolérées par le prophète, furent tout naturellement passées à la chaux. Il est vrai que, pour ce travail, on prit toutes les mesures de précaution nécessaires : on recouvrait tout d'abord les figures d'une toile, puis une légère couche de cou-

leur était passée par-dessus. Toutes les têtes eurent le même sort ; cependant quelques-unes percent encore le badigeonnage. Fossati aussi bien que Salzenberg envoyé par Frédéric-Guillaume IV à cette occasion unique ont tiré quelques copies précieuses et complètes des détails de ce monument remarquable. Fossati retrouva la porte secrète par laquelle, au moment du carnage du 29 mai 1453, le prêtre devait avoir disparu en emportant calices et hosties avec lui ; elle fut ouverte et après qu'on eut



Sainte-Sophie. Détail d'un chapiteau

reconnu qu'elle donnait dans une petite chapelle voûtée, on la referma aussitôt.

L'église Sainte-Sophie est orientée du côté de Jérusalem. Devant l'entrée principale située à l'Ouest, se trouve un parvis ouvert, de forme ovale, large de 50 mètres sur 30 de profondeur ; autrefois cet Atrium était entouré de tous côtés d'un cloître à coupoles, reposant sur des colonnes et formant des arcades. De cette disposition première il n'a été conservé qu'une petite partie. Un simple bassin en marbre avec fontaine. Derrière, les deux narthex couverts ; c'est ici que pénitents et catéchumènes prenaient place, ceux-ci en attendant que le baptême les introduisît au sein de

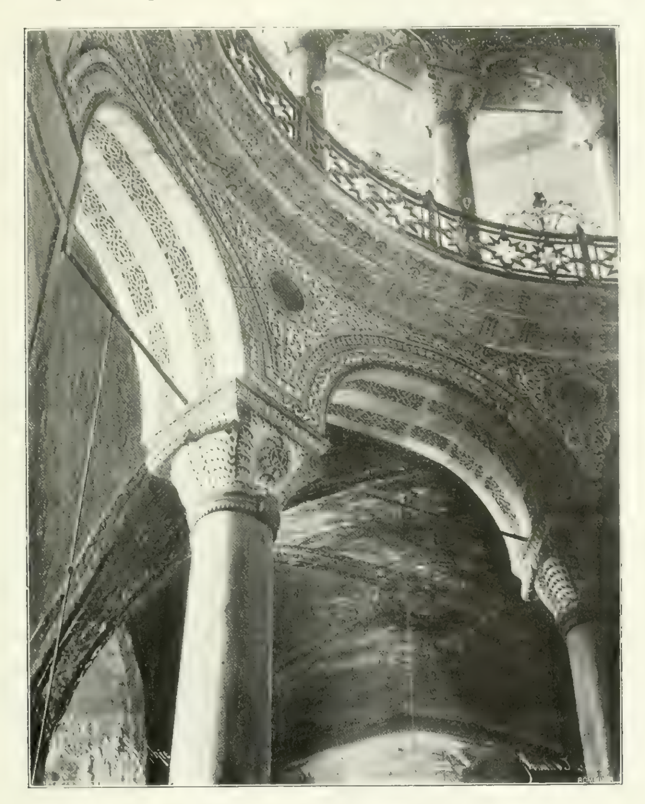
l'Eglise, ceux-là que la pénitence les y rappelât. Le premier de ces portiques est des plus simples : les murs sont en briques polies, le sol pavé de gros carreaux, les voûtes en arête. Il se trouve limité au dehors par une fenêtre de séparation, les neuf portes qui reliaient autrefois le parvis au péristyle sont maintenant murées, les portes des deux extrémités conduisent aux minarets de l'Ouest. Les quatre piliers situés devant l'éxonarthex pourraient avoir servi de socle à quelques statues d'empereurs.

Cinq portes introduisent les fidèles de l'exonarthex dans l'esonarthex. L'une d'elles qui pourrait compter pour une des plus belles parties de l'église est en bronze et située à l'aile sud du portique. Elle semble l'œuvre de plusieurs époques. Les panneaux modelés de main de maître, les ornements d'une exécution merveilleuse, dénotent l'apogée de l'art grec ; les cadres avec boutons, feuilles et rosettes, ainsi que les tablettes à monogrammme des quatre grands panneaux sont de style byzantin. Au haut d'un des battants on lit sur une plaque d'argent cette inscription : ΜΙΧΑΗΛ ΝΙΚΗΤΩΝ; au point de vue grammatical il faut ajouter devant : ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΚΑΙ. Plus loin les monogrammes également sur argent font de même allusion à Théodora, épouse de Théophile, et à son fils Michel qui vécurent dans la seconde moitié du IXe siècle.

L'ésonarthex, long de 60 mètres sur 10 de profondeur, est plus large, plus haut et plus orné que le premier parvis. Les murs sont couverts de plaques en marbre multicolores, la voûte garde encore quelques traces de travaux en mosaïque. Il reçoit sa lumière par des fenêtres qui donnent sur le toit du premier parvis. Deux portes ouvrent de chaque côté sur un vestibule aboutissant d'une part à l'escalier en pentes douces des galeries et d'autre part à l'escalier de la sortie à l'extérieur. Ces vestibules aux voûtes en berceaux, contigus au narthex, datent de l'ère byzantine ; celui du Nord où l'on parvient par un escalier de 14 marches forme l'entrée des Giaours qui ne doivent pénétrer dans le temple que par la porte gracieusement surnommée des pourceaux. Salzenberg tient celui du Sud pour le portique des guerriers, par lequel l'empereur et sa suite faisaient leur entrée de l'Augustéon au narthex ; c'est là qu'on déposait les armes avant de passer dans l'église. Des deux autres portails conduisant encore au gynécée et qui étaient situés à l'angle Est, il n'y a plus aujourd'hui que celui du Nord. Entre ces deux portails se trouvait une rangée de cabinets ou de dépendances où, selon les écrivains byzantins, le patriarche donnait la bénédiction avant le service divin et où les conciles d'église étaient tenus ; une pièce était réservée à l'Empereur, et d'autres servaient de prison pour le clergé.

Deux de ces pièces seulement ont été conservées, mais elles sont murées et remplies de gravois.

Neuf portes disposées à l'est de l'ésonarthex conduisent à l'intérieur



Sainte-Sophie. Détail des arcades.

de l'église. Toutes ces portes sont en airain et étaient autrefois ornées de croix, malheureusement détruites aujourd'hui. Elles se développent dans une embrasure de marbre, les intervalles en sont aussi revêtus de marbre ; au-dessus se trouvent quelques tableaux en mosaïque.

Trois portes conduisent dans la grande nef, celle du milieu, la porte

principale, plus grande et plus ornée que les autres, était la porte royale. L'encadrement en est de bronze, tandis que celui des autres est en marbre poli.

Sur le tympan d'arcade, on pouvait admirer autrefois une mosaïque représentant l'adoration du Christ par l'Empereur. Le Sauveur, assis sur un trône magnifique, dans toute la puissance de sa gloire, reçoit les fidèles ; de la main droite légèrement levée, il les bénit ; dans la gauche, il tient l'évangile. Devant le trône, un empereur byzantin, richement vêtu du manteau et du diadème, l'implore agenouillé ; à côté, des médaillons avec les bustes de la sainte Vierge et de l'archange Michel. Aujourd'hui cette mosaïque est recouverte de toiles. Immédiatement au-dessus du linteau de la porte, la colombe du Saint-Esprit prend son essor, plus bas l'évangile avec ces mots tirés de saint Jean : Jésus dit : En vérité, en vérité, je vous dit que je suis la porte des brebis ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé : il entrera et sortira, et trouvera de la pâture. (Év. sel. saint Jean X, 7, 9). Les battants du portail existant encore semblent appartenir à une époque moins reculée.

L'extérieur de cet édifice, même si nous le rétablissons, par la pensée, dans son état primitif, n'est pas à l'abri de la critique ; la coupole elle-même semble quelque peu écrasée. Mais combien l'intérieur s'impose à l'admiration ! Tout le vaisseau est visible, dès qu'on y pénètre, et l'on se trouve, dès le premier pas, sous une puissante impression d'originalité et de splendeur. Le regard s'envole au loin à travers la nef, plonge ensuite dans les parties latérales pour revenir aussitôt se reposer vers les hauteurs sublimes des voûtes. Le tableau semble un peu chargé au premier coup d'œil, mais ne tarde pas à s'éclaircir et à s'harmoniser — c'est la majesté même. Tout démontre une merveilleuse entente des conditions de l'art monumental, en même temps qu'une hardiesse inouïe de conception et d'exécution. Il est rare de rencontrer un ensemble d'un caractère si imposant. Peut-être même un effet semblable n'a-t-il été réalisé nulle part ailleurs.

Si l'on en excepte l'abside orientale, l'église est renfermée dans un espace rectangulaire de 77 mètres de longueur sur $76^{m},70$ de largeur, y compris l'épaisseur des murs. Cet intérieur est divisé en une partie centrale, la nef, et deux parties latérales. Au centre de l'édifice s'élève une coupole de 31 mètres de diamètre, inscrite dans un carré. Elle s'appuie sur quatre grands arcs, d'une ouverture égale à son diamètre, lesquels reposent sur quatre gros piliers. D'immenses pendentifs sphériques se projettent dans le vide, remplissent l'espace entre les grands arcs et viennent saisir la coupole. Sur les deux arcs perpendiculaires à la nef, l'arc oriental et l'arc occidental, s'appuient deux demi-

coupoles ; au contraire, au nord et au midi de la grande coupole, les grands arcs sont fermés par un mur plein que soutiennent des colonnades. Autour de l'hémicycle que recouvre la grande demi-coupole orientale, s'ouvrent trois absides, au centre, l'abside principale, qui se prolonge à l'orient et se termine par une voûte en cul-de-four, et deux absides



Sainte-Sophie. L'abside et la chaire.

secondaires à droite et à gauche de l'abside principale. Le fond des deux absides secondaires est ouvert sur les bas côtés et leur voûte est soutenue, dans cette partie, par deux colonnes. Le pourtour de l'hémicycle occidental est pénétré de la même manière, mais l'arcade centrale n'est pas terminée en cul-de-four ; la voûte se prolonge jusqu'au mur de face dans lequel sont percées les trois portes qui communiquent avec le narthex [1].

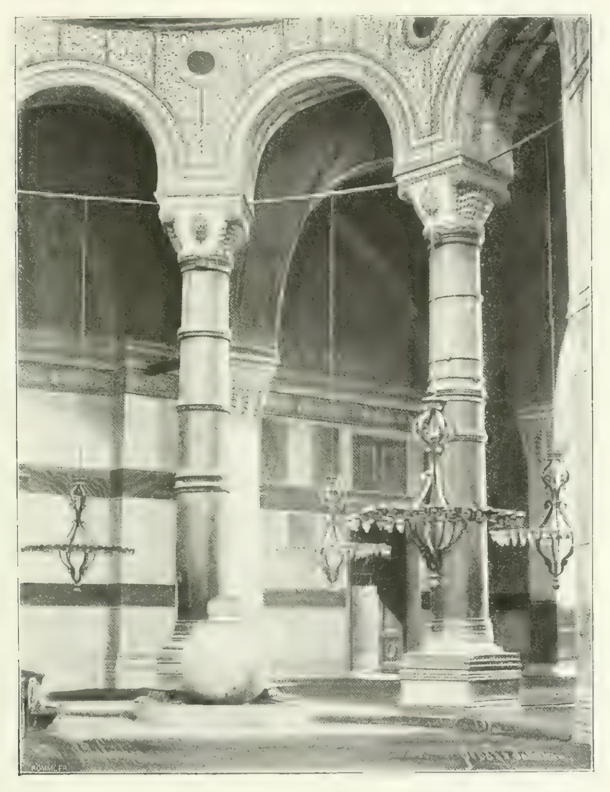
1. Labarte, *Le Palais de Constantinople et ses abords, Sainte-Sophie, le Forum, Augustéon et l'Hippodrome*, Paris, 1861.

Des deux côtés, entre le vaisseau central et les murs extérieurs, s'étend une rangée de pièces basses et quadrangulaires qui forment comme des bas côtés. Divisés en trois parties par les maîtres piliers et leurs contreforts, elles diffèrent de forme et de grandeur. Cette combinaison atteste avec évidence l'intention de combiner le principe de la basilique latine avec le système de l'édifice à coupole, issu de l'art byzantin.

A droite et à gauche la nef est séparée des bas côtés par quatre magnifiques colonnes, hautes de 11 mètres, taillées dans des blocs de marbre vert et provenant du temple de Diane, à Ephèse ; sur leurs cinq arcs, six petites colonnes semblables s'élèvent à la hauteur des hautes-œuvres et sont reliées par sept arceaux. En arrière des cinq arcades du rez-de-chaussée, se dressent deux grandes colonnes à trois arcs, en porphyre rouge et provenant du temple du Soleil, à Baalbeck. Aurélien les avait fait transporter à Rome et Justinien les fit venir à Byzance. Au-dessus, se trouvent six colonnes plus petites, reliées par sept arcades. Vingt-quatre autres colonnes de granit égyptien, qui servent d'appui aux galeries des deux côtés, sont réparties en quatre dans chacune des six divisions des nefs latérales. Le même nombre dans les hautes-œuvres, toutes de granit ou de marbre multicolore. L'étage supérieur est occupé par le Gynécée (ou partie réservée aux femmes), qui s'étend également au-dessus du narthex proprement dit. Le narthex s'ouvre, du côté de la nef, par trois grandes arches reposant chacune sur une colonne double ; sur ces arches se trouve disposée la grande fenêtre demi-circulaire qui clot l'arcade ouest du milieu. En comptant encore les trois petites colonnes des portails, le chiffre total de toutes les colonnes de Sainte-Sophie se monte à 107, nombre mystique : 100 de plus que n'en comptait la maison de la Sagesse (Prov. IX. 1). Les colonnes du rez-de-chaussée sont au nombre de quarante, nombre révéré chez les Orientaux. Les Byzantins donnaient même à leurs plus belles colonnes des noms de patriarches, par exemple Grégoire Thaumatourgos ou Basile.

La coupole de Sainte-Sophie est sans contredit un des chefs-d'œuvre de l'art architectural. Du sol de l'église à la clef de voûte, sa hauteur verticale est de 56 mètres. Il est vrai que la coupole du panthéon d'Agrippa a $43^{m},50$ de diamètre, mais elle se trouve appuyée de toutes parts de solides murs d'appui et ses murs extérieurs reposent sur le sol, tandis que la coupole de Sainte-Sophie plane sur des piliers et repose sur le point vertical d'arcs à grand circuit ; de même la courbe de la coupole n'est pas exactement semi-circulaire, comme au Panthéon ; car la hauteur

n'atteint qu'un sixième du diamètre et encore semble-t-elle avoir été sensiblement plus aplatie dans le plan primitif. La coupole de l'église Saint-Pierre, sur 1^{m},5 de moins de diamètre que celle du Panthéon, a une



Sainte-Sophie. — Colonnes de porphyre provenant d'Héliopolis. Urne de Pergame.

hauteur de 123 mètres, mais ce n'est que de très près qu'il nous est donné de bien pouvoir nous rendre compte de ces dimensions extraordinaires ; celle de Sainte-Sophie, au contraire, est visible dans presque toute sa totalité dès la porte d'entrée. Les plans d'appui de l'église Saint-Pierre embrassent la moitié de l'espace libre ; à Sainte-Sophie, seulement un tiers.

Ainsi, d'après les comparaisons que nous venons de faire, l'imposante et inoubliable impression n'est point exclusivement provoquée par les grandes dimensions de la coupole ou même par sa hauteur, mais bien plutôt par sa position qui lui donne l'air de planer au-dessus de constructions hardiment reliées, et d'un effet grandiose, combinant les deux formes essentielles de toute architecture : le carré et le cercle.

C'est la distribution de la lumière qui contribue aussi pour beaucoup à l'effet magique de cet intérieur. Les pièces latérales ont des fenêtres cintrées rondes, 40 ouvertures cintrées se trouvent également pratiquées dans la couronne inférieure de la grande coupole, et jettent par le haut dans le centre intérieur un flot immense de lumière ; de semblables fenêtres percent aussi les voussures des coupoles secondaires, comme les murs qui ferment les grands arcs pleins à droite et à gauche de la coupole centrale. C'est ainsi que chaque recoin de cet espace reçoit la lumière dans une proportion mesurée à son importance. Clarté partout, mais une clarté douce et harmonieuse. Les rayons jaillissent à flots sur ces murs de marbre et de mosaïque sans éblouir jamais.

Ce qui attire principalement notre attention, ce n'est pas seulement la matière et le coloris différents de cette forêt de colonnes qui nous entoure, c'est surtout la variété dans les formes des chapiteaux et des ornements, c'est encore l'ingéniosité des détails. On ne s'est point préoccupé ici des cinq ordres de Vitruve. C'est le triomphe de l'art byzantin. Les corniches surplombent avec une saillie très marquée ; la jointure des fûts et des chapiteaux est dissimulée par un anneau de bronze de 11 pouces de haut ; les chapiteaux cubiques et bombés offrent également des ornements de feuillages découpés ; sur chaque chapiteau, devant et derrière, on lit un monogramme presque toujours différent.

Mais, nous ne saurions assez le répéter, l'intérieur de Sainte-Sophie doit surtout l'effet saisissant qu'il produit à la décoration polychrome dont il est revêtu et qui a cependant perdu en partie sa splendeur primitive.

Chaque pouce d'espace entre le sol et le sommet de la coupole était autrefois richement orné. Le narthex même annonçait la magnificence de l'intérieur. Le marbre revêtait tout le sol et toute la hauteur des murs jusqu'à la naissance des arceaux et des voûtes. Ces arceaux et ces voûtes resplendissaient de mosaïque. Le marbre employé est de beaucoup plus riche que celui du Panthéon d'Agrippa. Les mosaïques, avant les profanations des Turcs, formaient une décoration bien plus éclatante que celle de Saint-Pierre de Rome.

Le sol est maintenant recouvert d'un dallage de marbre gris. Paul le

Silentiaire compare le dallage primitif, dont une toute petite partie se voit encore sous la coupole, au sud-est de la nef, à « une prairie en fleurs ».

Les murs des deux étages, avec leur revêtement de marbre, harmonisent admirablement toutes les autres parties de l'édifice. Des lignes claires partagent la surface des murs en plusieurs sections, celles-ci sont à leur tour divisés en segments par des lignes verticales. Chacune de ces sec-



Sainte-Sophie. Entrée du Turbé de Sélim II.

tions rivalise en beauté et en magnificence. C'est une profusion de tons rouges, violets, blancs, jaunes et verts. Les nuances de marbre gagnent encore en splendeur vers le haut, la matière en est plus riche et plus fine.

Notons tout particulièrement la beauté des tablettes de marbre qui ornent le devant de la galerie située au-dessus du narthex, sur une longueur de 5^{m},50 et une largeur de 1^{m},50.

La mosaïque recouvrant les parties supérieures de l'église commençait au-dessus de la moulure, sur un fond d'or et d'un bleu très foncé.

« Tandis que, depuis le moyen âge, on a multiplié les tons, afin de se rapprocher de l'aspect de la fresque, les mosaïstes byzantins ne les employèrent qu'en petit nombre, juxtaposant les couleurs tranchées, négligeant les nuances intermédiaires. Comme la mosaïque est faite pour être vue de loin, la dureté de ces oppositions se perd dans l'harmonie générale de l'œuvre ; mais, en revanche, tout se détache avec une vigueur et un éclat incomparables. Les figures s'enlèvent sur un fond bleu ou d'un or intense ; les tons vifs et nets des vêtements forment avec ce ton uniforme un contraste puissant ; souvent, pour mieux accuser le dessin, une ligne noire indique les contours du corps et les traits du visage. Tout, dans l'exécution, contribue donc à donner à l'œuvre ce caractère d'une décoration bien comprise, où le regard est saisi par la recherche des grands effets fortement accusés [1]. »

Les ornements sont empruntés à l'art hellénique, souvent aussi au règne végétal ou à la combinaison des figures géométriques. Les personnages, tous immobiles, sont alignés sur le même plan. Au reste, les compositions à personnages sont réservées aux emplacements principaux et les plus en vue.

Les mosaïques de Sainte-Sophie forment un incomparable décor. L'imagination peut sans peine suppléer aux parties que le vandalisme des Turcs a cachées ou détruites. Dès son entrée, le visiteur apercevra, à l'archivolte ouest de la coupole, la sainte Vierge entre saint Pierre et saint Paul ; à l'est, sur la table d'or, le livre de l'Evangile avec saint Jean et la sainte Vierge ; au-dessous, le portrait de Jean Paléologue qui, vers le milieu du XIVe siècle, restaura l'église et y fit également exécuter des travaux de mosaïque. Les tableaux en mosaïque qui couvrent le grand mur des arches sud et nord s'étalent avec une majestueuse ampleur, c'est là que se trouvaient, dans des niches à fond d'or, les plus anciens évêques et martyrs de l'église, plus haut les seize prophètes ayant deux anges au-dessus, mais dont on ne voit plus que les parties inférieures. Leurs robes sont d'un blanc éclatant, leurs étoles blanches sont semées de croix de différentes couleurs. La main droite est levée en signe de bénédiction, ou placée sur la poitrine, la main gauche tient le livre ; un nimbe coloré encadre les visages barbus, d'une expression sévère et triste. Dans les compartiments, des deux côtés, s'étalent les noms de Grégoire le Théologue, Denys, Nicolas... Les voûtes supérieures semblent avoir été ornées de scènes tirées du Nouveau Testament. Le tableau du milieu de la coupole

1. C. Bayet, *Histoire de l'Art Byzantin*. Chap. II.

représentait Jésus-Christ trônant sur un arc-en-ciel en qualité de juge universel. Aux quatre angles, on aperçoit encore quatre séraphins gigantesques à six ailes. Toutes les mosaïques de l'église ne remontent pas, comme on pourrait le croire, à l'époque de Justinien ; le grand ouvrage de mosaïque du narthex est assurément plus moderne. Toujours est-il qu'il ne représente pas Justinien. Nous n'insisterons pas sur les lacunes irréparables que pré-



Saint-Serge.

sente l'ensemble de cette décoration et surtout sur la disparition des mosaïques de la coupole et du chœur. Celles des nefs latérales et des galeries supérieures sont, par endroits, assez bien conservées. On peut distinguer encore, sous les arcades, des saints et des prophètes, bien pauvres restes, il est vrai !... Aux lieux et places des ornements en mosaïque, on contemple aujourd'hui d'énormes cartouches ronds, modèles géants de calligraphie turque — peu esthétique à la vérité ! — où se lisent, sur fond vert, en caractères d'or, les noms d'Allah, de Mahomet et de ses compagnons, des premiers Califes, entourés de formules de bénédiction !

Le Minber, la chaire où, tous les vendredis, on lit maintenant la Khoutba, la prière solennelle, est situé à peu près sur la même ligne que l'ancien Ambon, non cependant au milieu de l'église, mais plus près du pilier sud-est. L'escalier de cette chaire, quoique raide, est cependant orné de magnifiques balustrades et la chaire elle-même, surmontée d'un toit pointu semblable à celui d'un clocher d'église ; l'orateur, suivant le rite turc, gravit cet escalier l'épée dans une main et le Coran dans l'autre, pour rappeler la manière dont le Prophète a fait part de sa doctrine à ses disciples. Les deux drapeaux, plantés des deux côtés de la chaire, illustrent et glorifient la victoire de la mosquée sur la Synagogue et l'Eglise. Le Koursi, la chaire proprement dite, qui, comme ici, se trouve également au milieu de chaque mosquée, se distingue du Minber en ce que ce dernier se trouve seulement dans les grandes mosquées où la Khoutba est lue le vendredi.

Le Koursi actuel a été construit par Mourad IV. Il est porté sur quatre colonnes de marbre. C'est de Mourad III que proviennent les deux terrasses à colonne nommées Mastaba, placées au milieu de la mosquée, l'une vis-à-vis de l'autre ; l'une est destinée aux lecteurs du Coran, Devr qour'an, qui ont la tâche de lire les saintes écritures en entier dans un ordre et un temps déterminé ; l'autre pour les Muezzins qui, après avoir jeté leur appel du haut des minarets, annoncent ici le commencement de la prière réglementaire. Une troisième tribune, la loge du sultan, Maksoura, érigée par Ahmed III, se trouve du côté gauche de l'ancien sanctuaire, presque en face du Mihrab ; à côté, les tapis du tombeau du prophète ; d'après les plus anciennes descriptions de l'église Sainte-Sophie, la Maksoura doit être à peu près à l'endroit où, autrefois, les empereurs byzantins avaient leur place lorsqu'ils assistaient au service divin.

Des milliers de lampes alternent, sur des lustres en couronne, avec des œufs d'autruche, des fleurs et des bouquets en feuilles d'or. Ces lampes, suivant les traditions orientales, représentent les étoiles fixes de la voûte des cieux éclairant les œufs d'autruche qui les entourent comme leurs satellites, cependant que les bouquets de feuilles d'or figurent des comètes. Combien ne regrette-t-on pas les beaux décors d'autrefois en voyant aujourd'hui les oripeaux qui les ont remplacés.

Quelques curiosités sont encore dignes d'un souvenir : la Colonne Transpirante (Yach direk) placée à l'extrémité nord des portes du narthex et dont le marbre suinte toujours par un trou pratiqué dans le revêtement de bronze. Les pèlerins croient que cette exsudation peut procurer des cures merveilleuses. Du même côté, un peu en arrière du plan, non

loin de la porte servant au sultan pour passer de la place du sérail à la mosquée, se trouve la Fenêtre Froide (Soouk pendjéré) par laquelle un vent frais du Nord arrive constamment d'une petite cour ouverte ; comme, en été, il fait bon s'y asseoir pour faire la lecture, plusieurs lecteurs du Coran s'y sont installés avec le temps, ce qui a fait dire à Evlia que cette fenêtre froide est une bénédiction pour la science. Sur la galerie supé-



Eglise Sainte-Irène, actuellement transformée en Arsenal.

rieure sud, se trouve également une porte de communication en larges plaques de marbre et ornée de sculpture ; dans le langage du peuple, le battant gauche est appelé la Porte de l'Enfer (Djehennem kapou) et le battant droit la Porte du Ciel (Djennet kapou). Près d'une fenêtre située vers l'Ouest, on aperçoit aussi la Pierre Luisante qu'on croyait autrefois être une plaque d'onyx, mais qui n'est qu'un pur et simple marbre de Perse qui absorbe la lumière du soleil couchant puis la rend en un rayonnement d'autant plus vif que la nuit se fait plus épaisse. Les Mahométans montrent comme un fragment du berceau de Jésus un bloc de marbre rouge gisant sur la haute galerie sud-est et, un peu plus loin, un

bassin qui aurait servi à le baigner ; mais les écrivains byzantins ne mentionnent nulle part cette légende.

Les deux grandes urnes d'albâtre, qui ressemblent à deux œufs gigantesques, ont été placées par Mourad III au bas de la nef, juste entre les deux colonnes de porphyre qui proviennent du temple du Soleil. On croit qu'elles proviennent de Pergame. Chacune d'elles doit contenir 1.000 litrons de blé,



Sarcophage devant Sainte-Irène.

environ 1.250 litres d'eau. L'eau qui les remplit sert aux fidèles dans les grandes cérémonies et elles sont analogues aux bénitiers de nos églises.

C'est avec un profond sentiment de tristesse que l'on quitte Sainte-Sophie, en songeant aux profanations sans nombre que lui a fait subir l'Islam. Tout, dans cette admirable basilique, semble devenu froid et inanimé sous la rigide domination d'Allah, de celui que les vieux Byzantins nommaient si expressivement « le Dieu raide ». A peine y sent-on encore quelque vie, grâce à la présence de quelques jeunes novices, lecteurs du Coran, qui répètent machinalement les versets, rangés autour du maître qui prend place sur un sac de laine...

Dans l'abside, l'imposante figure de Jésus se laisse vaguement deviner, toujours et toujours, à travers le plâtre qui la recouvre : les bras ouverts, plein d'amour et de compassion, il invite encore. Les spoliateurs n'ont point trouvé moyen de l'exterminer. Est-ce un présage ? La croix remplacera-t-elle un jour le croissant au faîte du vénérable édifice ?



Kahrié. Théodore le Métochite présente au Christ Pantocrator
le modèle de l'église de la Campagne.

De Sainte-Sophie dérivent, pour ainsi dire, tous les édifices religieux de Constantinople.

Cette basilique est restée un modèle pour tous les peuples de l'Orient. Sauf quelques modifications purement locales, tous bâtissent encore d'après les données de l'époque de Justinien. Sainte-Sophie a créé le type des mosquées. C'est une preuve irrécusable de l'effet unique que provoque Sainte-Sophie au point de vue artistique. Tout y est d'une harmonie, d'un fini que rien ne saurait surpasser.

Tout près de la mer, dans le voisinage de Tchatlade Kapou (la Porte

crevassée), s'élevait le château d'Hormisdas où demeurait Justinien. Lorsqu'il monta sur le trône, il fit bâtir deux églises reliées par un parvis et un portique communs, l'une consacrée aux grands martyrs Serge et Bacchus, l'autre, probablement du côté sud, aux grands apôtres saint Pierre et saint Paul. Cette dernière, consacrée aux apôtres, a disparu sans laisser de traces ; celle des martyrs fut transformée par Mahomet II en une mosquée qui reçut plus tard un minaret.

Cette église n'est pas nommée à tort la Kutchuq, la petite, Aya-



Kahrié. Le Christ Pantocrator.

Sofia. Le plan offre beaucoup de ressemblance avec celui de la grande basilique. Au milieu de l'enceinte, la grande nef, couverte d'une coupole, entourée de portiques, à voûtes et à deux étages. La coupole est soutenue par huit piliers en maçonnerie, placés aux points angulaires d'un octogone inscrit au carré. Le huit passe aussi pour un symbole divin. Les voûtes en cul-de-four alternent avec les voûtes en berceau. Huit pendentifs aboutissent à la base circulaire de la coupole formée de seize côtés fortement accusés au dehors, ce qui donne au dôme, à l'extérieur, l'aspect d'un énorme melon. Les pièces latérales s'ouvrent dans la nef entre les piliers par des rangées de colonnes ioniques, reliées par des arceaux. Les colonnes sont en marbre de toutes nuances ; des seize colonnes d'en bas, six sont en marbre tacheté de vert et de blanc, huit des

dix-huit d'en haut sont toutes vertes, les autres sont rayées de blanc et de rouge.

Les chapiteaux se rattachent à l'ordre ionique. Les anciens tableaux



Kahrié. Saint Pierre et saint Paul.

en mosaïque sont cachés par une couche de plâtre, de grossières arabesques en interrompent quelque peu la monotonie.

Le nom de saint Bacchus engagea peut-être l'architecte à mettre tout autour de la corniche, de manière à être vue et remarquée au premier coup d'œil, cette belle guirlande de feuilles et de raisins qui donne à l'intérieur de l'église l'aspect d'un temple de Bacchus Dionysos. Mais cette impression disparaît à la lecture de la longue inscription gravée dans la pierre qu'orne cette même guirlande ; car cette inscription grecque fait l'éloge

du martyr et celui de l'empereur Justinien et de l'impératrice Théodora.



Kahrié. Coupole du Narthex.

Saint-Serge est un intermédiaire entre les premières constructions chrétiennes et le style byzantin développé. Au surplus, ce serait une grande

erreur si l'on croyait ne trouver dans l'Orient que de simples copies de Sainte-Sophie.

Examinons, par exemple, l'église Sainte-Irène. Elle date en partie du règne de Justinien, mais elle impose, bien plus nettement que Sainte-



Kahrié. Coupole du Narthex.

Sophie, le souvenir de la basilique latine : un long rectangle avec absides et narthex faisant saillie et donnant sur l'atrium orné de galeries. Au-dessus des voûtes en berceau, la grande coupole, percée de vingt fenêtres entrecoupées de contreforts, repose sur un haut tambour. L'église a trois nefs. Les vieilles mosaïques dorées des voûtes existent encore, de même qu'une longue inscription. Ne parlons pas de l'affreux badigeon-

nage jaune qui déshonore l'extérieur comme celui de tant d'autres édifices byzantins. L'église Sainte-Irène sert d'ailleurs aux Turcs d'arsenal et l'entrée en est interdite aux étrangers. A l'entrée on peut voir deux canons avec une inscription latine et les dates 1586 et 1592. A l'intérieur étaient autrefois aussi plusieurs antiquités byzantines, mais qui font maintenant partie de la collection d'Hamdy Bey ; cependant on y peut voir encore quelques armes historiques : un sabre du Conquérant, un autre de Scandebey, la chaîne à longues mailles qui barrait la Corne



Kahrié Mosaïque : La belle-mère de saint Pierre.

d'Or lors du siège de 1453, enfin les clefs des villes conquises ! Les gigantesques sarcophages de porphyre qui se trouvent devant l'église, derrière une petite barrière, furent transportés ici du caveau des empereurs qui se trouvait dans l'église des saints Apôtres. Ils sont tous simples et sans distinction aucune, tout au plus une ou deux croix byzantines et le monogramme du Seigneur. Les couvercles représentent, aux côtés étroits, le fronton d'un temple dorique. Ces sarcophages rappellent les grands noms de Constantin, Constance, Julien, Théodose, Arcadius, Marcien, Pulchérie. Le cercueil ovale dit de Julien est long de 4 mètres sur 2 mètres de large. L'obélisque de porphyre provient également du tombeau de Constantin.

Nous trouvons un modèle intéressant de construction postérieure dans la gracieuse église de la Sainte-Vierge, située dans une étroite rue latérale et appelée aujourd'hui Kilissé mesdjid (église-mosquée). Je ne sais pas

si l'on doit l'identifier, conformément à certains indices, avec l'église de Saint-Théodore le Tyron, si souvent mentionnée par les historiographes de l'ère byzantine et qui fut érigée en 900. Des carrés de marbre et des chaînes de briques lui forment un charmant décor polychrome. Il faut admirer la façade du narthex, avec ses colonnes et ses larges baies. L'édifice est surmonté, au deuxième plan, de trois coupoles sur leurs tambours. La grande coupole est supportée par un tambour octogone ; des niches en



Kahrié. Mosaïque : L'annonciation de la Vierge.

berceau, montées sur de petites colonnes de style corinthien, embellissent l'extérieur ; les fenêtres en sont aujourd'hui mûrées. La voûte d'appui est recouverte de toits en dos d'âne qui s'avancent au-dessus des toits de l'édifice et découvrent bien au dehors le transept qui supporte la coupole. Les toits sont couverts de tuiles. L'abside, avec façade pentagonale est également percée à mi-hauteur de petites colonnes avec arcades. L'église avec ses trois nefs est beaucoup plus large que longue.

La Kahrié djami, située à la Porte d'Andrinople et très endommagée par les tremblements de terre, était autrefois la μονη της χωρας (le monastère de Chora) bâti, dit-on, par Justinien. Au temps de sa fondation, elle était en dehors des murs. Cette église tombait en ruines, lorsque Marie Ducène

épouse d'Adronic Ducas et belle-mère d'Alexis Comène, la fit reconstruire au XIe siècle, ainsi que le couvent. Théodore Métochite la restaura ensuite, la dota du narthex extérieur et de la chapelle servant aux morts. C'est aussi au XIVe siècle qu'elle fut dotée des mosaïques célèbres qui la décorent encore et des fresques si importantes pour l'histoire de l'art : immédiatement à l'entrée, au-dessus de la porte, le grand chancelier, à genoux, tend au Sauveur sur son trône le modèle de l'église. Nicéphore Grégoras écrivit son histoire byzantine dans ce couvent qui servit aussi souvent de lieu de retraite



Kahrié. Mosaïques : Le songe de Joseph. Le voyage à Bethléem.

forcée pour les membres du clergé. Quarante ans après la conquête, le grand vizir, Atik Ali Pacha, fit brutalement passer cette église à l'Islam. Les peintures magnifiques se trouvent dans une dépendance, voisine de l'église, en dehors de cet édifice proprement dit et qui ne sert pas au culte du prophète d'Allah. Ce qui en reste encore a gardé toute son ancienne beauté et peut être comparé aux meilleurs travaux italiens de ce genre.

Contrairement aux traditions de l'art byzantin, les figures des mosaïques et des peintures de Kahrié sont pleines de vie, de naturel et d'élégance. L'ensemble est imprégné d'une paix intérieure vraiment divine, d'un calme touchant. Les détails sont consciencieusement exécutés. Tous les sujets se rapportent à la vie de Marie et de Jésus ; au sommet des coupoles du narthex, se trouvent le Seigneur et la Madone ; dans les

caissons de la voûte, en travail de mosaïque le plus pur, les ancêtres de Jésus d'après la généalogie des Ecritures ; au-dessus des tableaux, on aperçoit des inscriptions. Au-dessus de la porte du parvis intérieur accédant à l'église, le buste en grandeur naturelle du Christ Pantocrator, bénissant de la droite tandis que, de la main gauche, il tient l'Evangile. Un peu plus haut, à gauche, le miracle de Cana, celui de l'eau changée en vin ; à droite, celui de la foule nourrie dans le désert, le



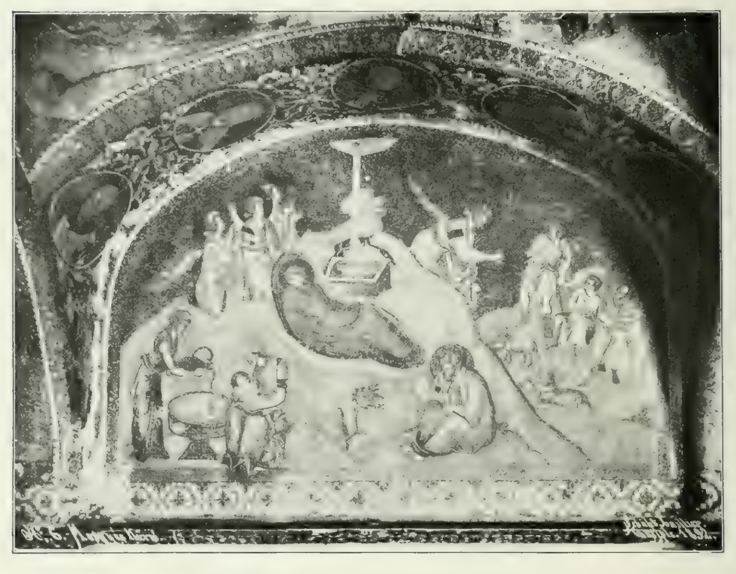
Kahrié. Mosaïque : L'arrivée à Bethléem.

miracle de la multiplication des pains. De chaque côté de la porte, saint Paul et saint Pierre.

Le marbre et la brique sont arrangés, à Kahrié, en couches superposées. Aujourd'hui tout cela est couvert malheureusement d'un simple badigeonnage jaune trop tranchant. L'ancienne église proprement dite est un rectangle à coupole qui se continue en se rétrécissant vers l'Est et se termine en une abside en forme de conque.

Le centre est dominé d'une coupole s'appuyant sur un tambour cylindrique entouré de fenêtres, aujourd'hui en partie condamnées, que séparent de gracieuses colonnettes. L'aspect général est heureux et agréable. A l'intérieur, un marbre gris et rouge recouvre les parois

jusqu'à la naissance de la voûte. La haute construction de l'ésonarthex est ornée aux ailes de voûtes sphériques, côtelées, semblables à la grande, mais naturellement en plus petites dimensions. Le parvis intérieur a, moyennant un couloir longeant le côté gauche de l'église, une communication avec une petite chapelle isolée et construite probablement plus tard. D'autre part, l'ésonarthex n'est relié à l'intérieur que par le



Kahrié. Mosaïque : La naissance du Christ.

milieu et, passant à côté du parvis intérieur, il conduit à une longue chapelle funéraire, sorte de carré double avec suite du côté longitudinal qui se termine en une abside. Parmi les plus intéressantes sculptures de Kahrié il faut citer une porte en marbre de cet oratoire, finement ciselée dans tous ses détails. Sur l'archivolte, le Seigneur, un rouleau dans la main gauche, de la main droite imposant la bénédiction ; à côté quelques reliefs : les archanges Gabriel et Michel. Mais les têtes de ces trois figures sont malheureusement détruites. Au-dessus de la corniche, se trouve encore un reste d'autres reliefs : l'appel de Moïse devant le buisson ardent. En face du portail, s'élève le tombeau du grand connétable Michel Tornikès, contemporain du Méto-

chite, avec une inscription métrique et des sculptures remarquables. Dans l'église de Chora, les Byzantins conservaient l'image de la Madone appelée Modéguétria qu'ils croyaient avoir été peinte par saint Luc et qui, durant la semaine de Pâques, était transportée en grande pompe de l'église au palais et du palais à l'église. Les Turcs la brisèrent dans les premières rages de la conquête. Les Latins prétendent cependant avoir envoyé à Venise le tableau original.



Kahrié. Mosaïque : Hérode et les trois mages.

Après nous être représenté ces anciennes églises comme modèles de l'art byzantin, il nous sera facile de comprendre les autres. La plus ancienne serait certainement l'église du Couvent qu'en 460, sous Léon le Grand, le boucher, le patricien et consul Stoudios fit construire pour l'ordre des Acémètes, ακοιμητων (sans sommeil). Des nombreux moines qu'il y fit venir du couvent Saint-Marcel, toujours un tiers était occupé à la prière : divisés en trois chœurs, ils alternaient entre eux le jour et la nuit pour chanter les louanges de Dieu. Dans l'origine, ce couvent se trouvait *extra muros*. Après sa dévastation par les Latins, les herbes de toutes sortes en prirent possession et les troupeaux venaient y paître. La fin du

XIIe siècle le rétablit, le couvrit à nouveau et l'entoura d'un mur solide. On y garda plus tard la sainte Lance qui se trouvait autrefois dans les mains de la statue de Constantin, au forum du même nom. Les trésors du cloître furent heureusement épargnés par les Turcs; Bajazet II envoya à Innocent cette lance avec l'éponge, le roseau et autres reliques. Sous l'empire, à cause du voisinage de la campagne, on utilisa ce couvent pour l'éducation des princes de la famille impériale et aussi comme lieu de bannissement et



Kahrié. Mosaïque : Guérison du paralytique.

comme cimetière. L'écuyer instructeur de Bajazet, Mir-akhor Ilias Bey, y établit une mosquée et, plus tard, un prince tartare y fit ajouter un cloître mahométan. La prétendue mosquée de l'Ecuyer est encore une basilique à trois nefs et à toiture plate, à deux étages avec douze colonnes. On ne négligea rien pour rendre cette mosquée magnifique. Mais incendies et tremblements de terre l'ont considérablement ravagée ; des tronçons de colonnes, des chapiteaux gisant à terre avec des restes de corniche, accusent suffisamment ces dévastations. D'après une légende populaire, il doit y avoir près de la citerne un passage souterrain allant jusqu'à Tchekmedjé.

La Issa Djami, du quartier de Psamatia, est aussi simple dans son plan, petite, également intéressante au point de vue historique, mais malheureusement presque toute en ruine.

Par contre la Fétyé djami, autrefois église de la Pammakaristos ou « de la Toute Heureuse Mère de Dieu », située sur une colline en haut du Fanar, est une construction à coupole très intéressante au point de vue architectural. C'est là qu'au XIe siècle, Michel le Tarchaniote, de concert avec Marie Comnène son épouse, sœur de l'empereur Alexis, construisit un couvent de



Kahrié. Mosaïque : Le mariage de la Vierge.

femmes. Ce fut également là qu'Alexis et sa savante fille, l'historienne Anne, furent inhumés.

C'est un édifice singulier que l'ancienne église du Couvent du Tout-Puissant (Pantocrator), aujourd'hui Zéïrek Klissé djami, située sur le penchant d'une colline qui tombe d'une pente abrupte, à l'est de la Corne d'Or. Elle est maintenant, comme toutes les autres églises byzantines, affreusement badigeonnée de jaune et entourée de murs. C'est en 1125 qu'Irène, l'épouse de Jean Comnène, fit bâtir cette église, la dotant de mosaïques et de reliques ; c'est aussi là que l'image de la Sainte Vierge, attribuée à saint Luc, résida quelque temps et fut présentée à l'adoration

du peuple. Le tombeau de l'empereur se trouvait à côté de l'église, dans un caveau particulier.

C'est également là que se trouvait le lieu de sépulture d'autres Comnènes comme faisant suite aux tombeaux de l'église des Apôtres : c'est là que les fondateurs furent inhumés, mais c'est aussi là que Manuel fit



Kahrié. Mosaïque : Marie reçoit le fil de pourpre.

inhumer son épouse bien-aimée, Berthe, princesse allemande, belle-sœur de l'empereur Conrad, née comtesse de Sulzbach de Bavière, et qui reçut aussi, comme impératrice, le nom d'Irène. Il la rejoignit peu de temps après ; son propre tombeau représente une pyramide à sept degrés en marbre noir. Dans le cloître de l'église, reposaient également en paix quelques princesses de la famille des Paléologues. Ce fut dans ce bâtiment que les Latins établirent leur quartier général, parce qu'il dominait la ville. Mahomet fit de ce couvent un marché à foulon ; aujourd'hui toute trace en a disparu ; et, dans l'église où autrefois les religieuses veillaient même la nuit dans la prière, il fit établir une cordonnerie pour la troupe, de sorte

que les cordonniers cousaient et frappaient le cuir au milieu de l'église même. Cet édifice prit d'abord le nom de mosquée de Zéïreck Mehemed Effendi. Il a subi les outrages du feu et des tremblements de terre. L'ensemble offre un mélange indéterminé, sans style proprement dit. Une grande partie est tombée en ruine, c'est à peine si nous avons devant nous de quoi nous figurer l'ancienne église. Une connaissance approfondie de l'histoire de l'art byzantin n'est pas nécessaire pour deviner au premier



Kahrié. Décoration d'une archivolte.

coup d'œil que nous nous trouvons devant un édifice d'une époque postérieure à Justinien, c'est-à-dire où le goût avait déjà dégénéré.

Près de l'Hippodrome, au milieu de groupes d'arbres, s'élève la mosquée de Mehmed Pacha, convertie à l'islam en 1571 par la fille de Sélim II, femme du grand vizir Sokolli Mehmed, célèbre dans l'histoire ; un minaret polygonal se trouve à côté. C'est l'ancienne Anastasie. C'est là que Grégoire de Nazianze fit rassembler la petite troupe de la communauté catholique, au temps de la puissance des Ariens, et c'est là qu'il prononça plusieurs de ses plus fameuses homélies. Tout près de là, caché sous un vert feuillage, perce encore le Tekké Et-iémès (le couvent des Végétariens), bâti dans les restes d'une église grecque inconnue, avec une

citerne alimentée par un ancien Ayasma. C'est ainsi que partout dans nos promenades, nous rencontrons des traces de l'antiquité.

Un peu plus au Nord, se trouve l'oratoire de Hodja Moustafa Pacha, l'ancienne église d'André fondée par Arcadie, sœur de Théodose le Jeune et restaurée par Basile le Macédonien. Il s'y trouva une source miraculeuse qu'on estime encore de nos jours. Le pacha qui la profana était un renégat grec, autrefois barbier à Naples, où il entra au service du prince Djem ; sur l'ordre de Bajazet, il fit mourir son maître en lui faisant la barbe avec un rasoir empoisonné. Plus tard, lors d'une révolte avec les janissaires, il fut lui-même assassiné.



Kahrié. Le Christ. Fresque de la chapelle latérale.

Tandis que tout semble avoir souffert de l'outrage des années et des hommes, la Guldjami, à proximité du port, semble être, par contre, fort bien conservée, mais ne présente, au point de vue architectural, presque aucune importance. Cet édifice était autrefois consacré à sainte Théodosie. Elle s'appelle mosquée des Roses, parce que, dit-on, lorsque l'ennemi en prit possession, on y organisait une fête en l'honneur de laquelle on l'avait couverte de roses. Plus tard, cet édifice servit d'entrepôt pour l'équipement de la flotte, jusqu'au jour où Sélim III en fit une mosquée. Longtemps encore, on y pouvait voir, sous les voûtes souterraines, des peintures d'une certaine importance ; mais elles furent détruites lors d'une restauration.

Sur les ruines d'une église inconnue dont quelques pans de voûtes restent encore, se trouve la Cheik Mourad Djani ; sur l'emplacement occupé par Pour kouyou se trouvait le couvent d'Isaïe. L'établissement de bienfaisance d'Eski Imaret doit être l'ancien monastère πανεποπτου (« visible de toutes parts »), appelé ainsi parce qu'on le voit de partout à cause de sa



Mosquée Fétiyé.

position élevée : il date aussi d'Anne Ducène et de la fin du XIe siècle ; Anne, mère d'Alexis, y finit ses jours. Cet édifice est également venu jusqu'à nous dans un état de conservation relatif et nous réjouit par la grâce du tambour aux angles multiples qui supporte la coupole basse et couverte de tuiles.

Les Arméniens ont encore un lieu saint en leur possession : c'est le monastère Soulou, le couvent de l'Eau, presque impossible à classer au nombre des édifices cités par les auteurs byzantins dans leurs livres. Qui pourrait dire ce que les restaurations du XVIIIe siècle ont laissé de l'église primitive ? C'est une chose curieuse pour l'étranger, que d'assister aux

offices du rite arménien. Le service divin a toujours lieu de grand matin, hiver comme été. Les hommes et les femmes se tiennent dans deux pièces distinctes. Les murs, tout autour de l'autel, sont revêtus de faïence bleue de Kutahia et de Perse. La chaire n'est pas à l'intérieur du sanctuaire, mais à l'extérieur du cloître.

--

Comme nous le voyons par ce résumé, maints restes permettent de restituer par la pensée la splendeur des églises byzantines ; on ne saurait malheureusement en dire autant des constructions civiles ; il est même impossible de s'en faire une idée générale, car la plupart ont complètement disparu. Et cependant on rencontre des ruines partout. Le quartier ouest de l'Hippodrome, par exemple, ne forme qu'un monceau de décombres. Au Sud, jusqu'à la mer, c'est également sur les ruines de vieilles constructions byzantines que le touriste promène ses pas. Le long de la voie ferrée, des arcs assez remarquables du reste, soutenus par de hauts piliers en briques, apparaissent parmi les hautes demeures turques : ces arceaux ne sont peut-être rien moins que les assises du palais de Justinien ; et, vis-à-vis, au milieu des murs de la rive, on découvre une façade ébréchée avec sept arceaux ; quatre d'entre eux sont fort bien conservés, et trois fenêtres sont entourées de blocs de marbre. Peut-être avons-nous là les derniers témoins du palais de Sophion qui devait toucher à l'église Saint-Serge ? Enfin des pierres avec inscriptions sont emmurées partout où l'on porte ses pas.

Au nord de la ville, où les murs d'Héraclius commencent, se dresse encore un monument byzantin du IXe siècle au moins, appelé aujourd'hui Tekfour Sérail et qui est peut-être le palais de Constantin Porphyrogénète, que les topographes du XVIe siècle, sur de fausses suppositions, ont donné pour être le palais de l'Hebdomon. Cet édifice est bâti en briques qui alternent, pour les pans extérieurs, avec des bandes de marbre de couleurs claires. Les points de jonction du bâtiment, les saillies, les cadres des portes et des fenêtres, les colonnes et les chapiteaux sont d'un marbre blanchâtre. Cet édifice à trois étages s'avance d'une manière telle, entre les murs intérieurs et extérieurs de la ville, que les deux premiers étages arrivent à la hauteur de la muraille ; le troisième la surpasse de beaucoup et les frontons reposent sur les deux murs. On y entre du côté de la ville.

Dans le quartier du port intérieur se trouvait le célèbre palais impérial des Blaquernes, la résidence des empereurs durant les derniers

siècles, après que la cour eut pris possession du fond du port. Les Latins restèrent muets d'étonnement devant l'incomparable magnificence de cette résidence. On serait tenté de croire que les empereurs grecs avaient voulu éclipser le palais des califes de Bagdad. C'est là que Godefroi de Bouillon vint offrir ses hommages à l'empereur Alexis. Sur ses



Tekfour Sérail.

fondements s'élève aujourd'hui une mosquée. Les bases qui existent encore donnent une idée de l'étendue première du palais. Balata, le sordide quartier des juifs, doit encore son nom au mot πάλατιον qui désignait le palais par excellence de Constantinople.

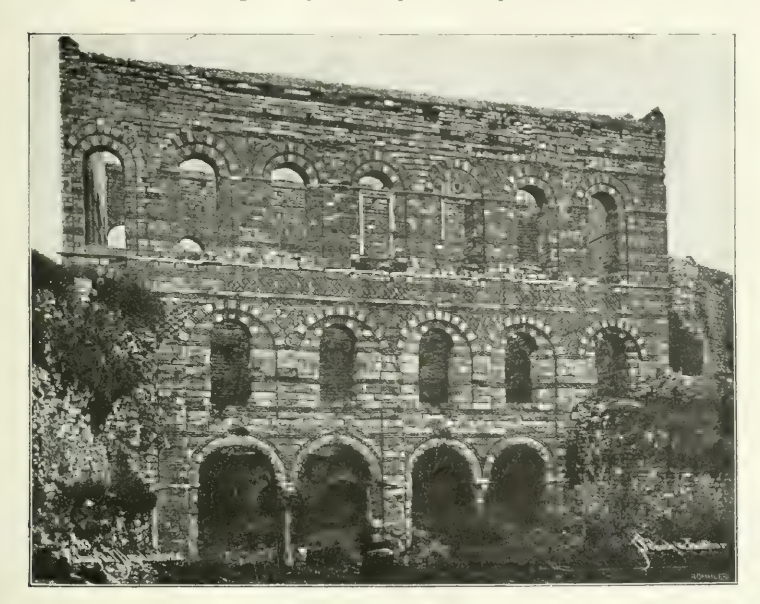
De l'église Jean Prodromos et Saint-Nicolas il ne reste nulle trace. Il en est de même de l'église de la Sainte-Vierge, si célèbre autrefois, bâtie en 447 par l'épouse de Marcien, Pulchérie, et qui fut brûlée en 1434. Au dehors de la porte des Blaquernes, la mosquée Atik Moustafa Pacha doit avoir été l'église de Saint-Pierre et de son disciple Saint-Marc ; c'est un bâtiment rectangulaire dont les murs sont construits en briques

et en pierres alternées ; là-dessus une coupole sous un tambour octogonal. Dans un coin de ruelle se trouve encore l'église Sainte-Thècle, datant du VIe siècle, aujourd'hui mosquée de Toclou ; on y voit aussi le tombeau d'un saint turc.

Dans cette partie extrême du port, l'intérêt se trouve tout particulièrement éveillé par deux immenses bâtiments, entourés de blocs de pierres de 5 mètres de haut, tout près l'un de l'autre, et suspendus, pour ainsi dire, aux murailles de la ville. Ils sont différents dans leur construction. Le moins haut, la tour d'Anéma, ne montre extérieurement qu'une fenêtre à arc, qui est maintenant complètement emmurée. Au-dessus de la tour d'Anéma, se dresse celle d'Isaac l'Ange. L'empereur la fit construire en 1188, afin qu'elle servît de défense au palais des Blaquernes qui s'étendait immédiatement derrière. On parvient à l'intérieur par un passage voûté qui s'ouvre dans le jardin de la mosquée, sur le terrain de l'ancien château impérial. Le fronton du bâtiment est tourné du côté de la campagne ; un groupe de consoles, de ce côté, doit avoir servi de soubassement à un balcon ; au-dessus trois fenêtres à arcs ; un peu plus vers le bas, se dessine encore une ouverture de fenêtre quadrangulaire avec un arceau. Les autres côtés ne montrent chacun qu'une crevasse : celle du côté du port conduit sur le toit de la tour basse d'Anéma, celle de la façade située vis-à-vis mène à la plate-forme des murs de la ville. Les intérieurs des deux tours ont été reliés plus tard. Il faut encore faire mention des mystérieuses prisons d'Anéma, commençant à ces tours et s'étendant dans la direction du port. Elles furent récemment découvertes et explorées.

De toutes les constructions de Constantinople, les aqueducs ne sont pas les plus remarquables et les plus curieuses, mais les plus importantes comme les plus nécessaires. Le sol rocailleux de la ville ne fournit aucune eau potable, les puits ne produisent qu'un volume d'eau faible et de mauvaise qualité, d'un goût salé à cause du voisinage de la mer sur trois côtés. Or la population fait une énorme consommation d'eau, non seulement pour boire, mais aussi pour les bains et les ablutions que la religion prescrit. Depuis les temps les plus reculés, les aqueducs ont dû suppléer à l'insuffisance des citernes, des puits et des fontaines. Les vieux aqueducs éternisent les noms de Valens et de Justinien, quoique ceux-ci n'aient fait, à la vérité, que de continuer ce qui avait été commencé par Hadrien et Constantin. En déversant dans d'immenses citernes le trop-plein des aqueducs, on trouva moyen de préserver de la soif les habitants de la ville, même durant les sièges qu'elle eut à soutenir.

Ce que Constantin avait commencé fut continué et augmenté par les empereurs comme par les sultans. Le système est si ancien et si sagement conçu qu'il offre un riche sujet d'études. Le village de Belgrade dont les bois fournissent de l'eau à la ville, doit son nom à une colonie fondée par des prisonniers de guerre serbes. Déjà les Byzantins y avaient creusé des réservoirs qui sont désignés aujourd'hui par le mot perse : *bend*.



Façade du Tekfour Sérail.

Comme c'est de ces bois que toute la ville dépend, ils sont tout particulièrement protégés par les lois locales, sur une étendue de cinq à six lieues à la ronde. C'est à la vérité un bois sacré qu'aucune hache ne doit effleurer : il est défendu d'y abattre le moindre arbrisseau. Et comme les habitants de cette contrée sont libérés de tous impôts, ils ont la charge d'entretenir les bois et de nettoyer les *bends*.

Quel étonnement saisit cependant le visiteur quand il voit toutes les ordures des hommes comme des bêtes entassées devant les demeures de ces habitants, construites bien au-dessus des bends ! le tout manque

de fosses et de canalisation ! Que penser en voyant les pluies emporter tous ces immondices vers les réservoirs où les femmes viennent laver leur linge et les bestiaux s'abreuver ? Ce n'est qu'en envoyant les délinquants aux galères qu'on a pu mettre un frein à cet abus. Le hêtre et le bouleau, comme le chêne et le châtaignier, le platane, l'orme et le peuplier, l'érable et le pin forment par leurs branches et leur verdure le plus ravissant des ombrages. La superbe fontaine, entourée d'une fine pelouse, jaillissant auprès du village de Belgrade, forme assurément un paysage charmant. Defi gham, dit l'Arménien en parlant de ce coin boisé, et ce mot est synonyme de notre « Sans-Souci ».

On est saisi d'étonnement en présence de ces aqueducs qui, pour passer un torrent, apparaissent à fleur ou hors de terre ! Du sein de la forêt la plus sombre et la plus solitaire, surgissent soudain ces constructions colossales, chefs-d'œuvre de la prévoyance humaine. Une de ces constructions géantes s'appelle l'Arc du Diable ; une autre le Coude, à cause sans doute de sa ressemblance avec le coude du bras. Elle est particulièrement imposante par sa hauteur et sa solidité. Figurez-vous une construction à voûtes de 200 mètres de long, trois rangées d'arcades les unes sur les autres, trois étages enfin, traversant le Barbyzès près de Pyrgos, les arcs du milieu plus hauts que ceux de dessous, les arcs d'en haut plus élevés que ceux du milieu et percés à jour dans toute leur longueur. Le Long Aqueduc, datant du temps des Turcs, est plus grand encore, mais non si régulier et si solide. Il a une longueur de 700 mètres, deux rangées d'arcades l'une sur l'autre, en haut soixante-douze.

Le plus beau monument d'architecture hydrotechnique byzantine est l'ancien Aqueduc de Justinien, qui jette ses quatre grandes arches en deux étages hauts de 36 mètres sur un ravin dont les parois sont éloignées de 140 mètres. Les piliers sont percés de quatre côtés ; l'eau coule tout au-dessus dans un chenal recouvert d'un toit de pierres. C'est d'une structure si durable, d'une force défiant à tel point toute épreuve, que quinze siècles y ont passé sans presque y laisser de traces. Quelle impression dans ce désert que ce signe de la puissance des temps passés ! Cette construction altière et fière qui relie les deux côtés de la vallée et qui conduit là-haut un torrent dans les airs, semble nous apparaître en ces lieux solitaires comme l'œuvre admirable de quelque génie. Au-dessous, le Cydaris s'en va lentement roulant ses eaux vers le lointain. Depuis que les applications de l'hydraulique moderne ont rendu inutiles ces fastueuses constructions, nous n'y voyons plus que des chefs-d'œuvre d'art qui s'imposent à l'admiration, par leur grandeur comme par leur force.

Le bend d'Aïvat de Moustafa III, bâti en 1766, assura au grand réservoir une abondante provision. Pour les faubourgs cependant, Mahmoud fit construire, en 1732, une canalisation toute nouvelle qui peut marcher de pair avec celle des Byzantins. Tandis que ses prédécesseurs n'avaient fait que réparer ou restaurer les vieilles constructions, il créa, lui, quelque chose de particulier et de grand, et vérifia le proverbe



Intérieur du Tekfour Sérail.

oriental : la meilleure aumône à faire est celle de la fontaine. Pourtant, s'il se fût borné à réparer à fond les anciens aqueducs, c'eût été déjà une amélioration sensible, mais trop simple à la vérité pour son orgueil.

Sur le chemin que suivent les conduites d'eau souterraines, les Piliers d'Eau (c'est ainsi qu'on les nomme) apparaissent hors de terre à intervalles réguliers. Cette disposition fut empruntée par les Turcs aux Byzantins. Selon la loi physique des vases communiquants, l'eau monte dans les piliers jusqu'à un petit réservoir situé au point extrême et retombe de l'autre côté. Il est peu probable que la pression et la force de chute

soient augmentées par ce moyen, comme on l'a souvent prétendu. Ce système n'apporte aucune augmentation à la puissance hydraulique, mais sert plutôt à contrôler le niveau de l'eau. Il sert aussi à l'aération de l'eau, en l'empêchant de se gâter. L'idée n'en est pas neuve. Pline en a fait une description détaillée.



Aqueduc de Mahmoud.

La conduite d'eau de Valens traverse Stamboul de part en part. Ses deux rangées d'arcades reliant deux collines, elle passe au-dessus des maisons et des cours, dominant les baraques de bois et les mosquées. Cette robuste construction carrée intéresse déjà de loin les regards de l'observateur. Elle ne perd rien de sa grandeur à l'examiner de plus près. Elle est couverte de plantes grimpantes, d'herbes et d'arbustes sans nombre qui retombent en cascade le long de ses murs.

Cette masse de pierres sombres et mornes, parfois lugubre, est entourée de maisons de tous côtés. Il est assez facile d'en faire l'ascension. On y jouit d'une vue superbe : la ville s'étend à nos pieds comme un jardin

enchanté ! Nous avons ici un des monuments les plus importants de l'ancienne Byzance. Les matériaux qui servirent à son érection proviennent des murailles rasées de Chalcédoine. Les constructions furent commencées par Hadrien et terminées par Valens, mais s'écroulèrent sous Justinien qui ne fit rien pour les relever. L'empereur et son auguste épouse préférèrent jeter pierres et argent dans la mer, pour ériger sur ses rives



Aqueduc de Valens.

de somptueux monuments. Après plusieurs essais pour en réparer les dégradations, Suléïman fit nettoyer et restaurer le colosse, les arceaux rompus furent de nouveau réunis. De toute l'ancienne canalisation qui parcourait autrefois la ville, il ne reste plus qu'un tronçon de 625 mètres de long, l'arcade supérieure est détruite en grande partie. Mais quoique tombant en ruine, l'aqueduc n'en pourvoit pas moins d'eau toute la partie Est de la ville.

Les citernes byzantines sont pour ainsi dire aujourd'hui presque complètement hors d'usage.

Du temps de Constantin, subsiste encore la soi-disant Citerne des mille et

une Colonnes qui n'est autre que la célèbre citerne du sénateur Philoxène, l'un des plus grands réservoirs de l'époque des empereurs. C'est une construction souterraine qui excite encore aujourd'hui l'admiration de tous les connaisseurs. L'entrée en est de chétive apparence, on y descend par une escalier délabré, les degrés en pierres en sont rongés par



Citerne des 1001 Colonnes.

le temps. Un air humide et froid saisit l'explorateur à son entrée dans ces profondeurs. La chronique du temps raconte qu'autrefois les entrées étaient mystérieusement dissimulées auprès des moulures des socles de statues de marbre et de figures d'animaux en bronze ; mais le piéton pouvait immédiatement reconnaître, aux trépidations du sol, qu'une force peu commune se cachait sous ces profondeurs : un bruit énervant, étourdissant, saluait l'indiscret à son entrée : des roues énormes, fendant l'air avec une vitesse incalculable, mettaient en mouvement d'autres machines à remplir le réservoir d'eau ; le grincement des roues élévatoires, le bruissement de l'eau qui retombait dans l'obscurité, était d'un effet à donner le frisson. La lumière du jour ne perce que faiblement jusqu'à l'intérieur et cela par

quelques trous pratiqués dans la voûte. A gauche de la porte d'entrée, entièrement cachée par les ténèbres, se trouve une ouverture murée par laquelle l'eau se déversait à l'intérieur. Deux cent vingt-quatre colonnes s'y trouvent alignées sur quinze rangées, avec un espace de $3^{m},75$ les unes des autres. Ces colonnes se composent de trois fûts unis, superposés et réunis entre eux par des linteaux ; là-dessus, des chapiteaux sans ornements recouverts d'initiales. Les colonnes sont reliées en haut par des arceaux. Tout l'espace comprend environ 3.500 mètres cubes.



Chapiteau d'une colonne de Yéri Batan Sérail.

La citerne est maintenant desséchée et en partie comblée. Tous les fûts inférieurs des colonnes, ainsi que les deux tiers de ceux du milieu, sont cachés dans les vases et les décombres, tandis qu'un tiers du milieu, ainsi que la partie supérieure, est à découvert.

Cet espace souterrain sert maintenant d'atelier pour tisser des cordes.

Non loin de là, se trouve la citerne de Théodose (?), avec trente-trois charmantes colonnes de marbre blanc d'ordre corinthien ; les socles en sont malheureusement recouverts par la vase.

La Cisterna Basilica de Justinien est encore pleine d'eau aujourd'hui, c'est une des rares citernes byzantines dont l'usage se soit perpétué jusqu'à nos jours. Au ras du sol, sous le hangar d'une maison particulière, s'ouvre un trou carré fermé par une trappe. Là, on se trouve au sommet d'un escalier, et, après avoir descendu une dizaine de marches, on distingue, à la vive lueur d'une torche allumée par le guide, l'intérieur de la citerne. Les Turcs l'appellent le Château de l'Enfer. Elle fut creusée par Justinien sous un des parvis qui entouraient la Basilica, le palais des sénateurs.

Au-dessus de cet énorme bassin se trouvent de nombreuses rues et maisons, tout un quartier de la ville. Des ouvertures pratiquées dans la voûte correspondent à chacune des maisons construites au-dessus, de sorte que leurs habitants y peuvent directement puiser de l'eau comme dans un puits. Gylli, qui parcourut en bateau ce grand réservoir souterrain, mesura la citerne qui avait 112 mètres de long sur 61 mètres de large, il compta 336 colonnes de $13^{m},50$ de hauteur, éloignées de 4 mètres les unes des autres. La citerne, qui entretient un puits près de la mosquée Sainte-Sophie, est approvisionnée par les eaux des forêts de Belgrade.

A l'ouest de la place du Séraskiérat, la citerne de Phocas avec soixante-dix pilastres, desséchée aujourd'hui.

Nous pourrions énumérer encore une quantité de citernes dans tous les quartiers de la vaste cité, aussi bien en deçà qu'au delà de la Corne d'Or, offrant toutes plus ou moins d'intérêt. Par exemple, les voûtes sur lesquelles repose l'Hippodrome, servirent de citernes du temps des Byzantins ; on les appelait les Citernes Froides. Ces massives constructions souterraines sont appuyées par des piliers de dimensions géantes.

Nous rencontrons aussi dans la ville d'autres fosses qui se trouvent à une profondeur de 5 mètres, appelées par le peuple Fosses de Jardin, parce que l'on y cultive aujourd'hui des légumes. Il s'y trouve également de vieilles citernes, mais dont les colonnes et les voûtes manquent.

Ces citernes des temps passés n'ont pas été desséchées du temps des Osmans comme on pourrait bien le croire ; l'empereur Héraclius avait déjà fait dessécher et combler la plupart des vieux réservoirs pour les transformer en jardin, lorsque Stéphanus, le mathématicien, lui annonça qu'il mourrait par l'eau. Il est vrai que plusieurs de ces citernes furent remises dans leur premier état par ses successeurs. Malgré tout, on ne saurait s'empêcher d'admirer ces ouvrages souterrains, que le courage comme la hardiesse a trouvé moyen de creuser sur un si long espace.

On trouve encore des vestiges du mur Constantinien près d'Hékim-Oglou. Ce sont quelques débris de l'ancienne porte de Jésus, cachés par les buissons et des murailles plus modernes. Tout près de là, des amas de décombres permettent de reconnaître une des artères principales de l'ancienne ville.

Par contre, le rempart Théodosien subsiste à peu près dans son intégrité. Nous pouvons en voir les portes et les tours, comme à l'époque

lointaine où le soc de la charrue traça l'enceinte depuis la mer jusqu'au port. La où une porte devait s'ouvrir dans les murailles, on relevait le manche de la charrue et le soc ne recommençait à creuser le sillon qu'après avoir laissé l'espace nécessaire à l'ouverture. Nous nous dirigeons par eau vers la rive de la Propontide et nous nous embarquons au pont. La Porte du Jardin, la Porta neorii des Byzantins, et les murs d'enceinte de la Corne d'Or inférieure disparaissent maintenant. Doublons la pointe du sérail : nous suivons maintenant les murs du rivage. Ils ont dû, à maints endroits,



Enceinte de la prison de Diomède.

céder la place au chemin de fer et gisent en partie abattus. Mais nous pouvons encore cependant les voir par intervalles, avec leur série de portes. Voici à peu près intacte la Porte de Fer, Porta Ferrea (aujourd'hui Tchatlade Kapou, la Porte crevassée). Son premier nom lui venait du fait suivant : Quand on déchargea la Colonne de porphyre de Constantin, destinée à être transportée sur le Forum, une sorte de chemin de fer y fut établi, afin d'empêcher que la masse énorme ne défonçât le sol peu résistant. Nous remarquons, dans ce vieux rempart, d'abord, en bas, les lourdes pierres de taille, le soubassement datant d'une époque grecque très reculée ; au-dessus, la maçonnerie byzantine, des couches alternatives de briques et de moellons. On se servit, pour ce travail, d'une quantité de vieux matériaux, amas énorme de débris antiques, de chapiteaux, de morceaux de corniches, de frises, socles, pou-

tres, autels, pierres tombales, tambours de colonnes, fûts de colonne entiers. De la mer on peut distinguer les pièces de cet amalgame que les maçons n'ont même pas songé à dissimuler.

Nous sommes maintenant arrivés à la hauteur de l'ancien port de guerre ; des amoncellements de blocs le protégeaient contre l'envahissement de la marée montante, disposés de telle manière que, de l'extérieur, personne ne puisse jamais supposer qu'autrefois l'enceinte et le rivage se soient ouverts pour recevoir des vaisseaux.

Nous continuons à voguer, luttant contre les vagues qui se pressent vers le rivage. Ici les siècles ont fait brèches sur brèches dans les murailles : l'œil plonge librement à l'intérieur de la ville. Nous sommes maintenant à la hauteur de la Tour de Marbre octogonale, dont les vagues viennent lécher les assises ; il existe encore des restes d'une digue, allant du pied même de la tour jusque dans la mer ; une inscription indique que les empereurs Basile et Constantin ont placé ce colosse de marbre au bord des flots.

Nous débarquons. Ici commencent les murailles de la terre ; un peu plus loin la Tour de Romain, puis la Tour de Léon et de Constantin, avec inscription, ensuite les pylones carrés de marbre blanc de la Porte Dorée. En face, le mur du rempart est percé d'une petite porte encadrée de deux colonnes de marbre vert supportant un arceau lourd, datant certainement d'une époque ultérieure. Cette porte est maintenant murée. Derrière elle, s'élèvent les constructions géantes formées de blocs du marbre le plus beau, posés simplement les uns sur les autres, sans ciment, de telle sorte que les joints sont à peine visibles. Ces constructions abritent la Porte Dorée placée entre elles, un peu en arrière-plan. C'était la porte impériale de Byzance, depuis que Théodose le Jeune l'avait désignée spécialement comme Porte Triomphale. Trois entrées conduisaient dans la ville : deux petites portes latérales et une porte monumentale au milieu. Sur les colonnes, on voit encore le monogramme du Christ. Du temps des Byzantins, la porte était richement ornée de reliefs et de sculptures : des demi-reliefs en marbre représentaient les travaux d'Hercule et le supplice de Prométhée. Des itinéraires anciens en indiquaient encore une partie ; ainsi Gylli nous donne la description de ces ornements. Théodose y avait fait sculpter une Victoire dorée en signe de triomphe sur Maxime, en outre sa statue, un quadrige d'éléphants et la croix. Au-dessus de la porte, il existe encore un réservoir d'eau, et il semble que les deux tours latérales ont été flanquées de fontaines. Les ornements architecturaux de l'arc de triomphe sont depuis longtemps

tombés en poussière. Sous sa voûte, passaient les empereurs victorieux lorsqu'ils faisaient leur entrée dans la ville ; c'est par cette porte que Michel Paléologue rentra pour occuper le trône de ses ancêtres ; et, suivant une tradition turque, c'est par cette porte que doit entrer le futur conquérant de la ville. On essaya de prévenir cette prédiction en la murant ; cependant un guichet dissimulé dans l'arc de la porte permet encore le passage.

La tour du Sud a été, du temps des Turcs, l'impassible témoin du des-



Vue de l'intérieur du Château des Sept Tours.

potisme le plus capricieux et le plus cruel. Au rez-de-chaussée, on exécutait les prisonniers d'Etat et leurs têtes étaient jetées dans le puits qui s'ouvre à fleur de sol et qui est appelé le puits du sang. Deux blocs de pierre en ferment maintenant l'orifice. Mais, encore maintenant, il semble que l'air soit empesté par la décomposition des cadavres qu'a engloutis ce gouffre, lorsque, à la lueur vague et tremblante d'une lanterne, nous pénétrons dans les cachots que jamais un rayon de soleil n'a égayés. Contraste surprenant : le toit de la tour nous réserve une vue unique en son genre.

Les murs d'enceinte et la Porte Dorée forment ici la limite du château de Yédi-koulé (des sept tours), qui est situé derrière. Ici se trouvait le vieux Cyclobion, la citadelle de Byzance, nommée Pentapyrgon, à cause de ses cinq tours, et, plus tard, Heptapyrgon, lorsque Cantacuzène, en 1350, en eut

porté le nombre à sept. Le vieux château a disparu, il n'en est resté que le nom ; sur ses ruines, Mahomet II fit bâtir une forteresse en 1470. Le pentagone de ce fort n'est plus flanqué maintenant que de quatre géants de pierre, mais, en souvenir du passé, il porte toujours le nom de Château des Sept Tours. C'était au temps jadis la Bastille de la Propontide, une citadelle imposante, en même temps le trésor des mosquées. Combien de créatures humaines ont ici langui, loin de la lumière et de l'air. Que de supplices et de tortures ont vu les pierres de ces basses-fosses ! Les parents mêmes ne savaient pas avec certitude où se trouvait celui qui leur avait été ravi, leur protecteur, leur unique soutien. On croit entendre encore des bruits de chaînes et de sanglots, les voûtes semblent résonner des soupirs des prisonniers, des gémissements des condamnés à mort. Là, au faîte des créneaux, furent attachées les têtes des vizirs. Ici furent enfermés les sultans prisonniers des janissaires révoltés. Ici, parfois furent jetés, contre le droit des gens, les envoyés des puissances étrangères, en dernier lieu, en 1798, le Français Ruffin. Ces souvenirs sont rappelés par les inscriptions latines et allemandes, gravées dans la pierre, au coin du château, à gauche de la porte principale, du côté de l'entrée de la tour du coin. Toute évasion était ici impossible, les portes étant en fer, munies de herses. Une forte garnison se tenait dans la double tour ronde de gauche, tour formée de deux masses superposées et percées de nombreuses meurtrières. Ce château, autrefois si imposant, n'offre plus qu'une triste image de l'abandon et de l'incurie. De toutes les anciennes constructions intérieures, c'est à peine s'il est resté autre chose que les fondations ; un petit taillis poussé sur des ruines ; une végétation luxuriante dans toute la cour ; quelques cyprès et quelques platanes ombrageant les vestiges misérables d'une mosquée de bois, à gauche du chemin dallé de marbre qui traverse toute la citadelle ; des monceaux de granit ; des boulets de pierre s'enfonçant dans la terre, des sycomores à côté de la blancheur du marbre, des lianes grimpant sur les créneaux et les embrasures, des lauriers sauvages s'élevant au-dessus du parapet et qui semblent se pencher pour regarder vers la terre.

Allons plus loin. Nous entrons de nouveau dans les glacis ; en face de nous, des champs et des jardins. Du côté de l'extérieur, un chemin raboteux, s'élevant et s'abaissant avec la muraille.

Les murs d'enceinte Théodosiens ont, du côté de la terre, une longueur de 5 500 mètres environ jusqu'au quartier des Blaquernes ; la muraille entière comprenant aussi ce quartier jusqu'au port, sur la Corne d'Or, est longue de 6 500 mètres. Le boulevard est une enceinte double dont la partie

extérieure fut certainement ajoutée plus tard. Un fossé large de 20 mètres sépare les murs du terrain situé en avant ; à certaines places, ce fossé atteint encore une profondeur de 10 mètres.

Un parapet à hauteur d'homme s'étendait à 18 mètres en arrière de ce fossé : c'est là que les archers se tenaient postés. Le mur extérieur était



La Porte Dorée du Château des Sept Tours.

le moins haut, avec ses petites tours au nombre de 75 environ ; en arrière de ce mur, une terrasse de 18 mètres, et enfin, au dernier plan, la grande muraille intérieure haute de 20 mètres ; de nouveau, les tours succédaient aux tours, mais beaucoup plus hautes, profilées plus nettement sur le bleu du ciel, distancées de 50 mètres l'une de l'autre, si bien qu'elles sont au nombre de 120 sur toute la périphérie. Les trois côtés extérieurs de ces géants de pierre étaient munis de créneaux, servant d'abri aux défenseurs. Les tours avaient plusieurs étages ; les voûtes se sont effondrées, mais, çà et là, à l'intérieur on peut encore remarquer leur disposition. Une tour avancée est toujours flanquée des deux autres tours construites dans

la ligne des remparts intérieurs. La plupart sont carrées, quelques-unes octogonales, hexagonales ou en heptagone ; d'autres en demi-cercle. Au cours de notre pérégrination, nous en rencontrons même quelques-unes de forme pentagonale. Le système de défense se composait donc d'un parapet et de deux murailles.

Les fossés étaient, à de certaines distances, coupés par des maçonneries que nous rencontrons encore quelquefois et qui servaient à retenir l'eau ; elles sont, dans le bas, plus larges que dans le haut et, suivant l'inclinaison du terrain, soutenues par des contreforts. Quelques-uns de ces murs sont percés d'ouvertures pour laisser passer l'eau. Un système d'écluses permettait de submerger les fossés à volonté ; des ponts de bois, qu'on détruisait en cas de guerre, donnaient toute facilité pour les traverser. Les ponts de pierre que nous voyons maintenant datent de la domination turque.

Outre les portes ouvertes, en temps de paix, pour la communication de la ville avec la campagne et appelées, pour cette raison, Portes Bourgeoises, il y en avait d'autres, également importantes, mais destinées seulement à la garnison et qui, en temps de guerre, conduisaient aux retranchements. Chacune de ces portes était désignée par les Byzantins sous des noms différents qu'il est difficile d'identifier aujourd'hui. Les discussions à ce sujet ne rentrent pas dans la tâche que nous nous sommes imposée. Les portes étaient également doubles ; des pylones élevés et solides les abritaient de chaque côté ; à certaines places, ces pylones sont dans un état de conservation presque parfaite, comme, par exemple, à la Porte des Derviches, où six colonnes de marbre rouge sont scellées de chaque côté dans la porte cochère. Les petites portes extérieures demeuraient fermées en temps de siège ; celles de l'intérieur, larges de 6 mètres et hautes de 14 mètres, étaient alors réduites à des dimensions moindres au moyen d'arceaux supplémentaires et de massives traverses.

A un endroit de la muraille, nous rencontrons un angle rentrant et ensuite une saillie nouvelle qui rétablit la muraille dans l'alignement primitif. Cette disposition est tout à fait singulière. D'après la forme qu'elle affecte, cette partie du rempart a été appelée Sigma (Σ). Le terrain ne forçant pas à un détour, il est assez difficile de trouver la cause de cette bizarrerie. Peut-être des machines de guerre, de dimensions spéciales, étaient-elles disposées à cet endroit.

Chemin faisant, on peut recueillir toute une série d'inscriptions ; il s'en trouve, par exemple, deux à l'intérieur de la Porte des Derviches : celle du

haut se rapporte à Constantin (447), l'autre en dessous, à Justin II et à Sophie, et date du VIe siècle. A leur gauche est gravée une autre inscription en latin, tandis que la tour du Sud est appelée Tour de Constantin, et cela encore suivant une épigraphe. De cette façon, on peut reconnaître la part de chaque empereur dans l'édification ou la restauration du mur d'enceinte.



Porte de Mevlévi-hané.

Aujourd'hui, de tous ces puissants travaux de fortifications, le mur intérieur et les hautes tours sont seuls restés dans un état passable ; par contre, le mur extérieur s'est effondré par places et quelquefois même a complètement disparu. Le fossé a été comblé avec des cailloux, des galets, de la boue, des masses de terre et sert de potagers et de pépinières.

C'est ainsi qu'à perte de vue la double ligne de murailles s'étend à l'horizon ; ici, elle s'enfonce, dans une petite vallée, pour se détacher plus loin sur le fond bleu du ciel, en remontant sur une hauteur. Mais partout délabrée. Ici, une large brèche, faite autrefois par les envahisseurs turcs, puis réparée, et de nouveau rouverte par un tremblement de terre, preuve

éloquente de la fureur de l'attaque. Ces boulets de pierre dans la muraille datent encore du siège. Presque aucun de ces ouvrages superbes n'est demeuré sain et sauf ; celui-ci est abattu et les ruines gisent de tous côtés, cet autre, là-bas, est dépouillé de sa couronne de créneaux, un autre n'a plus que trois côtés debout, une crevasse énorme parcourt toute la masse de la maçonnerie, de telle sorte que ses restes pitoyables peuvent d'un moment à l'autre s'abattre d'eux-mêmes. Partout un amas confus de débris, de gravats, d'orties, d'ivraies, de fougères, une végétation luxuriante couvrant la maçonnerie noirâtre, à demi détruite : lierre au feuillage sombre se faisant jour à travers les fentes des pierres et retombant par-dessus les créneaux en un enchevêtrement inextricable, pour remonter de nouveau et s'accrocher contre les tours, murs et bastions ombragés d'arbres séculaires, arbustes et buissons ayant jeté hardiment leurs racines entre les ruines. De temps en temps, une petite pierre se détache doucement de la muraille et s'écrase sur le sol, jusqu'à ce qu'enfin, après des années et des années, le bloc lui-même roule à travers l'enchevêtrement de lianes et gise au fossé dans sa nudité triste ; — des choucas volent d'une crevasse à l'autre, en poussant des cris lugubres. — Tout cela est énorme, sauvagement bouleversé, plein de majesté jusque dans sa ruine même !

« Ces murailles roussâtres, encombrées de la végétation des ruines, qui s'écroulent lentement dans la solitude et sur lesquelles courent quelques lézards, il y a quatre cents ans voyaient ameutées à leurs pieds les hordes de l'Asie, poussées par le terrible Mahomet II. Les corps des janissaires roulaient, criblés de blessures, dans ce fossé où s'épanouissent maintenant de pacifiques légumes ; des cascatelles de sang ruisselaient sur leurs parois où pendent les filaments des saxifrages et des plantes parasitaires [1]. »

En continuant notre route, nous arrivons à un petit ravin. Au fond, coule le ruisseau de Lycus, qui fait ici son entrée dans la ville, humectant les bas-fonds les jours de pluie et qui, après avoir traversé les égouts, va perdre ses eaux boueuses dans la Propontide ; un arbre solitaire croît au sommet de la tour voisine. Elle renfermait autrefois les barrages destinés à retenir l'eau et à submerger les fossés de la ville, peut-être à inonder tous les environs. Ici, à l'intérieur de l'enceinte, des Tziganes se sont installés ; leur campement, établi sous les murs et dans les alentours, s'étend le long de la vallée, des prairies et des jardins du

1 Th. Gautier. *Constantinople*

Lycus, à travers la ville. Voici la fontaine de Beylerbey, sous l'ombre triste d'un saule : d'ici part un vieil aqueduc qui passe à travers la ville. Le ravin du Lycus était le point faible des fortifications de Constantinople. Toute l'enceinte extérieure, à partir de la Porte d'Andrinople, est complètement détruite. Quel émouvant tableau de désolation ! Quels ravages ont ici causé les canons et les catapultes de Mahomet !



Porte du Canon.

Nous voici arrivés au point où les remparts font une saillie brusque vers l'Ouest et où commence le mur d'Héraclius, construit en 640, qui enveloppe le Tekfour Sérail, pour descendre ensuite vers la Corne en faisant de grandes courbes et venir enfin se heurter contre la muraille du port. Le vieux mur de Théodose se continuait en ligne droite ; par suite des nouvelles fortifications élevées devant lui, il était passé au rang d'enceinte intérieure et fut plus tard abattu comme inutile ; on peut encore en trouver cependant quelques restes. Le mur d'Héraclius garantissait donc contre les attaques des Aavres et des Hongrois le quartier riche et

neuf des Blaquernes, sans le céder en rien à celui de Sainte-Sophie pour la richesse de ses palais, de ses églises, de ses bains.

La longueur de cette partie du mur est de 1 000 mètres. Renforcé par Manuel Comnène et ses successeurs, il est plus haut, plus large et plus solidement construit que celui de Théodose et est parvenu jusqu'à nous dans un état de conservation qui excite notre étonnement. Aucun fossé, aucun glacis par-devant, le rocher tombant à pic du côté du port ne permettant pas de travaux de ce genre. En revanche, la muraille est d'une épaisseur et d'une hauteur extraordinaires. De fortes tours, au nombre de vingt environ, s'élèvent encore aujourd'hui, aussi intactes qu'il y a douze siècles ; elles sont rondes, octogonales ou mêmes carrées un peu plus au Nord. Dans beaucoup d'entre elles, les étages intérieurs existent encore et facilitent l'ascension. Les portes du mur, ici, ne sont pas doubles. A l'extérieur, des champs de choux et des jardins potagers, clos du côté du chemin, empêchent de parvenir jusqu'au pied du mur et, à l'intérieur, des particuliers ont acheté et bâti.

En avant de l'emplacement où les fondations du palais des Blaquernes viennent toucher l'enceinte d'Héraclius, s'élève une ligne de fortification constituant une sorte de petit ouvrage avancé et construite par Léon l'Arménien. Le quartier formé ainsi entre ces deux murailles s'appelle le Pentapyrgon à cause de ses cinq tours. Plusieurs portes maintenant murées ou ruinées, difficiles à reconnaître de l'extérieur, conduisaient, au temps jadis, dans le bastion et dans le quartier impérial. Seul le seuil de la porte extérieure des Blaquernes, percée dans le mur de Léon, sort encore de terre. Aussi célèbre que la Porte Dorée située à l'extrémité des murs terrestres au bord de la Propontide, se trouve, au coin du port, la Porte de Bois, Xyloporta, qui menait au Xylocircus, le cirque de bois de Saint-Mamas.

Un peu moins intéressants et plus difficiles à reconnaître sont les murs de la Corne d'Or ; ils ne sont pas dans le voisinage immédiat de l'eau et il faut les chercher parmi les maisons ; de place en place on en découvre les pierres sombres, quelques fours, qui, à Balata, portent presque toutes des plaques de marbre avec le nom de Théophile. Car ce fut Théophile qui renforça la muraille du côté de l'eau ; de l'autre côté, son nom reparaît moins souvent. Au point où celle-ci commence, derrière des maisons juives, se trouve une porte maintenant murée, décorée de l'archange Michel tenant une palme, en relief de marbre. Pour arriver au Fanar, nous devons traverser Balata, le ghetto de Stamboul, où nous rencontrons des petites filles juives aux yeux étincelants et de misérables trafiquants d'aspect sordide et en guenilles ;

c'est au Fanar qu'après la conquête, les Grecs des classes élevées s'établirent et furent rejoints par des habitants de villes conquises que les Turcs y transportèrent ; c'est le lieu d'origine des Fanariotes, cités si souvent dans l'histoire de l'empire ottoman et qui fournirent même aux Etats du Danube de si hardis hospodars. On y est frappé de l'aisance, de l'ordre et de la propreté qui règne partout.



L'Hippodrome, l'Obélisque, la Colonne Torse et la Mosquée d'Ahmed.

Constantinople est pauvre en monuments de sculpture provenant de l'époque antérieure aux Turcs ; et, du temps de la domination ottomane, il n'existe rien. C'est à peine s'il reste quelques tronçons de colonnes datant du moyen âge, constituant les misérables restes de toute une foule de chefs-d'œuvre dont le voyageur cherche encore vainement les traces. Trois témoins de la splendeur passée, cependant, se trouvent sur l'Atméïdan. C'est le vieil Hippodrome, beaucoup plus grand du temps des empereurs et renfermant encore en partie la mosquée d'Ahmed. Que d'événements historiques se passèrent en ce lieu ! Commencé par Sévère, achevé par Constantin, inauguré au milieu d'une pompe inouïe, il fut longtemps

le centre de la vie de Byzance. Les luttes des Bleus et des Verts l'ensanglantèrent. De son enceinte sortit l'ordre d'anéantir les Janissaires.

L'Hippodrome fut construit sur le modèle du *Circus Maximus* à Rome. A l'endroit où le sol s'incline du côté de la mer, on avait établi des soubassements formidables, et toute la partie sud reposait sur de hautes voûtes. Ici donc, côté étroit de l'Hippodrome, était placé le tournant de la Σφενδόνη (la fronde), où les chars devaient raser la borne de la Méta. En face, à l'extrémité, soutenues par 24 colonnes, étaient la tribune impériale, les loges pour les grands dignitaires et la suite. Aucune communication entre l'arène et cette partie du cirque, où l'on arrivait directement du palais. Par-dessous le grand portail, les remises pour les voitures, les écuries pour les chevaux et les animaux sauvages. Un peu au-dessous de la loge impériale, sur une terrasse en forme de balcon, se tenaient les gardes avec leurs étendards. Au-dessus de la loge, s'élevait une tour sur laquelle étaient érigés les célèbres chevaux de bronze de Lysippe que Corinthe avait dû céder à Rome qui, à son tour, les avait donnés à Byzance. Ils ornent maintenant le portail de Saint-Marc, à Venise. Les spectateurs étaient assis sur les côtés longitudinaux et dans la partie étroite du sud de l'enceinte ; les gradins s'étageaient au nombre de 40 et tout au sommet courait une Stoa (ou portique à colonnes) qu'ornait une quantité innombrable d'objets d'art et d'où l'on jouissait d'une vue immense et magnifique. Un fossé séparait les spectateurs de l'arène pour prévenir l'explosion des passions populaires et pour protéger les spectateurs contre les bêtes féroces. L'axe longitudinal de la piste était occupé par une longue terrasse étroite, c'était la Spina. On y avait apporté de toutes parts, des colonnes, des statues, des chefs-d'œuvre de marbre et de bronze : l'Hercule colossal de Lysippe, un homme luttant contre un lion, l'âne d'Actium, un taureau mourant, un loup combattant une hyène sur le piédestal duquel la fureur populaire enchaîna un jour le malheureux empereur Andronic ; un cheval indompté, un aigle enlevant un serpent ; plus loin Adam et Eve, l'Abondance et la Famine, des guerriers avant la bataille, Hélène inspirant l'amour, et bien d'autres monuments encore ; en outre les statues des conducteurs de chars couronnés dans les jeux du cirque et celles des empereurs, conducteurs du char de l'Etat. Un vélum de pourpre couvrait tout l'hippodrome et abritait des ardeurs du soleil. Le cirque pouvait contenir plus de 100.000 personnes. Que l'on se représente les partis faisant leur entrée en grande pompe, avec leurs étendards, au milieu des armes étincelantes et du bruit des fanfares ! Au cours des temps les jeux devinrent de plus en plus rares, n'ayant plus lieu que deux fois par an, au jour anniversaire de la fondation de la ville et le

25 décembre. De tels jours de fête engloutissaient des sommes énor-



Sculptures du piédestal de l'Obélisque. Côté est.

mes, car chacun d'eux coûtait plus d'un million de francs. Les Latins saccagèrent d'ailleurs l'Hippodrome comme des barbares. Les œuvres d'art

les plus précieuses furent brisées sans pitié, l'Hercule lui-même fut un jour abattu et fondu pour faire de la monnaie de cuivre : ce superbe hippodrome ne renferma plus que des ruines. Puis vinrent les Turcs qui emportèrent les marches de marbre pour s'en servir dans la construction

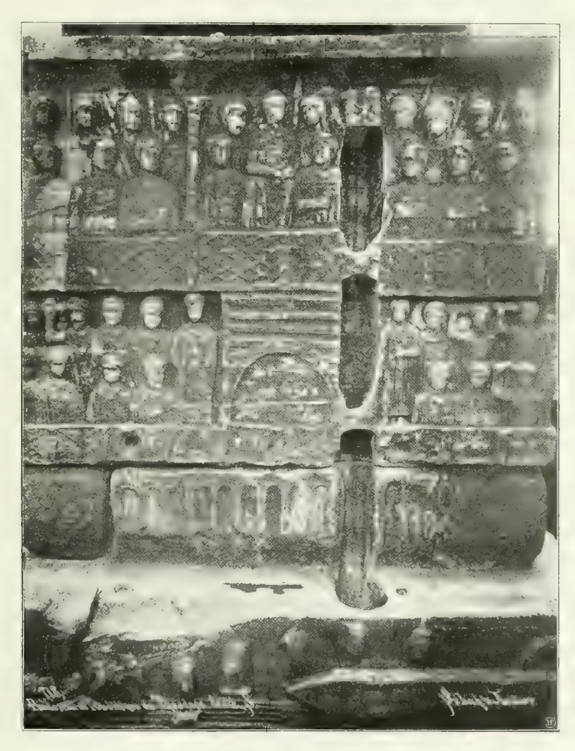


Piédestal de l'Obélisque. Côté Ouest.

de leurs palais ; Gyllius vit encore les colonnes de la galerie inférieure qui furent utilisées ensuite pour la Suleimanié.

Le monument qui est parvenu jusqu'à nous dans le meilleur état de conservation et qui seul nous rappelle la splendeur du passé est l'Obélisque de Théodose le Grand. C'est un monolithe de granit syénitique gris rose, haut de 30 mètres et large de 2 mètres à la base. Les inscriptions

hiéroglyphiques des quatre côtés sont admirablement conservées, aussi nettes que si elles avaient été taillées de la veille ; elles racontent que cette pierre fut érigée par le roi redoutable dans la guerre, Thoutmosis III, à Héliopolis, 1 500 ans avant Jésus-Christ. Comme la phrase hiérogly-



Piédestal de l'Obélisque. Côté sud.

phique au bas de la colonne est inachevée, on suppose que la pierre avait à l'origine une hauteur plus grande. Théodose l'apporta à Byzance et l'éleva au milieu de l'hippodrome en souvenir de sa victoire éclatante sur Maxime en 390. Elle pèse 600 000 kilogrammes et repose sur quatre socles d'airain placés aux coins du piédestal de marbre ajouté par Théodose le Grand. Les parois de ce piédestal portent des reliefs de marbre sans

grande valeur et qui représentent des scènes de la vie du peuple et de la cour



Piédestal de l'Obélisque. Côté nord.

de Byzance. Ces scènes ne sont pas expliquées d'une manière suffisante ; les opinions sont différentes : sur la paroi Est, le souverain est assis sur

le trône, ayant à ses côtés son épouse et ses deux fils Honorius et Arcadius : il paraît rendre un jugement : autour de lui, la suite et les guerriers, les clients et les avoués défendant leurs causes dans des poses oratoires. Sur la paroi ouest, Théodose reçoit les hommages des ennemis vaincus ; au Sud, est représentée la solde des troupes pour laquelle les questeurs apportent l'argent dans des sacs. Au Nord, une fête d'apparat, l'empereur au milieu de ses fils et des grands de son empire regarde les jeux du cirque et tient dans la main une couronne destinée au vainqueur ; à ses pieds se déroule une danse joyeuse, on distingue la double flûte lydienne et la flûte de Pan à 7 trous, une sorte de hautbois, et un instrument à cordes. Au-dessous, d'autres reliefs représentent l'installation de l'obélisque, de quelle façon il fut élevé à l'aide de grues, de cordes, de treuils ou de cabestans. De même, deux inscriptions, l'une en grec, l'autre en latin traitent de l'érection du monument. D'après ces inscriptions, la pierre aurait été érigée par ordre de Théodose et sous la conduite de Proclus en trente-deux jours. Les érosions visibles sur la surface de la pierre tournée vers la mer peuvent vraisemblablement provenir de ce que le bloc énorme a longtemps reposé sur la terre, couché sur ce côté : d'autre part, l'air de la mer saturé de petites parcelles de sel a dû contribuer à ces érosions, car c'est du Sud-Est que viennent les vents dominants et qu'arrivent les nuages de pluie qui proviennent des monts de l'Olympe.



Colonne Serpentine.

Voyons maintenant le tronçon de la Colonne Serpentine, qui supportait autrefois le fameux trépied d'or, donné au temple d'Apollon de Delphes par les vainqueurs de Salamine et de Platée, 497 avant Jésus-Christ. La colonne de bronze repose sur un cube de pierre et représente trois corps de serpents enroulés l'un autour de l'autre. Nous sommes ici devant un monument de l'art grec le plus pur. Dès le premier coup d'œil, on peut constater l'exécution magistrale et consciencieuse du travail.

La colonne, haute aujourd'hui de 5 mètres, mesurait primitivement 8 mètres. Les têtes et les cous des 3 reptiles, manquant aujourd'hui, s'élevaient dans l'air en forme de triangle et portaient un bassin d'or de 3 mètres de diamètre. Sur les torsions, sont écrits, en grec archaïque, les noms de 31 tribus, dont les guerriers ont combattu contre les Perses. Constantin apporta cette œuvre d'art dans sa nouvelle capitale, en même temps que d'autres qu'il avait prises à Delphes, et lui assigna sa place dans l'hippodrome. Au temps des Byzantins, elle servait de fontaine ou de jet d'eau ; car on a retrouvé, à l'intérieur des torsions, des tuyaux de plomb et des conduites d'eau allant de l'aqueduc de Valens jusqu'au piédestal de la colonne et placées sous l'hippodrome. Gyllius donne encore une description de la colonne intacte au commencement du XVIe siècle ; mutilée déjà d'un coup de hache par Mahomet, elle fut tronquée par Suleïman, qui supprima la tête des trois serpents, de sorte que nous ne possédons plus que ce tronçon. Malgré tout, les trois têtes brisées des serpents existaient encore au commencement du XVIIIe siècle ; on ne montre plus actuellement qu'une seule mâchoire supérieure parmi les antiquités du Tchinli-kiosk.

Jusqu'en 1856, on douta de l'authenticité et de l'origine de la colonne. Au cours de cette année, on acquit une certitude définitive que l'on doit à l'initiative de quelques Anglais qui firent creuser tout autour de la colonne et découvrirent les inscriptions que nous pouvons lire sur le socle.

A la profondeur de l'excavation on peut reconnaître quelles masses de terre se sont ici amassées au cours du temps. Une grille entoure depuis peu le monument et le protège autant que possible contre tous autres outrages.

Le troisième reste rappelant la splendeur antique de Byzance est l'Obélisque Muré. C'est un colossal carré, formé de pierres de taille et d'une hauteur d'environ 25 mètres. Comme l'annoncent les vers senaires gravés sur le bloc de marbre qui sert de soubassement, Constantin Porphyrogénète a restauré cet édifice endommagé au Xe siècle.

Aux temps anciens, l'obélisque était complètement recouvert de plaques sculptées, en bronze doré, aussi l'appelait-on la Colonne Dorée. Les croisés latins la dépouillèrent de cette couverture de métal; les trous seuls montrent encore les places où les plaques étaient retenues par des crampons de fer : elles n'avaient orné la colonne que pendant 250 ans. Le



Obélisque Muré et Mosquée d'Ahmed.

monument fut plus tard complètement négligé et même menaça ruine, quand, il y a quelques années, on prit le parti de le réparer tant bien que mal et d'en boucher tout au moins les plus grands trous.

La Colonne de Constantin au Divan-yolou se trouve dans un état plus lamentable encore, s'il est possible. Constantin le Grand la fit amener ici du temple d'Apollon à Rome; elle portait sa statue en bronze, sous la figure d'Apollon saluant l'astre du jour à son lever. Il avait pris à Héliopolis, en Phrygie, la statue du dieu dont il avait enlevé la tête pour y substituer la sienne, entourée d'un nimbe où les clous de la Passion remplaçaient les sept rayons du soleil, attribut d'Apollon. Étrange

amalgame, bien digne d'une époque indécise, où le paganisme luttait encore contre le christianisme tout près de triompher ! Une vieille tradition raconte que le Palladium, antique image de Pallas Athéné, protectrice de Troie, avait fini par être transporté à Rome où il était conservé dans le temple de Vesta comme un gage de la protection céleste. Constantin ordonna de le transférer dans sa Byzance. La colonne dorique de porphyre était, à l'origine, haute de 57 mètres, depuis la terre jusqu'au sommet de la statue, et était formée de neuf blocs cylindriques posés les uns sur les autres et dont les joints étaient cachés artificiellement par des couronnes de laurier taillées dans la pierre. On peut ainsi s'expliquer l'erreur des anciens qui croyaient avoir devant eux un monolithe ; car ce monument orné ainsi de guirlandes éveillait dans l'esprit l'idée d'un seul bloc. Cette illusion est aujourd'hui impossible ; les jointures sont à jour. Le monument porta les statues de Julien et de Théodose après celle de Constantin ; il avait déjà beaucoup souffert lorsqu'en 1081 il fut frappé par la foudre qui jeta à bas statue impériale, chapiteau et une partie du fût de la colonne. Manuel Comnène, qui s'occupa de la restauration, plaça de nouveau un chapiteau et une croix dorée sur les 7 pierres restant encore.

Il y a deux siècles, comme la colonne, complètement calcinée à sa partie supérieure et décolorée par un incendie, menaçait ruine, le sultan Moustafa II (1701) fit entourer le soubassement de marbre et le piédestal d'une enveloppe informe de maçonnerie montant jusqu'au deuxième cylindre de pierre.

Le torse de la colonne, haut de 40 mètres à l'heure actuelle, perdit encore de sa beauté primitive, lorsqu'on le ceignit d'épais cercles de fer, destinés à maintenir ensemble les blocs simplement posés les uns sur les autres et qui se disjoignaient peu à peu. De là vient la dénomination turque : la Colonne aux Cercles ; le nom ordinaire est cependant : la Colonne Brûlée. Le pied du monument est fortement enfoncé dans la terre, le sol de la rue s'étant exhaussé à travers les siècles. En un mot, c'est une ruine aussi triste que la précédente, et qui, à chaque instant, menace de s'effondrer.

Dans un jardin privé, de sorte que la partie inférieure échappe aux regards venant de l'extérieur, se dresse la colonne qui portait probablement la statue de l'empereur Marcien au ve siècle ; c'est un monolithe remarquable de 10 mètres de haut, en granit syénitique. Le piédestal repose sur trois marches couvertes aujourd'hui par la terre. Trois côtés de ce piédestal sont sculptés en reliefs, malheureusement mal conservés.

Le temps a fortement maltraité cet héritage de l'antiquité. Les ravages sont cependant moins sensibles du côté qui regarde la Mehmédié : deux génies ailés (celui de gauche est encore à peu près bien conservé) lèvent



La Colonne Brûlée.

un panneau orné de myrthes et portant la croix. Au-dessous se trouve une inscription à quatre lignes difficile à déchiffrer.

Le chapiteau est un cube de marbre corinthien sur lequel repose un ornement. A l'un des coins est ciselé un aigle; aux trois autres coins il ne reste plus rien. Les coins ne correspondent pas très exactement aux rebords du piédestal, car ce chapiteau, tombé un jour à terre, fut imparfaitement replacé. Depuis longtemps, un échafaudage entoure la vieille pierre, annonçant l'intention d'y faire des réparations, toujours reportées

à des temps meilleurs. Il ne tardera pas lui-même à s'écrouler, car il est déjà vermoulu. Le peuple appelle ce monument la Colonne de la Virginité, et il prétend qu'elle dénonçait les jeunes filles ayant commis une faute. Cette croyance provient d'une confusion : il existait autrefois une autre colonne placée sur la colline voisine et portant la statue d'Aphrodite ; devant cette colonne avait lieu l'épreuve de la virginité ; elle fut transportée plus tard dans la Suleïmanié.

Nous nous dirigeons maintenant vers la colonne élevée sur le Forum d'Arcadius, l'Avret-bazar actuel. C'était, au temps jadis, un très beau monument, haut de 40 mètres, imitant la colonne de Trajan à Rome, couvert de bas-reliefs célébrant les hauts faits de Théodose et d'Arcadius. Le tremblement de terre du 26 octobre 740 le renversa. La fin du XVIIIe siècle lui donna le coup de grâce : la colonne fut emportée. Il ne reste plus que le piédestal, haut de 6 mètres, avec le commencement du fût. Le bas de la colonne a un diamètre de 4 mètres, ce qui permet de conjecturer, en s'en rapportant aux proportions de l'ordre dorique, que le tronc devait mesurer 40 mètres de hauteur environ. Tout est calciné, de sorte que c'est à peine si on peut reconnaître les reliefs : quelques croix, un A et un E sont les seuls restes des sculptures qui rappelaient les victoires sur les Goths et les Scythes. Un escalier intérieur conduisait au haut de la colonne ; il faut maintenant traverser une maison privée pour arriver dans le Stylobate. On trouve ici un tombeau dont le plafond porte quelques sculptures. On parvient tout en haut de la ruine par des marches ; on a alors une vue superbe sur la mer et la ville. L'intérieur de la colonne et la cage de l'escalier étaient habités, il y a peu de temps encore, par un Turc et par son harem, comme un ver perdu dans les ossements cariés du colosse.

Au-dessous du Kiosque de Badgad s'élève, sur une terrasse des jardins du sérail, une colonne de granit d'ordre corinthien, d'une seule pièce ; le piédestal porte écrit sur le côté tourné vers le Bosphore les mots latins : « *Ob devictos Gothos fortunæ reduci* ». D'où le nom de Colonne des Goths. Selon Nicéphore, elle servait autrefois de support à une statue de Byzas qu'on prend, selon les mythes, pour le fondateur de la ville. Si la colonne datait vraiment de M. Aur. Claudius Goticus, elle constituerait un des monuments les plus anciens de la ville.

Le fanatisme des Iconoclastes, la barbarie des Latins, le rigorisme des Musulmans ont si bien décimé le peuple des statues qui ornait les

monuments, les places et les rues de Constantinople, qu'on se trouve mal à l'aise pour porter un jugement motivé sur les arts plastiques, à l'époque byzantine. L'architecture seule nous a laissé des témoignages irrécusables de son originale vitalité.

Le Musée du Sérail ne renferme que quelques restes tronqués de sculptures : deux lions du portail du palais de Boucoléon (conservés autrefois dans l'église Sainte-Irène), une colonne enguirlandée de pampre parmi tout un peuple de bergers et d'animaux (colonne provenant de Sainte-Sophie ?), un baptême du Christ dans le Jourdain (la plus vieille représentation de ce sujet en Orient), enfin des fragments de cercueils de porphyre provenant des tombeaux des empereurs, des pierres tombales des chefs de la garde, une Méduse gigantesque provenant du Forum de Constantin, un baptistère de marbre.

Dans le quartier de Balata se trouve l'église arménienne de Palaeo-Taxiarchis, avec une porte de bronze, sur l'un des battants est représenté saint Georges tuant le dragon, sur l'autre Jésus chassant les marchands du Temple.

L'église du patriarcat grec dédié à saint Georges, et enfermée dans la cour, close de murs, qui donne accès aux appartements épiscopaux, mérite aussi une mention spéciale. Elle est d'origine récente, mais renferme beaucoup d'antiquités : une chaire sculptée (sella curulis) de 1085, richement incrustée d'ornements de nacre et d'ivoire, avec deux petites colonnes élégantes portant six aigles byzantins en ivoire à double tête ; on l'appelle la chaire de saint Chrysostome. Nous pouvons encore entendre dans l'église de vieux chants byzantins.

Et, maintenant, essayons de nous représenter l'ancienne Constantinople.

Nous pouvons partir de la Porte Dorée et suivre le cortège triomphal d'un empereur. Le dernier dont l'histoire fasse mention est celui de Manuel Comnène revenant de sa campagne contre la Pannonie, en 1156. Nous suivrons la Rue Centrale, Μέση, et nous passons devant l'église du couvent de Stoudios (Mir-akhor mesdjid). Notre chemin nous conduit, à travers le Forum d'Arcadius, dominé par le Capitole, (aux environs de Lalélé Djami), vers le forum de Théodose. La rue dont nous parlons est celle où se meut le cortège triomphal, c'est à la Porte Dorée que les corporations de la ville, ayant à leur tête leurs administrateurs, les sénateurs et les nobles, en habits blancs et cierge en main, ont été recevoir l'empereur triomphant. Les rues

qu'ils parcourent sont semées de laurier, de romarin, de myrthe et de roses, tendues de tapis écarlates et de draps précieux ; des voiles tissés d'or sont tendus d'un côté à l'autre ; toutes les fenêtres, sous les toits, les échafaudages hauts de trois étages sont remplis de spectateurs. Devant l'empereur marchent les Pannoniens vaincus ; l'image miraculeuse de la Hodéguétria est portée sur un char d'argent doré, traîné par quatre chevaux. Les patriciens, les consuls et les parents de l'empereur entourent le char. Le souverain lui-même, orné de tous les insignes du triomphe, monte un cheval indompté ; à ses côtés, son maréchal de camp Kontostéphanus. On arrive au forum de Théodose. La position de ce forum correspond à l'emplacement actuel du Bazar et de la place de la mosquée de Bajazet ; il y a quelques siècles, c'était encore un terrain libre, planté d'arbres. On y voyait le Tétrapylon, maison portée par quatre rangées de colonnes, et où les corps des princes étaient exposés avant d'être transportés dans l'église des Apôtres (Mehmédié) ; une grande rue partait de ce forum et conduisait à la Porte d'Andrinople. La rue impériale continuait plus loin par le forum de Constantin qui s'étendait autour de la colonne dédiée à la mémoire de cet empereur : le sol de ce forum était complètement couvert de dalles de marbre, une colonnade en faisait tout le tour ; là-bas, au fond d'une petite ruelle, la Vallée des Larmes, le marché aux esclaves. Arrivés au forum de Constantin, les grands dignitaires se retiraient et changeaient leurs vêtements contre les habits de cour dans une église voisine, consacrée à Notre-Dame, et le cortège continuait sa route, précédé des étendards, du Labarum, du sceptre, de la bannière d'or et de la croix enrichie des pierres précieuses, et au milieu des acclamations du peuple. Le forum de Constantin communiquait au Nord avec l'Artopoleion, le Marché des Boulangers (partie supérieure du bazar actuel), vers le Sud, un portique orné d'œuvres d'art (quelques restes de murs près de la citerne des Mille et une Colonnes) se dirigeait vers le Prétoire, au pied de la colline où se trouvait l'Anastasie (Mehmed-Pacha) ; vers l'Est, on passait par une colonnade devant les Thermes de Zeuxippe (Neptune, dompteur des chevaux) richement décorés, et à partir desquels l'Hippodrome s'étendait au loin sur la droite ; en tournant immédiatement à droite, on arrivait alors au forum d'Auguste ouvert sur la ville. Sur le côté gauche de ce forum (nord) s'élevait l'église Sainte-Sophie précédée de son parvis ; en face de l'église la statue de sainte Hélène, puis la statue colossale de Justinien à cheval : l'empereur tenant la boule du monde, la main droite étendue impérieusement vers l'Est, le diadème de plumes de paon sur la tête — il ne reste rien de cet ouvrage, les Ottomans l'ont fondu pour en

faire des canons ; le piédestal, transformé en fontaine, répand maintenant une eau limpide, mais qui ne peut pourtant pas effacer la tache de sang dont le vainqueur l'a souillé lorsqu'il exposa publiquement le corps du dernier Constantin aux pieds de l'ancêtre triomphant. Des arcades et des statues entouraient la place, sur laquelle s'élevait le Militaire, sorte d'arc de triomphe avec des galeries. Tout droit, dans la direction de la mer, se trouvait le palais de la Magnaure, auquel venait se joindre le palais du Sénat, à gauche, derrière Sainte-Sophie ; vis-à-vis de l'église, la grande façade du palais fortifié de la Chalcé (de la Porte d'Airain) se dressait. L'acropole, aujourd'hui le Sérail, se trouvait à gauche derrière Sainte-Sophie ; le long de la mer, les Thermes d'Arcadius ; dans les environs l'église de l'Hodéguétria, l'hôpital Saint-Lazare, le palais de l'impératrice Placidie, les palais des grands dignitaires.



Tour de Galata.

Le vaste palais impérial, dont les topographes du moyen âge ne peuvent assez admirer l'étendue et l'incroyable magnificence, couvrait à lui seul, entouré par un mur d'enceinte, tout l'espace compris entre Sainte-Sophie, la mer et l'Hippodrome ; il comprenait des jardins, des bâtiments, des chapelles, des cours, des galeries, des habitations pour les fonctionnaires et la suite, des casernes. Commencé par Constantin, il fut renouvelé par Justinien et encore agrandi dans la suite. Il lui manquait par conséquent l'unité ; c'était pour ainsi dire un amas de bâtiments de tous les styles et de toutes

les époques. L'entrée était à la Porte d'Airain. Le palais Daphné venait se rattacher à la partie postérieure du palais de la Chalcé. Du côté des jardins et de la mer se trouvait la résidence proprement dite, le palais sacré, contenant une foule d'appartements et de salles et relié à l'Hippodrome par plusieurs ailes du château. Nous pouvons presque le reconstituer en entier sur le papier, grâce aux descriptions des Byzantins, et nous représenter la magnificence extraordinaire, la succession de salles, presque chaque chambre : les deux salles de rocaille, la salle des perles, la salle à manger, la salle de l'aigle, la salle ovale, etc. Dans la partie haute du palais de Chalcé se trouvait autrefois l'église Saint-Etienne d'où l'impératrice, entourée de sa suite, regardait les jeux de l'Hippodrome ; à côté, dans la direction des bains, la Kathisma, la tribune impériale, où l'on pouvait parvenir du palais par la Cochlea (escalier en colimaçon). Toute cette partie étroite du cirque était prise dans le mur du palais, de sorte que les souverains pouvaient assister aux jeux sans quitter leur demeure. De l'autre côté, la maison du prince était en communication avec le palais de la Magnaure au sud-est de l'Augustéon, par des terrasses et des galeries, et de là on arrivait, par un passage, à Sainte-Sophie ; l'empereur restait donc toujours chez lui. Naturellement, à l'occasion des grandes fêtes, il sortait en grande pompe, entouré d'hommes d'armes et de nobles pour se rendre à l'église, et traversait la place extérieure, nommée Proauleion, à cause de sa situation devant le parvis. En bas, au bord de la mer, le palais de Boucoléon avait accès à la mer par un bassin formé artificiellement de jetées : un escalier de marbre, l'Heptaskalon, y conduisait. Sur la hauteur opposée, le Phare, où était le poste d'observation télégraphique, installé par Théophile et Léon le Philosophe, et qui, au moyen des feux, transmettait les nouvelles à travers tout l'empire, de la frontière à la capitale.

Le quartier impérial, négligé d'abord, fut définitivement abandonné par Manuel Comnène, en 1150, en faveur des Blaquernes ; il tomba en ruines, ses restes furent utilisés et les Turcs n'en trouvèrent plus trace. Un peu plus loin, sur le rivage, se trouvait le vieux port de guerre de Julien, comblé un demi-siècle après la conquête et remplacé par le port de la Corne d'Or. Encore un peu plus en arrière, nous trouvons le port intérieur de Théodose, maintenant comblé également et morcelé en jardins potagers ; le patricien Eleuthérius avait déjà commencé à le construire sous l'empereur Constantin ; au moyen âge on l'avait fortifié d'un mur d'enceinte, dont il subsiste encore quelques restes.

La villégiature des empereurs, le Philopation (la Promenade) était située devant la Porte de Sélimbria et entourée de prairies du vert le plus tendre, d'étangs et de jardins délicieux.

\- -

La grande Tour du Feu est le monument ancien le plus remarquable du quartier de Galata. Construite par Anastase Ier au déclin du ve siècle et au commencement du vie, elle fut encore surélevée par les Génois un peu avant la chute de Constantinople. Elle portait au moyen âge le nom de Tour du Christ ou de la Croix. C'est une construction circulaire, d'aspect un peu lourd, s'élevant pesamment à une hauteur de 50 mètres, par-dessus la masse des maisons environnantes ; la base est à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. A sa partie supérieure, la tour porte une galerie, et depuis les réparations faites par Mahmoud II, elle est couronnée par deux constructions hexagonales en bois, en forme de lanterne, qui lui prêtent un aspect bizarre.

Ce vieux monument, déjà bien défiguré, a été couvert, il y a quelques années, d'une couche de peinture jaune et blanche. Il sert aujourd'hui de poste pour les veilleurs qui, jour et nuit, inspectent l'horizon, annonçant les incendies, le jour par des signes faits avec des drapeaux, la nuit par des lanternes. Aucun étranger ne manque de faire l'ascension de la tour, dès le début de son séjour ici ; car on a, du sommet, une vue magnifique à vol d'oiseau sur toute la ville et les environs. On monte assez commodément dans une vaste rotonde par un escalier éclairé de meurtrières et comptant environ 140 marches. Arrivé à la rotonde, on peut contempler le panorama délicieux qui se déroule sous les yeux, par 14 grandes fenêtres dont les niches sont disposées en forme de siège. La vue circulaire s'étend encore plus loin, si on monte jusqu'à l'étage supérieur par un escalier tournant de 40 marches ; ce nouveau belvédère ouvre aussi sur le panorama 14 fenêtres plus petites, autour desquelles court une galerie d'accès défendu.

Du haut de la tour, on peut reconnaître les restes insignifiants des murs d'enceinte datant de la période génoise. Au pied de la tour même se trouvait une porte, maintenant en ruine. Dans les petites ruelles environnantes, on retrouve toute une série de constructions provenant de l'époque génoise ; elles sont faciles à reconnaître à leur tournure massive, en harmonie avec celle de la tour ; ces maisons sont occupées maintenant par des entrepôts et des magasins. Le palais du Podestat attire l'attention par ses fenêtres cintrées et ses ornements byzantins, témoin mélanco-

lique de la prospérité des temps passés. L'église Saint-Benoît, fondée par les Bénédictins qui avaient ici un couvent, date aussi de cette époque ; elle est réunie maintenant à une maison d'éducation de langue française, dirigée par les Lazaristes et les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul : dans le jardin potager il existe peut-être de vieilles citernes. Je dois mentionner rapidement l'église voisine de Sainte-Marie de Kaffa avec une tour carrée, construite en 1475 ; l'amateur y trouvera suffisamment d'antiquités. Saint-Pierre et Saint-Paul, l'église paroissiale des Dominicains qui vinrent à Galata en 1525, prétend posséder l'Hodéguétria, mais il semble constant que cette image fut brisée en quatre morceaux lors de la conquête. Du côté du port, est située la Yéni djami, construite par Rabia Gülnouch, la mère de Moustafa II et d'Ahmed III, en 1680, sur les fondements d'une vieille église de Franciscains italiens ; un peu caché aux yeux, l'Arab djami fut sans doute aussi primitivement un sanctuaire byzantin, consacré à saint Aréobindus et qui fut transformé au commencement du XVIIe siècle ; il n'est pas vraisemblable que le vieux bâtiment brûlé en 1803 ait été une mosquée arabe accordée lors de la conclusion de la paix, après le quatrième siège de Byzance par les Arabes et la conquête de Galata au commencement du VIIIe siècle ; car cette mosquée a été construite à Stamboul selon les anciens historiographes eux-mêmes ; le nom n'est d'ailleurs qu'une réminiscence d'Aréobindus. La mosquée actuelle garde, à l'extérieur, dans la maçonnerie, des colonnes ioniennes, entre lesquelles se trouvent les fenêtres. Le minaret carré en bois, avec ses ornements et sa flèche, ressemble beaucoup à un clocher de nos campagnes.

Les fortifications de Nicée, de même que celles de Stamboul, fourniront d'intéressantes découvertes à l'amateur de l'antiquité. Nicée montre beaucoup de ruines antiques ; c'était, au temps des croisés, une ville encore importante dont la possession fit couler des flots de sang. Nous pouvons citer un théâtre romain, avec des soubassements puissants. C'est dans une église remarquable par sa coupole romaine que s'est tenu, croit-on, le fameux concile de Nicée et que l'impératrice Irène se déclara contre les inococlastes. Cette église est maintenant une mosquée. Toutes les peintures de la vieille église sont recouvertes d'une couche de chaux ; mais, sous cet enduit sacrilège, on aperçoit encore le monogramme tracé jadis au-dessus du maître-autel : I. H. S. — « In hoc signo. » L'esprit chrétien vivifie encore ce sanctuaire dont on a voulu le chasser.

Signalons encore les ruines très intéressantes d'une église souterraine à Mal-tépé. Les voûtes en sont assez bien conservées pour pouvoir servir

à des études. Nous signalerons aussi les restes de la forteresse byzantine, dominant l'entrée du golfe d'Ismidt : tout entourée de verdure, cette épave d'un glorieux passé semble une ruine de burg allemand, transportée des bords du Rhin aux rives du Bosphore. En face est située Hélénopolis, bâtie en souvenir de la mère de Constantin, aujourd'hui misérable village n'ayant plus d'autre richesse que les vestiges du temps passé. Des



Brousse. Tombeaux des Sultans.

murs antiques entourent encore en partie les bains de Pythia, si chers à l'épouse de Justinien, situés dans la Vallée des Bains, qu'ombragent des bouleaux et des chênes. Pour finir, citons encore une des antiquités que nous rencontrons au cours de nos excursions et de nos promenades : c'est le pont de Sophon que Justinien construisit dans les montagnes, derrière Nicomédie, au-dessus de l'ancien lit du Sangarius (le courant s'est creusé aujourd'hui un autre lit). Ce pont, long de 455 mètres, est extraordinairement bien conservé. Huit arches s'élèvent au-dessus du lit à sec, de petites arcades s'appuient de chaque côté. Nous trouvons aussi, à Tchekmedjé, le faubourg de Constantinople vers San Stéfano, tout

près du bord de la mer, le pont à arches gréco-romain de la Via Ignatia ; tout à côté, quelques restes de murs d'un fort construit par Cantacuzène. La route militaire conduisant à Sélimbria pénétrait dans Constantinople à la porte de Silivri. Encore aujourd'hui, cette voie, couverte de larges dalles de pierre et établie du temps de Justinien, constitue le fondement de la chaussée, quoiqu'elle soit maintenant détériorée et caillouteuse.

La petite église d'Antigoni offre aussi pareillement différentes curiosités à ceux qui recherchent les vestiges laissés par l'antiquité. Dans cette Ile des Princes, se trouvent encore les ruines d'un cloître de la Transfiguration, élevé par Basile le Macédonien ; mentionnons encore quelques restes de voûtes à Plati et, à Oxeia, des murailles byzantines ; à Halki, l'Ile d'Airain, le couvent de la Panaguia, construit par Jean Paléologue et son épouse Comnène, et sauvé d'une ruine totale à la fin du XVIIIe siècle par le prince Alexandre Ypsilanti. Toute cette région est parsemée de ruines. Il serait impossible de les nommer toutes. Signalons encore cependant le Mur Anastasien avec ses ruines couvertes de verdure et ses donjons carrés.

Au flanc des deux montagnes situées l'une en face de l'autre sur les rives du Bosphore, s'élèvent deux châteaux, Rouméli Kavak et Anatoli Kavak, utilisés par Mourad IV pour la défense du détroit ; cette partie resserrée, la clef du Pont-Euxin, fut de tout temps fortifiée avec soin et disputée avec acharnement. Des murs descendent le long des pentes de la montagne jusqu'à la mer et relient les citadelles ; il existe encore des restes d'un môle, dans la mer, du côté européen ; de l'autre côté, se trouvait également une digue semblable ; en cas de besoin, on fermait le détroit au moyen d'une grosse chaîne tendue d'une rive à l'autre. Du fort européen, il ne subsiste plus que les ruines du mur de jonction et de la jetée ; les matériaux ont dû être probablement employés à d'autres fins ; celui de la côte asiatique se dresse presque intact sur les rocs escarpés. Restes pittoresques, figuiers à la végétation luxuriante, lauriers et ceps poussant entre les créneaux et retombant au dehors, lianes enlaçant les tours rondes... La vue sur la mer est magnifique. La construction de ces forts a parfois été attribuée aux Génois ; mais la structure des bâtiments est bien byzantine, et le blason de pierre placé entre les deux tours rondes, au-dessus de la porte principale tournée vers la terre ferme et murée maintenant, ne laisse subsister aucun doute à cet égard. Les Génois profi-

tèrent effectivement de la faiblesse de l'empire pour s'en emparer, et prélever un péage sur les navires passant le détroit, mais ce privilège leur fut contesté par les Vénitiens. Dans l'antiquité, un autel consacré aux Douze Dieux s'élevait à la pointe d'Hiéron derrière laquelle s'ouvre la mer Noire ; une inscription en grec ancien, trouvée il y a quelques années au pied de la montagne, ne laisse aucun doute sur l'authenticité du fait. Sur



Brousse. Intérieur de la Mosquée-Oulou.

le cap, s'élevait un temple de Zeus Ourios, très vénéré des marins du Pont. Des fouilles ont mis à jour des fragments d'architecture de style ionien, datant de la meilleure époque grecque. Justinien consacra ce sanctuaire à l'archange Michel. L'église n'existe plus. Quelques centaines de pas plus loin, vers l'Est, sur la crête de la colline en communication avec le terrain situé derrière, se trouve un petit bois de chênes ; sur le sol, entre les arbres, gisent de vieux blocs de pierres, tout couverts de broussailles, des colonnes rondes, des architraves. Ce sont peut-être là les restes de l'église byzantine dédiée à l'archange. Sur le sommet de la colline, à l'endroit où s'ouvre la tranchée du Chrysorrhoas dans les flancs

de la montagne, s'élève, à l'ouest des ruines du château Roumélien, une grosse tour ronde nommée, on ne sait pourquoi, tour d'Ovide ; c'est un phare byzantin, où la nuit on allumait des flambeaux qui guidaient les



Brousse. Entrée de la Mosquée Verte.

navires parvenant à l'entrée du Bosphore à travers les dangers des Cyanées.

Le voyageur qui peut voir des produits de l'art turc, pur, encore exempt de l'influence byzantine, et dérivant logiquement des civilisations perses et arabes, ce voyageur, disons-nous, doit se rendre à Brousse. Parmi les mosquées, se trouvent une douzaine de constructions monumentales ; en outre, des mausolées très intéressants. De la ville haute,

située sur un rocher très escarpé, on aperçoit une prairie où coule une source entourée de platanes ; les vieux murs d'enceinte byzantins, les tours, les portes envahies par les plantes grimpantes, les fossés remplis de buissons, offrent un admirable coup d'œil.

Dans la ville haute, se trouve le mausolée d'Osman et celui de son fils Orkhan, restaurés après un tremblement de terre et décorés de la



Brousse. Fenêtres et niche de la Mosquée Verte.

manière la plus riche. Là aussi, le cloître de David, vieille église byzantine.

Dans l'intérieur de la ville, à l'Oulou djami, nous remarquons encore quelque chose de la structure primitive des mosquées ; le pur style ottoman s'y montre à nu. Un long vaisseau surmonté d'une multitude de coupoles, le tout du plus haut intérêt par la grandeur et la beauté. Ce grand rectangle allongé est divisé par des arcs en ogive reposant sur des piliers carrés en 20 compartiments surmontés chacun d'une coupole. En face du grand portail, dans le deuxième compartiment, couvert seulement par un treillis de fil de fer en forme de dôme, se trouve un jet d'eau entretenant toujours une fraîcheur agréable. La lumière affluant de tous côtés et pénétrant obliquement par la voûte produit un effet surprenant. Les riches ornements d'autrefois ont fait place

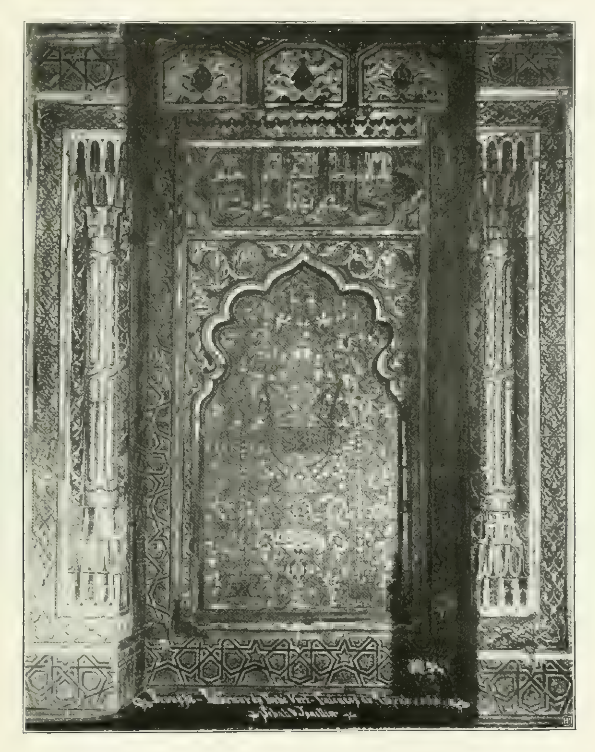
à un badigeon, les parois et les piliers sont couverts de préceptes tirés du Coran. Devant les angles de la face principale, s'élèvent deux minarets d'aspect lourd ; le revêtement vert en faïence n'existe plus, de même que la fontaine de la galerie qu'une conduite reliait à une bouche d'eau sortant de l'Olympe. Trois sultans se sont intéressés à la construction du temple : Mourad, Bajazet et Mahomet.



Brousse. Le Mausolée Vert.

La Yéchil djami bâtie par Mahomet Ier occupe une place d'honneur dans l'architecture ottomane pour ce qui concerne la matière première et le parti qui en a été tiré par le constructeur. Le marbre le plus précieux fut employé presque partout. De l'extérieur, la mosquée est peu importante. A l'origine, un portique de marbre s'ouvrait sur la grande terrasse plantée d'arbres ; aujourd'hui, le toit de bois répond très peu à la magnificence de jadis. Les Minarets recouverts de faïence verte et qu'un tremblement de terre détruisit, ont été remplacés sur la face principale par des constructions plus modestes. Par contre, la porte située entre eux montre des ornements fantaisistes et des motifs de feuillage exécutés sur

marbre de la manière la plus parfaite. On pénètre dans la mosquée par une sorte de niche richement ornée de carrelages de faïence, de chaque côté de laquelle se trouve un oratoire en forme de loggia. Au-dessus, trois loges élevées pour le Padischah et les femmes. Autour d'une salle



Brousse. Le Turbé Vert. Faïences du Mihrab.

centrale contenant une fontaine jaillissante et couronnée par une coupole surmontée elle-même d'un ornement, se groupent cinq chambres surélevées de quelques marches : l'une de ces chambres s'étendant en arrière, fermée également par une coupole, est consacrée au culte ; les deux petites pièces à droite et à gauche, surmontées de petites coupoles, sont disposées de telle façon dans la direction principale que la salle posté-

rieure s'avance en partie hors du plan de projection de la masse totale des constructions. La lumière tombe dans les salles à travers des vitraux colorés et s'épand en une sorte de crépuscule. La décoration intérieure est ravissante. Toutes les parois sont revêtues de carreaux de faïence émaillée, de toutes couleurs et de tous styles, provenant de Nicée, uniques au monde (les Génois y eurent à la fin du moyen âge des ateliers



Brousse. Mosquée Oulou.

où ils appliquaient les procédés des Perses). Le vert est la couleur dominante ; les ornements géométriques, mauresques, les inscriptions se succèdent les uns aux autres. En outre la peinture des coupoles figure des plantes grimpantes en bleu, rouge et or. Au-dessus et au-dessous courent des motifs décoratifs peints et dorés. Le mausolée du fondateur situé en face, de forme octogonale et ressemblant à une tour de garde, montre la même disposition dans la substruction de la coupole. Les carreaux extérieurs de faïence verte sont modernes ; la même décoration ornait autrefois l'intérieur du bâtiment. Aux fenêtres, on voit des bandes d'émail représentant des motifs de floraison et des inscriptions. Mal-

heureusement le beau portail a été fortement endommagé par le temps.

Sur la colline, à l'Ouest, se trouve une mosquée retirée, discrète, bâtie par Mourad II, en briques et en pierres de taille, flanquée d'une tour très élancée. Le porche est ici conservé ; des colonnes et des piliers soutiennent le bâtiment ; des carreaux de faïence imitant la mosaïque couvrent les murs et le plafond.

La mosquée d'Ylderim semble avoir fourni le modèle sur lequel furent construites ensuite les autres mosquées de Brousse. Elle s'élève, solitaire,



Brousse Hudavendiguiar à Tchekirgué-keui

sur une hauteur à l'est de la ville, au delà du ruisseau descendant de l'Olympe. Au milieu de petites chapelles couronnées de coupoles, s'étend la nef principale avec ses deux dômes. On a enfin pris garde, il y a peu de temps, à l'état déplorable où se trouvait ce monument, et on a, entre autres réparations, recouvert le portique d'une voûte de bois.

A la Mouradié, dans un jardin de roses entouré de murs, ombragé par de hauts platanes, se trouvent les onze dômes funéraires, aux formes diverses. Au bout de la ligne d'arbres qui traverse le jardin, se dresse le petit mausolée de Moussa, fils de Bajazet, que son frère Mahomet Ier étrangla ; Mourad Ier tombé à Kossovo, repose en face d'un bassin de marbre ; quatre piliers et quatre colonnes placées sur les piliers supportent la coupole ; le tombeau rectangulaire est tout simple, en terre mainte-

nue par des dalles de marbre placées en long. Le milieu de la coupole est ouvert de manière que la rosée du ciel puisse mouiller le tombeau, suivant le désir de Mourad ; la verdure y renaît, par conséquent, perpétuellement. Un toit de bois richement sculpté abrite la porte de la chapelle funéraire. On y conserve le turban ordinaire du souverain et celui des jours de fête ; dans un coffre, est renfermée la barbe du Prophète, la plus grande relique de l'Islam.

Si le mausolée de Mourad ne possède aucun ornement à l'intérieur, par contre, celui de Moussa et celui du prince Moustafa, un peu en arrière du tombeau de Mourad et malheureusement délabré, sont richement décorés de plaques de faïence. La tombe de Djem, qui mourut à Naples d'un coup de rasoir empoisonné, au cours d'une aventure romanesque, est aussi recouverte de carreaux hexagonaux de faïence bleu vert. L'école du jardin des tombeaux, simple, mais produisant quand même une forte impression, trahit le style perse. Autour de la cour, derrière les coupoles, se trouvent les misérables cellules des Softas, à l'arrière-plan de la cour, un oratoire.

Dans le bain situé aux environs, Mourad Ier ordonna de construire la mosquée de Ghazi-hounkiar, ouvrage singulier où se fait incontestablement sentir l'influence byzantine. Les arcades à deux étages de la façade rappellent l'art gothique : colonnes et ogives, avec des colonnades supportant de même des ogives petites au deuxième étage. Le feuillage des chapiteaux, aux formes si multiples, ne peut avoir été conçu par un artiste turc. Les parois des murs et les arcs sont formés de couches de pierres de différentes couleurs.

-

Les monuments turcs de Constantinople sont beaucoup moins caractéristiques que ceux de Brousse.

Le plus ancien s'élève à Rouméli Hissar, à l'endroit même où jadis Darius construisit un pont lors de son expédition contre les Scythes. C'est là qu'un an avant la conquête de Constantinople, Mahomet II fit élever, en trois mois, malgré les observations de l'empereur Constantin, un château de forme bizarre ; les fondements furent établis de telle sorte que le plan représentait les caractères arabes formant le nom de Mahomet. Beaucoup de restes de l'architecture byzantine tels que colonnes, autels, furent employés sans égard à la construction des murailles, principalement dans la partie ouest de la citadelle. Ces débris provinrent surtout de l'église de Saint-Michel située sur la côte asiatique. A cet endroit s'éle-

vaient précédemment les prisons d'Etat, les Tours de Léthé : elles furent abattues et les matériaux employés également à la construction du fort de Mahomet. La citadelle s'étend depuis le bord de la mer jusque sur le sommet de la montagne ; les murailles couronnées de créneaux tombent maintenant en ruines, les tours rondes conservent cependant leur physionomie fière et provocante : le château reste donc, dans son ensemble, une des gloires du Bosphore et offre un sujet magnifique au peintre paysagiste. Les embrasures paraissent encore menacer, mais, cachées dans une douce verdure, des demeures turques se sont élevées dans l'enceinte inviolable

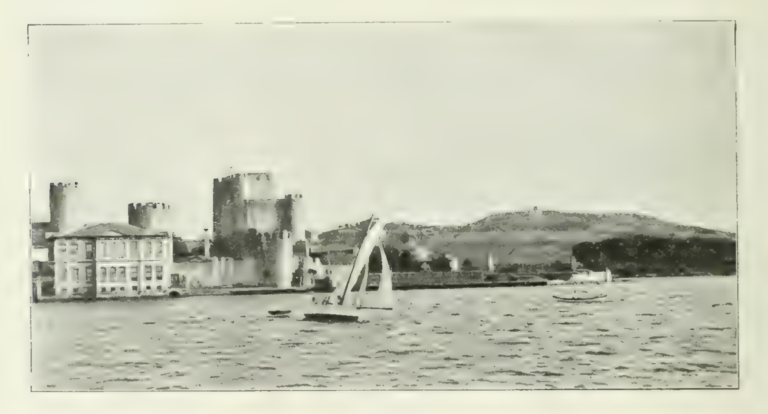


Rouméli Hissar.

et montrent leurs toits riants par-dessus les murailles. De l'autre côté du canal, quatre tours écroulées témoignent de l'existence d'Anatoli Hissar, connu sous le nom de Château Noir.

Peu de temps après, Mahomet put tout à loisir penser à élever ses palais à l'intérieur même de la ville conquise. Le Sérail fut en partie fondé par lui ; ses successeurs et particulièrement Suléïman en continuèrent la construction. Ce n'est pas le Sérail d'aujourd'hui à la pointe de la langue de terre à l'entrée du port : Mahomet demeura lui-même dans un bâtiment s'élevant à l'endroit occupé aujourd'hui par le Ministère de la Guerre. Ce palais, disparu maintenant, devint la résidence des sultanes douairières de la dynastie, lorsque les souverains transférèrent leur cour à la pointe du Sérail ; aujourd'hui que le même changement s'est opéré vers les palais nouveaux du Bosphore, le Sérail a reçu la même destination : abriter les femmes des monarques décédés. Le sultan n'y entre

qu'une fois par an pour baiser le manteau du prophète, en plonger le bord dans l'eau et distribuer cette eau ainsi consacrée aux grands de la cour. Les incendies, l'incurie, l'établissement du chemin de fer à travers les jardins du Sérail en ont abîmé bien des parties ; cependant ce qui historiquement possède une certaine valeur est parvenu jusqu'à nous. Le palais du sultan constitue à lui seul une partie de la ville, s'étendant avec ses parcs et ses maisons de plaisance sur toute la première colline ; tout autour, des murs couronnés de créneaux et défendus par des tours. Quelle dut en être autrefois la magnificence ! Maintenant les hirondelles



Anatoli Hissar.

construisent leurs nids entre les balustrades dorées, les plafonds des salles ne reflètent plus qu'une image de désolation et d'incurie ; seules, quelques parties sont encore en bon état.

Que de souvenirs lugubres évoque cette vieille demeure ! Voici le mortier où les têtes des grands en disgrâce furent impitoyablement broyées ; là, les chambres des soupirs où disparurent les parents gênants ; plus loin, la porte qui ne s'ouvrait que la nuit, pour laisser passer les cadavres des malheureux exécutés dans le Sérail et qu'on allait jeter à la mer, tandis qu'un coup de canon annonçait la chute de la victime et la joie des bourreaux. Lieux d'épouvante et de ténèbres ! C'est là, dit-on, que les belles sultanes en disgrâce étaient, pendant la nuit, cousues dans un sac et portées jusqu'au Bosphore où elles s'abîmaient dans les flots !

Ce n'est qu'après des formalités de toute nature que l'on peut péné-

trer dans le Sérail, accompagné d'un officier d'ordonnance et traité comme hôte du sultan. Dans la première grande cour, le Platane des Janissaires, célèbre par les révolutions de palais, et autour duquel la soldatesque menaçante se rassemblait pour demander la tête d'un grand détesté, ne cédant pas avant que celle-ci leur eût été accordée et qu'elle ornât la porte impériale, plantée au bout d'une pique. Le vent siffle tristement à travers les branches ; des couches de goudron empêchent le vieux tronc creux de tomber en poussière. On arrive devant la porte de la deuxième cour où se trouve la pierre sur laquelle tous, pachas comme ambassadeurs, devaient autrefois descendre de cheval, pour continuer ensuite leur route



Le Sérail vu de la mer.

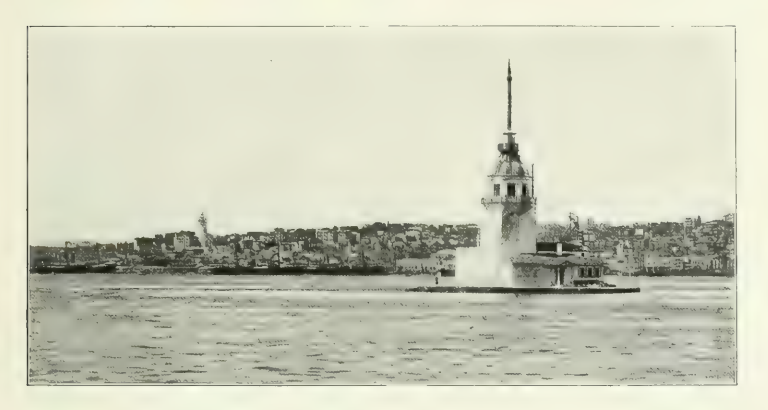
à pied. Des colonnes et des tours ornent cette entrée close à chacune de ses extrémités. C'est là que les ambassadeurs étrangers, assis sur un banc de bois qui existe encore, devaient attendre humblement ; minutes pénibles et angoissantes que ces moments d'attente : car c'est là aussi que les vizirs tombés en disgrâce étaient attaqués, lâchement, par derrière, et, ne pouvant échapper au piège où ils étaient tombés, livrés au bourreau qui remplissait alors son office. Le passage franchi, on entre dans une cour désolée où s'étendent des pelouses traversées de chemins pavés et bordés d'arbres de chaque côté ; des galeries recouvertes de plomb en font tout le tour. A gauche, au-dessus d'une voûte soutenue par des arcades, s'élève une flèche semblable à celle d'une église, et qui, de loin, donne au Sérail sa physionomie particulière. Voici la demeure des veuves, à droite, les cuisines de la cour. C'est là qu'étaient exposés, aux

jours d'audience, les plats remplis de riz sur lesquels se précipitaient les Janissaires, afin qu'on pût juger de leur contentement d'après leur appétit ; la solde leur était ensuite comptée : des sacs remplis de piastres étaient jetés sur le pavé retentissant. On voulait de cette façon donner aux ambassadeurs une idée de la puissance ottomane et leur imposer du respect. Après avoir eux-mêmes mangé et assisté à une séance du Divan, ils devaient attendre en plein air la grâce de pouvoir « frotter leur front à la poussière des pieds du Maître ».

La porte de la Béatitude, au bout de l'allée de cyprès, était autrefois gardée par des esclaves blancs et noirs ; c'est une porte à toit saillant porté sur des colonnes de marbre ; elle conduit au Nord dans une troisième cour intérieure ornée de bassins, de parterres et que jamais étranger ne foula de ses pieds. Cette porte mène directement dans la Salle du Trône, construite par Suléïman. C'est ici que se tenait le Divan sous la présidence du grand vizir et auquel, s'il le désirait, le sultan pouvait assister, invisible à tous les regards ; seule l'aigrette de diamants dont les feux se jouaient dans la demi-clarté de la loge séparée, pouvait trahir la présence du maître redouté ! Sur les murailles se trouvent des faïences décoratives, au plafond des arabesques dorées. De petites colonnettes dorées, autrefois couvertes de pierres précieuses, supportent le trône.

Vient ensuite la Bibliothèque ; deux rangées de colonnes antiques supportent le plafond de la salle ; celle-ci renferme des armoires de cèdre contenant peut-être encore des écrits byzantins et la librairie de Mathias Corvin enlevée lors de la prise de Budapest. Nous entrons ensuite dans le Trésor, sanctuaire d'un accès difficile et coûteux. Le trésorier, accompagné d'une foule de satellites, paraît portant un trousseau de clefs, ouvre la porte extérieure du vestibule à colonnes, enlève les sceaux et cadenas de la porte de fer et empoche alors le pourboire traditionnel. Trois salles et une petite galerie tout autour. C'est là que se trouvent, à découvert ou renfermés, des armes précieuses, des vases et des vaisseaux d'or, des pierreries, des cristaux, des coupes pleines de perles, le tout dans un pêle-mêle indescriptible. Un trône d'or orné de mosaïques, de rubis, d'émeraudes et de perles, enlevé aux Perses ; un autre trône en bois de santal et d'ébène, orné de pierres précieuses et d'or ; des colonnes d'or en supportent le ciel en forme de voûte où pend une émeraude énorme ; une housse de cheval toute brodée de perles véritables de la grosseur d'un pois ; une cruche en or toute touverte de diamants carrés ; de la vaisselle en lapis-lazuli orné de diamants ; que de merveilles

encore ! A côté de cela, des bagatelles de peu de valeur ainsi que des reliques grecques. Viennent ensuite les habits d'apparat et les armes favorites des sultans : brocarts précieux finement brodés, turbans à aigrettes de pierres précieuses, poignards enrichis de pierreries, chefs-d'œuvre de ciselure et d'orfèvrerie. En face de ces salles se trouvent les insignes de l'empire : le manteau de camelotte noire, le drapeau, le bâton, le sabre et l'arc du Prophète, les glaives des califes et mille autres objets enlevés aux Fatimites d'Egypte et apportés ici. Des rosaces



Tour de la Jeune Fille, prise de Scutari. Au fond, Pera et Galata.

d'argent, des colonnes dorées ; la caisse d'argent où sont conservées les reliques pèse à elle seule 78.000 drachmes.

Des nombreux kiosques existant aux temps passés il n'en reste plus que quelques-uns. Le plus beau est le Kiosque de Bagdad. Il s'élève tout en haut au-dessus d'escaliers de marbre et de terrasses, au milieu des fleurs. C'est une image de la magnificence féerique de l'Orient : portes en bois précieux, ornées de nacre et d'ivoire ; tapis magnifiques, tentures, divans, sièges sculptés ; aux murs, des faïences avec des inscriptions ; des niches et des armoires placées dans le mur incrustées de nacre ; des vases et des coupes, des onyx, des cristaux de roche ; la cheminée est recouverte d'or ; une lumière magique tombe par les doubles fenêtres colorées. Les couleurs s'harmonisent parfaitement, tout a été exécuté avec un goût achevé et un soin minutieux jusque dans les plus menus détails. Une bibliothèque se trouve sur le côté. Nous dégustons à petits coups un

délicieux café arabe dans de minuscules tasses d'or, ayant la forme d'un œuf et enrichies de brillants ; nous allumons à des charbons ardents les grosses cigarettes odorantes du Padischah et, du haut de la colline, nous jouissons en plein air de la vue qui se déroule à nos pieds jusqu'à la mer reflétant la limpidité du ciel. Le palais d'été situé là-bas sur le cap est brûlé et a presque complètement disparu.



Mehmédié. Mosquée de Mahomet II.

Vis-à-vis nous voyons le récif avec la Tour de Léandre datant elle aussi de l'époque de Mahomet. Le nom est fantaisiste, la tour n'a rien de commun avec Léandre dont la mémoire se rattache à Abydos. L'antiquité fait déjà mention de cet endroit : l'Athénien Charès, qui était venu au secours de la ville contre Philippe, y enterra sa femme qui l'avait accompagné dans la campagne : une colonne surmontée d'une génisse rappelait le nom de Damalis ; la figure fut plus tard attribuée à Io. A l'époque byzantine, il y avait ici une tour où en temps de guerre on attachait la chaîne du Bosphore dont l'autre extrémité était fixée à la flèche du

sérail. Le Conquérant la démolit et en construisit une nouvelle qui servit de phare, puis de sémaphore, ensuite d'hôpital de pestiférés. L'Ottoman la nomme Tour de la Vierge. Une légende explique l'origine de cette appellation. Une tzigane avait prédit au sultan que sa fille chérie mourrait de la morsure d'un serpent. Poussé par la crainte de perdre son enfant, il l'amena dans cette cour battue de tous côtés par la mer et crut alors



Mosquée de Bajazet.

lui avoir trouvé un asile sûr. Un prince persan, qui contemplait un jour la jeune fille, lui envoya une corbeille de fleurs ; mais, comme la jeune enfant s'approchait et se penchait pour en respirer le parfum, un serpent en surgit et lui fit une blessure mortelle. Le prince qui se trouvait encore dans les environs, se précipita sur elle et se mit à aspirer le poison avec ses lèvres ; il sauva ainsi la vie de la jeune fille et le père reconnaissant la donna comme femme à son sauveur.

Les mosquées turques ne sont pas une des moindres curiosités de Constantinople, encore que, pour la plupart, elles manquent d'originalité.

Toutes s'inspirent plus ou moins de Sainte-Sophie dont elles reproduisent le plan et les principales dispositions.

La mosquée de Mahomet se dresse sur la quatrième colline, visible de loin à la place même où s'élevait jadis l'église des Apôtres, bâtie par Justinien, la plus belle après celle de Sainte-Sophie. Elle eut beaucoup à souffrir sous la domination des Latins qui s'y rendirent coupables de toutes sortes d'excès : vol, destruction, violation des sépultures des empereurs et des patriarches. Le Conquérant, après l'avoir épargnée pendant dix ans, la fit abattre en même temps que celle de Cibis et fit élever, un peu plus au nord des ruines, la mosquée actuelle, par les soins du Grec Christodoulos, dans l'espace de cinq ans ; les cendres et les ossements des empereurs et des patriarches furent mélangés avec le mortier qui servit pour les fondations. A l'intérieur, à droite du grand portail, nous voyons une plaque de marbre encadrée de lapis-lazuli sur laquelle ont été gravées en caractères d'or par le calligraphe Timourdji Tchélébi les paroles traditionnelles du Prophète : « Vous prendrez Constantinople ! Bienheureux le prince et l'armée qui accompliront cette œuvre ! »

Les tremblements de terre ont endommagé la mosquée à plusieurs reprises ; mais elle fut toujours immédiatement restaurée, notamment dans les dernières années du XVIIIe siècle où on procéda à une restauration complète. Avec tous ses établissements de bienfaisance elle occupe un grand espace : citons les deux cours, les huit collèges internes, une école primaire, le jardin des tombeaux avec son mausolée octogonal et le catafalque du Conquérant entouré d'une grille richement incrustée, le turbé de son épouse favorite Gülbéhar (printemps de roses), la mère de Bajazet, l'hôpital et l'hospice pour les pauvres, la cuisine économique et le bain, qui occupent longtemps notre attention. Le parvis est entouré par des arcades en ogive supportées par des colonnes de marbre et de granit, couronnées de coupoles couvertes de plomb ; tout autour de cette galerie, des sièges de marbre polis comme des miroirs, interrompus seulement par les portes ; au milieu du parvis un pavillon octogonal renfermant une fontaine et ombragé de hauts cyprès. La mosquée elle-même est surmontée par une coupole centrale à laquelle s'appuient quatre demi-coupoles ; quatre petites tourelles et un grand nombre de coupoles secondaires entourent le groupe du milieu ; deux minarets élancés, munis chacun de deux galeries, flanquent ce lieu consacré au culte. L'intérieur est d'une simplicité imposante : un caractère sévère, presque puritain, lui a été donné dès le commencement — seuls les ornements bizarres blancs et gris sombre ajoutés aux voûtes et aux arceaux lors de la dernière res-

tauration dérangent l'harmonie générale. En outre, une lumière trop crue tombe de nombreuses fenêtres disposées en six rangées les unes au-dessus des autres. Ces défauts de construction enlèvent à la mosquée quelque peu de la grande impression qu'elle devrait produire. On remarque tout de suite qu'on a voulu imiter Sainte-Sophie.



Chah-zadé. Façade et minaret.

Pour récompenser l'architecte, Mahomet lui donna une rue entière située dans les environs : Christodoulos semble avoir joui de ce présent jusqu'à sa mort.

Comme on le voit immédiatement, une quantité d'établissements charitables forment la dépendance de toute grande mosquée ; nous y trouvons d'abord des écoles supérieures et primaires ; le vainqueur lui-même semble avoir voulu rappeler par leur grand nombre la parole de l'Islam : « La guerre la plus sainte n'est pas celle qu'on fait contre les infidèles, mais contre l'ignorance. »

Viennent ensuite les cuisines voisines des oratoires ; celles-ci distri-

buent chaque jour du pain et deux mets chauds composés de viande et de légumes à plus de trente mille personnes dans Constantinople. De moindre importance, quoique devant être mentionnés, sont les établissements d'aliénés et les hôpitaux — où malgré les lettres de fondations prescrivant aux malades « des pigeons, des moineaux et des rossignols » les médicaments font parfois défaut.

On attribue à Mahomet la construction de la mosquée d'Eyoub à côté du tombeau du saint. L'entrée de ce sanctuaire est interdite aux Francs, de même que le parvis.

C'est une petite bâtisse élégante en marbre blanc, du style le plus simple, sans colonnes ; quatre gros piliers construits dans le mur soutiennent la coupole. Tout le parvis est pavé de dalles de marbres ; de vieux érables abritent une quantité d'oiseaux sous leur feuillage. Deux tours élancées montent vers le ciel sortant du groupe d'arbres, « comme deux bras portant au ciel la prière du peuple, le matin et le soir », suivant le mot de la chronique turque. Le tombeau est orné de lampes et de candélabres de matières précieuses. C'est dans cette mosquée que le sultant est ceint du glaive d'Osman par le plus ancien de l'ordre des derviches Mevlévis : on pourrait donc l'appeler la mosquée du sacre. Le fidèle de l'Islam croit aussi avoir ici une relique de Mahomet. Lorsque le Prophète était occupé à la construction de la Caaba, la marque de son pied demeura dans la pierre sur laquelle il était debout. Cette empreinte de pied vint d'Egypte à Stamboul : longtemps ignorée, on la découvrit accidentellement dans le sérail et on la fixa au mur du côté droit de la mosquée, à hauteur d'homme, dans un cadre d'argent ; voilà ce que dit la tradition, mais il nous est naturellement impossible de voir cette empreinte sacrée.

En 1500, Bajazet, fils et successeur du Conquérant, construisit, sur l'emplacement de l'ancien Forum Théodosien, la mosquée qui porte son nom, presque dans le même style que celle de son père. Le parvis est une œuvre remarquable de l'architecture ottomane. Il faut admirer les galeries en ogives où le marbre rose alterne avec le marbre blanc et noir, les colonnes de vert antique et de jaspe, les chapiteaux en forme de stalactites, les coupoles innombrables de la toiture. La noble organisation architecturale intérieure contraste singulièrement avec l'extérieur pauvre de la djami elle-même : on y rencontre des beautés inattendues. Le peuple l'appelle la mosquée des Pigeons. Sitôt que la nourriture a été répandue sur le marbre de la cour, des vols innombrables de ces joyeux hôtes au plumage bleu noir s'abattent du toit de la mosquée, des coupoles, du portique, de

toutes les colonnes et de toutes les branches des arbres et viennent picorer fièrement. Une légende se rattache à ces petits animaux : on dit qu'ils proviennent d'un couple de pigeons des bois qu'un jour Bajazet acheta à un pauvre et dont il fit présent à la mosquée ; leur existence non troublée produisit cette innombrable postérité. Selon les autres, ces pigeons proviennent d'une colombe qui murmura quelque chose d'important à l'oreille du Prophète lorsque celui-ci était obligé de fuir. Rien



Djéhanghir et le Bosphore.

n'est plus incertain que leur origine, comme on le voit ; dans tous les cas, ils sont entretenus depuis des siècles selon une ordonnance du souverain. De même, chaque vendredi, on distribue ici des rations de pain aux chiens des rues. La cour est continuellement remplie par une masse de peuple, c'est un marché continuel : tout autour, des boutiques se sont installées où l'on vend tout ce qui se peut imaginer — enfin un véritable chaos oriental. Tout cela trouble un peu la paix du sanctuaire.

A la mosquée appartient la bibliothèque la plus importante de Constantinople, fondée par le sultan et installée aujourd'hui dans un bâtiment séparé et moderne. C'est une riche collection de manuscrits choisis, la plupart non encore imprimés, traitant de toutes les branches de la science. Les livres sont autrement classés et conservés que chez nous. Ils ne sont

pas placés l'un à côté de l'autre, mais placés horizontalement l'un sur l'autre, de telle manière qu'on puisse lire les titres. Pour être préservé contre la poussière et les vers, chaque livre est enfermé dans une enveloppe de cuir ; le titre est inscrit non pas sur le dos, mais sur la tranche du livre ou sur le côté étroit de l'étui. On se sert des livres à l'endroit même et ils ne sont jamais prêtés. Il n'y a point de tables ni de chaises : de grandes nattes sont étendues à terre, les bancs ne servent qu'à poser les livres. Les bibliothèques appartenant souvent aux mosquées se trouvent habituellement dans l'enceinte sacrée elle-même, ce qui les rend difficilement accessibles à l'Occidental ; l'organisation séparée comme dans la Bajazidié est donc une chose à reconnaître et à louer.

La mosquée du sultan Sélim, élevée en 1520 par Soliman le Magnifique en l'honneur de son père, reste loin des autres mosquées de la ville en ce qui regarde la grandeur et la décoration. Aucune pierre rare, une simplicité réellement touchante. Elle se dresse sur la cinquième colline, tout près du port, dominant le paysage et pouvant être aperçue à une très grande distance.

Elle est flanquée de deux minarets de hauteur moyenne, couronnés chacun d'une galerie. L'intérieur est d'un aspect un peu grêle dû peut-être à la crudité de la lumière partout répandue.

Elle est flanquée de constructions secondaires et d'un certain nombre de turbés, entre autres celui d'Abdul-medjid (mort en 1861). Le tombeau de Sélim porte cette inscription :

Ci-gît la terreur des vivants et des morts, Sélim, mais son tombeau ne contient que ses cendres; sur le champ de bataille son âme plane encore.

La mosquée du vizir Moustafa Pacha à Guebzeh, village de la côte asiatique, date aussi du commencement du XVIe siècle. Des pelouses et des rangées de cyprès se trouvent devant le portique soutenu par six colonnes antiques ; les murailles sont revêtues de plaques coloriées et d'inscriptions coufiques. Dans le cimetière, il y a une foule de restes d'inscriptions grecques de toutes sortes.

Avec la Chah-zadé, nous faisons la connaissance du grand architecte ottoman, Sinan ; son nom et celui de Suléïman marquent l'âge d'or de l'architecture turque.

Avec Soliman II, s'ouvrit une période de grandeur pour l'empire, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'est avec raison que l'histoire lui donne le nom de Grand ou de Magnifique. Ses expéditions s'étendirent sur toute la Hongrie, Vienne fut assiégée ; il fut heureux dans la guerre

contre la Perse ; ses flottes dominèrent les mers, jusqu'à l'Espagne et l'Océan Indien. Sous lui, les forces des Ottomans parvinrent à leur apogée.

Sous aucun sultan, l'idée de la domination de l'Islam sur le monde n'avait été si consciente d'elle-même, si réfléchie, et jusqu'à un certain point, si justifiée.

Dans les arts, son influence se fit sentir par la protection qu'il accorda



Mosquée de Suléiman.

à Sinan. Celui-ci illustra son art et le siècle de Suléïman par cinquante grandes mosquées qu'il construisit dans toutes les parties de l'empire et par une centaine de chapelles, de ponts et de palais.

Sa conception de la mosquée est issue de l'étude du sanctuaire édifié par Mahomet II.

Il éleva, de 1543 à 1548, cette mosquée du Prince, en l'honneur du fils chéri de son protecteur, nommé Mahomet.

Ce monument est donc un des premiers ouvrages construits par le maître. Les fondations de la mosquée proprement dite dessinent une croix grecque aux quatre branches égales ; à côté de la coupole centrale se trouvent quatre demi-coupoles, lesquelles s'appuient elles-mêmes chacune

sur trois autres plus petites. La coupole centrale surgissant ainsi de toute une série de demi-coupoles secondaires, la construction supérieure de l'édifice prend une légèreté extraordinaire. La mosquée reçoit la lumière par deux cent quatorze fenêtres. Les piliers principaux, très trapus, ont à leur base chacun deux niches placées dans la diagonale et s'enlèvent ensuite en forme octogonale. Les deux petits minarets avec leurs galeries superposées par des saillies en forme de stalactites et leurs balustrades sculptées à jour sont d'une grâce étonnante, et exécutés d'une manière aussi délicate et aussi légère qu'il est possible d'imaginer. Sinan, parlant lui-même de ses travaux, disait que la Chah-zadé était son œuvre d'apprenti, la Suléïmanié son travail de compagnon et la Sélimié d'Andrinople son chef-d'œuvre de maître. Son ouvrage d'apprenti annonce déjà un maître. C'est une des mosquées les plus importantes de la ville. Les restes mortels des princes Mahomet et Djéhanghir tombés sous les cabales de l'épouse favorite de Suléïman, de la mère de Sélim II, femme ambitieuse et jalouse, la Roxelane des historiographes européens, ces restes, disons-nous, reposent dans un turbé remarquable, de forme octogonale ; l'intérieur est d'une élégance gracieuse, exécuté jusque dans les petits détails avec un soin extrême ; les murailles sont recouvertes de faïences perses, qui donnent à la salle un aspect sombre plein de grandeur et de mélancolie.

Une mosquée située à Avret-tach conserve la mémoire de Hasseki Houssem, la mère des princes supprimés ainsi violemment ; une autre mosquée dominant les environs de Fondoukli et connue par la vue qu'on en a du port emprunte son nom au prince Djéhanghir, elle a été récemment remise à neuf.

La mosquée de Suléïman, construite par Sinan de 1550 à 1566 sur une vaste plate-forme de la troisième colline, est considérée comme la plus belle de Stamboul après Sainte-Sophie. C'est une œuvre admirable d'architecture ottomane, conçue dans un style digne de la splendeur de l'époque. Elle se distingue par la pureté du style, la régularité des plans, la perfection des différentes parties, et l'harmonie de l'ensemble.

Toute la construction si vaste s'étend d'une manière imposante avec ses treize coupoles, son parvis, son jardin des tombeaux, sa bibliothèque, les trois écoles, les quatre collèges, les hôtelleries, les cuisines, les cyprès et platanes qui couvrent la cour extérieure longue de 190 mètres sur 130 de large. Tandis que la Chah-zadé n'a que deux minarets, la Suléïmanié en a quatre, deux petits ornés de deux galeries, et deux plus élevés à trois galeries.

Le Haram à trois portes, qu'une fontaine jaillissante anime, excite

l'admiration par ses formes choisies et les matériaux superbes dont il est construit : marbre, porphyre, granit ; au-dessus de la porte principale la formule de l'Islam ; tout autour court une colonnade couronnée par

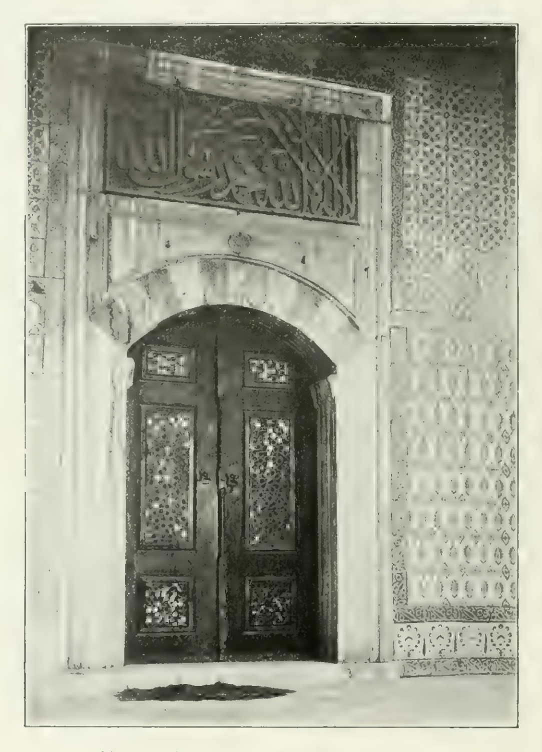


Grand portail du parvis de la Suléimanié.

26 coupoles : trois galeries sont munies de fenêtres donnant sur l'extérieur, des bancs de marbre s'allongent sur toute la longueur, les colonnes et les coupoles du quatrième cloître s'élèvent plus haut que les autres sur la façade de la djami. En face de la porte centrale du parvis s'ouvre l'entrée du sanctuaire, construite dans le style persan, décorée magnifiquement.

L'intérieur à trois nefs est d'une beauté surprenante : rien que

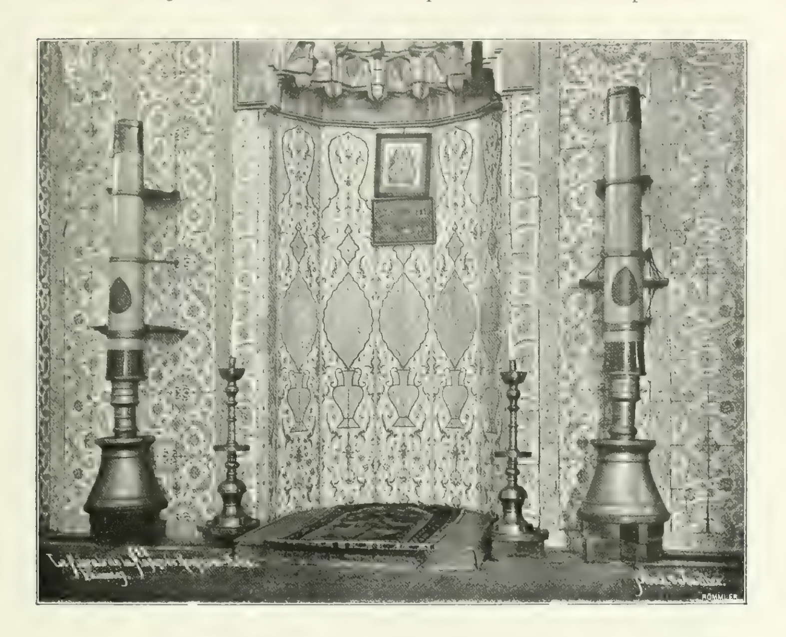
ce monument justifierait amplement le titre de Magnifique, donné au sultan. Le milieu est couronné d'une coupole gigantesque soutenue par quatre colonnes énormes : ce dôme a un diamètre de 26 mètres comme



Mosquée de Roustem Pacha. Porte et faïences.

celui de Sainte-Sophie ; la fierté qu'il excite chez les Ottomans est peut-être un peu excessive, car il est moins hardi, sa hauteur dépassant de 5 mètres celui de Sainte-Sophie. Les matériaux de construction furent tirés du grand palais des empereurs grecs. C'est ainsi que les quatre grands blocs de granit, debout entre les piliers de soutien des deux côtés de l'axe principal de l'édifice, proviennent de l'Augustéon et du palais impérial du Justinien.

Ces colonnes, les plus grandes de la ville, servent de soutien aux nefs latérales, elles sont couronnées de chapiteaux sculptés en forme de stalactites. Gyllius nous est un témoin de leur destination première : deux d'entre elles portaient la statue de l'empereur et la Vénus éprouvant la



Mosquée de Roustem Pacha. Faïences de la Niche Sainte.

Virginité. Les deux autres doivent avoir probablement servi à porter les statues des impératrices Théodora et Eudoxia.

Le long des murailles des nefs latérales sont disposés des bancs de pierre formés de colonnes tronquées. Partout une magnificence de bon goût : des incrustations de marbre multicolores sur les murs et les colonnes ; des lustres énormes de bronze dans la niche de prière décorée de faïences perses aux couleurs chatoyantes, les neuf fenêtres de cette niche, garnies de vitraux éclatants, ornées d'arabesques, d'étoiles, de fleurs, du nom d'Allah : les vitraux proviennent des verreries du maître oriental si renommé à cette époque, Serhoch Ibrahim ; la tribune des prédicateurs

et l'estrade des commentateurs du Coran sont de marbre blanc, d'un travail précieux.

Partout des guirlandes, des lustres en fil de fer tressés, en bois et en fer forgé portant de petites lampes emplies d'huile ; parmi cela des raretés de toute nature : des dents d'éléphant, des œufs d'autruche. Tout l'intérieur de la mosquée donne l'impression d'un charme magique. Malgré les restaurations récentes au cours desquelles les fiers arceaux et les coupoles furent défigurés et enlaidis par des ornements bizarres, la mosquée justifie encore le jugement et la prétention de l'architecte disant qu'elle marquait l'apogée de l'architecture musulmane.

Dans le jardin rempli de tombeaux situé derrière la mosquée, se trouvent les tombes de Suléïman et de son épouse favorite, la Roxelane. Ce sont des mausolées à huit pans. Trente-huit colonnes de marbre entourent le monument funéraire et soutiennent des arcs en ogive de couleurs différentes ; à l'intérieur quatre colonnes de marbre blanc et quatre de porphyre soutiennent la coupole magnifique. La galerie ainsi formée tout autour reçoit la lumière du dehors par des niches en arcades garnies chacune de six fenêtres accouplées deux à deux. Tout, dans ce mausolée, respire une gravité solennelle.

Au milieu, les tombeaux des deux Suléïmans et du deuxième Ahmed : de grands candélabres se dressent de chaque côté, des draps précieux recouvrent les cercueils, vers la tête sont disposés les turbans blancs et les aigrettes de plumes de héron. Tout autour du monument de Suléïman Ier, une balustrade incrustée de nacre. Sur des pupitres des manuscrits magnifiques du Livre sacré ; en outre, une carte en relief des lieux saints de la Mecque.

Au nombre des mosquées se rattachant à la famille de Suléïman appartient celle de son grand-vizir et gendre, le Croate Roustem Pacha ; c'est encore un ouvrage de Sinan ; il est situé derrière le bazar égyptien, dans un amas de maisons.

Les faïences multicolores que nous y trouvons appartiennent au meilleur style ; les dalles qui ornent les murailles jusqu'à hauteur des fenêtres et les piliers presque jusqu'au sommet, produisent un effet d'une noblesse étonnante.

Constantinople renferme encore un nombre considérable d'œuvres de Sinan, très intéressantes quoique d'importance secondaire. La mosquée de Piri Pacha se rattache à la mémoire de ce favori de Suléïman qui fut chargé par celui-ci du siège et de la conquête de Rhodes. Mentionnons aussi la mosquée de Kilich Ali Pacha, consacrée à la mémoire de

l'habile amiral ottoman qui rétablit la renommée guerrière de son pays, compromise par la défaite de Lépante. Lorsqu'il pria son souverain de lui accorder un terrain pour bâtir, celui-ci lui indiqua la mer : là était son domaine ; l'amiral alors fait reculer les flots par des digues et, sur l'espace conquis, s'éleva la construction qu'il désirait. La grande coupole de la mosquée est, à vrai dire, d'un aspect un peu lourd ; tout à côté, un



Arcades à coupole de la cour de la Mosquée d'Ahmed.

minaret s'élance dans l'espace ; il y a, à l'intérieur du sanctuaire, de belles faïences perses. Ces faïences portent le nom de Kachi, du nom de la ville de Kachan où elles ont été fabriquées.

La grande et belle mosquée de Piali Pacha, située pittoresquement au milieu de la verdure à l'entrée d'une vallée, sous l'Ok-méïdan, doit également son origine à un amiral. Ce héros, Croate d'origine et vainqueur de l'île de Chio, la fit élever en 1565 et lui fit adjoindre, comme la coutume l'exige, un collège, un cloître, une fontaine et un bain. Nous nous trouvons ici probablement encore en face d'une œuvre de Sinan. La structure de la mosquée fait exception à la règle qui a présidé à la cons-

truction des autres sanctuaires de la ville : c'est un ouvrage archaïque composé de six hautes coupoles pareilles, accouplées deux à deux de manière à former trois travées, soutenues dans le milieu par deux colonnes de granit rouge antique, d'aspect élégant ; le minaret s'élève au centre de la façade, au-dessus du portail principal, chose extraordinaire dans l'architecture ottomane ; dans la cour, des estrades de marbre. L'intérieur simple, mais exécuté néanmoins avec un grand soin artistique, porte un cachet de gravité et de grandeur. Le Mihrab est orné de faïences délicatement bariolées, bleues et blanches. Le Member est décoré de sculptures ; les fenêtres ne sont pas enchâssées de fer, mais de bronze que l'on suppose provenir d'un métal de cloches. Le fondateur de la mosquée y fit ériger aussi un turbé modeste où il repose avec ses enfants.

Sinan repose dans la mosquée qu'il édifia lui-même à sa mémoire dans les environs de la place Karaman.

A l'est de l'At-méïdan, sur les fondements du palais impérial byzantin se dresse la mosquée d'Ahmed (1610). Autre variante de Sainte-Sophie. Après avoir passé la cour extérieure plantée d'arbres on parvient, par un escalier, à un joli portail conduisant dans le parvis spacieux, de proportions régulières et majestueuses. L'architecte flanqua la mosquée de six minarets : deux, à deux galeries, aux angles de front du Haram, les quatre autres, à trois galeries, aux angles de la djami elle-même située en arrière. L'architecte voulait aussi produire l'impression que la coupole s'élevant dans l'espace limité par les minarets égalait sa voisine et sa rivale, celle de Sainte-Sophie : telle fut la condition imposée par le souverain sous peine de mort. Le clergé ottoman trouva cependant que l'on portait ainsi atteinte à la dignité de la Caaba de la Mecque qui seule, jusqu'à ce jour, pouvait se glorifier de posséder six minarets ; Ahmed à son tour apaisa les esprits en déclarant qu'il rétablirait la situation privilégiée du lieu saint en y faisant construire un septième minaret. Les battants de la porte centrale du monument sont enrichis d'ornements en bronze repoussé. Quatre piliers libres et ronds de cinq mètres de diamètre (largeur anormale pour la hauteur) portent la coupole centrale qui mesure trente-six mètres de diamètre. Comme à la djami du Conquérant, on trouve ici quatre demi-coupoles réunies à la grande vers le milieu des murs ; quatre petites coupoles placées en diagonale recouvrent les angles du bâtiment carré, derrière les piliers. Abstraction faite de la muraille du haram, les contreforts sont placés moitié vers l'extérieur, moitié vers l'intérieur ; mais, sur trois côtés, on a disposé, entre les contreforts intérieurs, des galeries reposant sur des colonnes de marbre et

de granit à chapiteaux en forme de stalactites. Les plaques de faïence bleues, blanches et vertes dont sont recouvertes les murailles jusqu'aux fenêtres supérieures, montrent des dessins choisis, tirés de l'art indien de



Mosquée de la Validé et Bazar Égyptien.

l'entrelacs et comptent parmi les produits les plus précieux de l'ancienne céramique ottomane. L'influence indienne se montre aussi dans la rondeur et les rainures convexes des grands piliers du centre. Une bande décorée de versets du Coran inscrits en lettres d'or entoure ceux-ci à mi-hauteur. La partie supérieure des murailles est peinte et les dessins se raccordent adroitement à ceux des faïences placées dessous. Le Mihrab est recouvert de pierres rares ; on y voit incrusté un fragment de la Pierre

Noire de la Caaba. Le Member est un chef-d'œuvre admirable de marbre travaillé, une imitation de celui de la Mecque. De chaque côté, des candélabres de bronze aux cierges gigantesques. A l'angle sud-est, à gauche en entrant, se trouve la loge du sultan, richement décorée, ayant une entrée particulière donnant sur la cour extérieure. Partout des objets précieux de toutes sortes : le fondateur, par son exemple, obligeait à la générosité les grands de la cour ; ainsi le gouverneur d'Abyssinie envoya six lampes enrichies d'émeraudes et suspendues par des chaînes d'or ; des exemplaires magnifiques du Coran reposent sur des pupitres dorés aux inscrustations de nacre ; à la muraille est suspendue la dernière tenture



Palais de Dolma-Bagtché.

qui ait été posée sur la Caaba et que rapporta la Caravane du Pèlerinage Sacré. Quoique la mosquée fasse une impression imposante, vue de l'extérieur, à cause de son étendue et de ses nombreuses annexes ; quoiqu'elle paraisse intéressante par ses coupoles et ses minarets, l'intérieur, malgré toute sa splendeur et ses vitraux superbes, ne vaut pas la peine d'être visité cependant pour celui qui a déjà vu Sainte-Sophie ; les colonnes sont trop lourdes et trop renflées, la lumière beaucoup trop crue ; le lieu ressemble plus à une salle de fêtes qu'à un endroit consacré à la divinité. Cependant cette djami est regardée comme la plus remarquable de Constantinople. Sa situation magnifique à l'At-méïdan, ses accès libres de toutes parts, répondent à l'empressement de la foule ; c'est le 12 rèdschèb que la caravane part d'ici pour la Mecque ; c'est ici que la Cour fête le Baïram et le Mevloud ou le jour de naissance du Prophète (le 12 rebi-ul-ewel) au milieu d'une magnificence extraordinaire. C'était une fête magnifique, lorsque le Padishah lui-même s'y rendait encore et que les nobles paraissaient en

grande pompe pour entendre, assis sur des tapis berbères, l'éloge du Prophète ; en récompense de leurs sermons à cette occasion les imams recevaient des pelisses de zibeline ; pendant ce temps les hauts dignitaires de l'empire présentaient au sultan l'eau de rose et d'aloès, puis, enveloppée de satin vert, la lettre rapportée de la Mecque et contenant les remerciements pour les dons qu'il avait envoyés. Dans le jardin de la mosquée se trouve le turbé carré d'Ahmet avec un parvis et une pièce secondaire à trois côtés, ayant la forme d'une chapelle et sortant en dehors du polygone régulier des



Porte du palais de Dolma-Bagtché.

constructions. Une coupole recouverte de faïences de Nicée repose sur huit colonnes élégantes. Les sarcophages, remarquables par leur beauté, indiquent les lieux de repos du sultan, de ses enfants et de son épouse Mahpéïker, mère de trois souverains ottomans.

La Yéni Validé djami (la nouvelle mosquée de la Sultane Mère) s'élève sur une terrasse à proximité du marché aux poissons, puant et dégoûtant : c'est le quartier de Bagtché-kapou tout grouillant de barbiers, de graveurs, de cordonniers, de camelots qui en plein air vaquent à leurs travaux dans la cour extérieure. A l'arrière-plan, se sont installés de nombreux cafés turcs. Cette mosquée produit une impression écrasante avec sa structure énorme, pesante, et ses coupoles entassées les unes sur les autres. Érigée par Tarkhan en 1640 sur le modèle de celle de son beau-père Ahmed, elle s'élève sur les ruines du temple de Mahomet II appelé le Temple Sombre à cause de son obscurité intérieure. Nous remarquons, aux triples galeries des

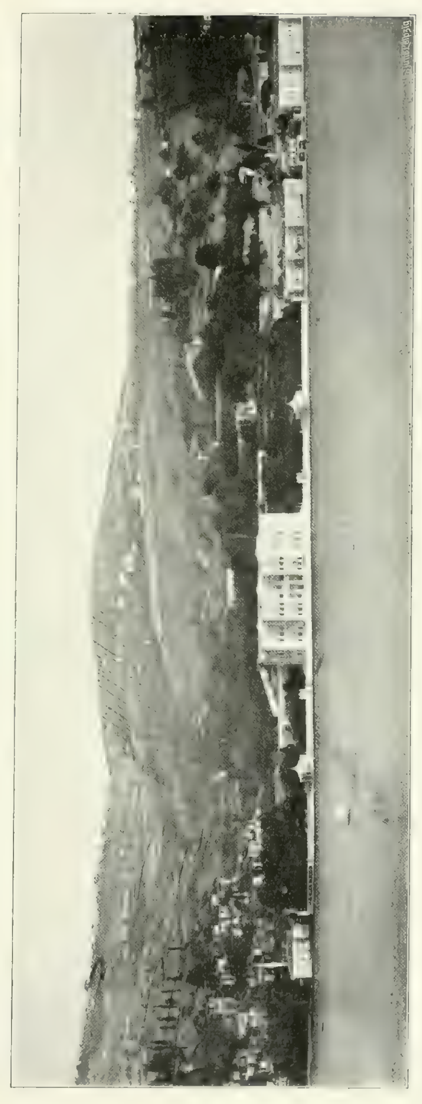
tours, des sculptures à jour rappelant le filigrane, d'une finesse étonnante ; nous les retrouvons des deux côtés longitudinaux de la mosquée à l'extérieur, dans les doubles étages reposant sur d'élégantes arcades. La galerie extérieure, les piliers de l'intérieur et les murailles sont recouvertes de faïence. Les fenêtres et les portes sont incrustées de nacre. La haute coupole centrale s'élève au milieu d'un groupe de demi-coupoles qui se divisent ensuite en petites voûtes conchiformes. Maintenant on désigne cette mosquée sous le nom de Mosquée Juste.

La grande salle mortuaire toute couverte de plaques de faïence conserve, outre les ossements de la fondatrice, ceux de toute une suite de souverains appartenant à la dynastie ottomane.

Nous mentionnerons encore, sans les décrire en détail, la mosquée de Fatma, femme d'Ibrahim Pacha, et sa chaire vraiment magnifique ; celle d'Ali-Pacha ; la Nouri-Osmanié où l'on remarquera l'absence totale de colonnes à l'intérieur ; la mosquée des Tulipes d'où l'on découvre une vue magnifique sur la mer de Marmara et où l'on remarque des colonnes de marbre blanc provenant du palais de Théodose, enfin celle de Mahmoud, construction du XIXe siècle, d'une magnificence un peu lourde.

La Mahmoudié marque le début d'une nouvelle période de l'architecture ottomane. Tout d'abord, le nouveau style se montre dans la construction des palais, par des façades magnifiques et par une surabondance d'ornements assez gracieux et d'un goût assez pur. La série des façades construites dans les cinquante dernières années du siècle passé commence par le superbe palais de Dolma-bagtché, qu'Abdul-medjid fit construire, près du Bosphore, sur l'emplacement d'une ancienne résidence d'été en bois, datant de Sélim III et tombée en ruines. Vu du Bosphore, Dolma-bagtché offre un coup d'œil magnifique. La façade s'étend sur une longueur de 650 mètres. Un quai de marbre la parcourt dans toute son étendue et une grille de fer de grande valeur, représentant des motifs tirés du règne végétal, tels que rameaux et fleurs, la sépare de la mer. Tout autour du palais, sont des jardins fleuris où se trouvent les bâtiments secondaires réservés à la Cour. La façade elle-même est un mélange de styles convenant tantôt à un théâtre, tantôt à un temple : l'Occident et l'Orient y mêlent leurs motifs et produisent ainsi un nouveau caractère plein de grâce et d'effets. Une abondance d'ornements, une richesse féerique se montrent dans les arcs, les fenêtres et les grands portails, dont une des portes donne sur la mer, tandis que les autres s'ouvrent sur les jardins : l'une de celles-ci conduit sur une place plantée de platanes, située sur le rivage en face de la mosquée ; l'autre

sur l'allée qui longe les hauts murs du palais et mène vers Béchik-tach. Le visiteur est surpris de la splendeur prodiguée à l'intérieur du château, du luxe raffiné qui y règne. La fameuse Salle du Trône, utilisée seulement dans les occasions exceptionnelles, occupe toute la longueur du bâtiment du centre et se place, par sa grandeur incroyable et sa décoration, parmi les plus imposantes de l'Europe entière. Je nommerai encore ici la salle de bain, avec ses murailles recouvertes d'albâtre.


Le palais de Beylerbey

Abdul-aziz, fidèle aux règles posées pour la construction par son prédécesseur, éleva à son tour le somptueux palais de Tcheragan. Cette résidence s'étend sur une longueur de 750 mètres jusqu'à Ortakeuï. Autrefois se trouvait ici un pavillon que Mahmoud II habitait au printemps; sur son emplacement fut construit ce palais de marbre, le plus grand et le plus beau de tous ceux que le sultan possède. L'intérieur, décoré avec une richesse surprenante, laisse bien loin derrière lui Dolma-bagtché. Les apparte-

ments, dont les plafonds reposent sur des colonnes, sont ornés de sculptures en bois et en marbre distribuées à profusion.

C'est dans le bâtiment le plus retiré, du côté de Orta-keuï, qu'on trouva Abdul-aziz, après sa déchéance, sans vie et les artères coupées.

Ce palais féerique devint ensuite le lieu de détention de Mourad après sa déposition.

Un peu obliquement, de l'autre côté, le palais de Beylerbey, aussi blanc que la neige, se mire dans les flots bleus. La façade est d'une beauté surprenante et les formes architecturales des plus nobles. Les appartements intérieurs sont décorés à la manière turque et mauresque, avec une prodigalité indescriptible, cependant pleine de goût et d'unité. De plain-pied, s'élève une halle dallée de marbre, supportée par des colonnes et renfermant des fontaines et des jets d'eau. La cage de l'escalier et la grande salle supérieure sont des chefs-d'œuvre de décoration orientale. Dans le parc du château, s'étendant en forme de terrasse sur le flanc de la montagne, se trouvent des statues de bronze et de marbre, des kiosques, des allées bordées de coquillages, des étangs pleins de poissons rouges, des serres et la ménagerie de léopards de l'amateur princier.

Un vrai bijou parmi ces œuvres de style de renaissance turc est la Validé djami construite en 1870 dans le quartier Ak-sérail ; les balustrades des minarets sont richement sculptées en dessins étoilés, les fenêtres sont de style mauresque.

Yildiz-Kiosk, la nouvelle résidence du sultan régnant, est située sur une hauteur, derrière Dolma-bagtché, dans un vaste parc s'étendant jusqu'au Tcheragan ; un pont de marbre jeté par-dessus la route conduit jusqu'à ce dernier. Le palais entier est une colonie formée de villas, de demeures pour le personnel, de harems, de pavillons, d'écuries et de casernes, car toute une division est réunie dans les environs pour le défendre en cas de besoin ; la maison des femmes est située au milieu d'un jardin de fleurs, dont les serres et les étangs artificiels réjouissent la vue. Tout à côté se trouve la petite Hamidié, où le sultan se rend pendant le Sélamlik pour faire la prière du vendredi, prescrite par la loi.

Nous devons encore mentionner à cette page la Sublime Porte, le palais du grand vizir, longue maison conçue en style italien, avec façade à colonnade dans le milieu. Nous avons ici une excellente occasion d'observer la vie des fonctionnaires ottomans : les chambres ne sont séparées des corridors que par de simples portières. Enfin, le Séraskiérat, nouvellement construit sur l'emplacement du plus ancien sérail des sultans, est une jolie

bâtisse, de portail mauresque, au centre d'une cour qui lui donne la lumière, et flanquée de chaque côté par deux pavillons en forme de tours.

La tour du Séraskiérat qui se dresse près de là, au coin de la place d'armes sur le terrain situé au point le plus élevé de Stamboul, ressemble



Mosquée de la Validé à Ak-sérail.

de loin à une énorme colonne. Elle fut bâtie par Mahmoud vers la trentième année du siècle dernier. Cent soixante-dix-neuf marches conduisent à la galerie occupée par le poste de pompiers. C'est de cette hauteur qu'il faut avoir contemplé le coucher du soleil un soir d'automne ! Il n'est pas permis de monter au sommet des minarets ; mais d'ici, le regard peut dominer en toute liberté et favorablement le panorama qui se déroule

devant lui et qui, peut-être, n'a pas de rival dans le monde entier.

Dirigeons maintenant nos pas vers le Bazar, le bâtiment le plus oriental de Stamboul ; il forme à lui seul tout un quartier : c'est un labyrinthe gigantesque de rues, de ruelles, de passages se coupant et s'entre-croisant, entouré de toutes parts de murs percés de portes ; la nuit, celles-ci sont fermées et ces lieux ne sont parcourus que par les veilleurs. La lumière tombe dans les grandes halles voûtées par une quantité de coupoles posées sur le toit plat. Nous y sommes entourés d'une clarté diffuse, au milieu d'une demi-obscurité caressant la vue et rendant d'autant plus désirables les objets qui y sont exposés. Après que le bazar, qui fut de tout temps une des curiosités principales de la ville, eût été détruit par un incendie en 1894, ensevelissant sous ses décombres des centaines de victimes, on le reconstruisit de nouveau en excluant seulement quelques ruelles et en lui donnant une solidité plus grande par la pose de poutres de fer. Les rues portent les noms des corporations qui y exerçaient autrefois leurs métiers ; mais cette dénomination n'est plus justifiée aujourd'hui par la réalité. Dans de grands et de petits magasins sont offertes toutes les marchandises possibles, depuis les pierres précieuses et les ornements d'or jusqu'aux ustensiles de cuisine déjà ébréchés ; des filigranes d'or et d'argent du Caucase et de l'Egypte, des diamants de Golconde, des turquoises de Nichapour, des rubis, des perles de Bahrein, des coraux, des bracelets, des colliers de perles et des boucles d'oreilles qui témoignent de la passion des Orientales pour les bijoux ; de ravissantes petites pantoufles brodées richement de fils d'or, des robes de chambre, des châles perses, des manteaux de soie pour femmes, des voiles, des velours aux couleurs éclatantes artistiquement brodés, des étoffes de Brousse et du Liban, d'autres de l'Inde recouvertes de dessins petits, des mousselines, des cachemires, des mérinos aux ornements ravissants faits à la main, des laines délicatement tissées, des fourrures, des bourses de tabac en soie claire et brillante, brodée d'or, des couvertures de tables brodées également, des tapis lourds, des housses précieuses ; des porcelaines chinoises et perses, de petits miroirs perses, des nécessaires de toilette en bois odorant, d'ébène ou de cèdre, aux ornements peints ; des curiosités de toutes sortes, des ivoires travaillés, des pupitres incrustés de nacre et d'écaille, des meubles, des vases de métal ornés d'arabesques et d'inscriptions gravées, des lanternes turques en métal percé à jour, des brûle-parfums, des faïences émaillées, des essences de rose, de jasmin et de musc, des chapelets d'ambre et de néphrite, des antiquités et de la quincaillerie. Ce lieu, consacré exclusivement aux marchands, possède sa mosquée propre, où ceux-ci vont faire

leurs prières prescrites par la loi. Au milieu de l'enchevêtrement des ruelles se trouve le Bézesten, le quartier le plus intéressant et le plus beau, fondé par Ahmed III en 1704, véritable musée d'armes fermé à la nuit tombante par des portes de fer. On y trouve des cimeterres étincelants, aux inscriptions arabes, des fusils à pierre plaqués d'argent et ornés d'incrustations, des poignards à double tranchant aux fourreaux enrichis de perles, des épées de Damas très anciennes, des pistolets couverts d'agathe et de



Yildiz-Kiosk et mosquée Hamidié.

jaspe, des boucliers, des cuirasses, des masses d'armes, des écus, des lances, des haches du moyen âge, des arcs et des flèches du Soudan, des mors et des selles en cuir de Cordoue, enfin des vases de toute beauté, ornés d'incrustations, des vieilles pendules, des glaces de Venise, des peaux de panthères et de lions. Les marchands turcs siègent, gravement assis sur leurs nattes, sans presque faire attention à l'acheteur qui, étonné, circule au milieu de toutes ces choses précieuses, où l'œil d'un amateur découvrirait des objets rares, impossibles à trouver ailleurs. Du côté de la mosquée de Bajazet se trouvent, au bazar, toute une série d'échoppes et de boutiques ; c'est ici le marché des friperies, appelé ironiquement par les

Turcs le Marché aux Poux : on y voit toutes sortes de vieilleries dont on ne peut se faire une idée, des choses qu'aucun homme chez nous ne regarderait encore, des tasses brisées, de vieux papiers jaunis et tachés, de vieilles images... et pourtant tout ce bric-à-brac trouve encore acheteur.

Dans les environs du Pont-Neuf se trouve le Bazar Egyptien, le plus grand marché du monde pour les drogues, les épices et les parfums ; dans une longue rue voûtée, les magasins succèdent aux magasins ; les parfums des Indes, de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Asie Mineure se répandent tout autour de nous. De même que le voyageur reconnaît le voisinage des Moluques par l'air embaumé que la brise lui apporte, de même nous reconnaissons de loin l'existence de ce lieu. Le poivre, la cannelle, le gingembre sont amoncelés dans des sacs grands ouverts ; en outre, nous y trouvons des noix muscades, de la rhubarbe, des carottes, des semences, des pistaches d'Alep, du mastic en larmes résineuses de l'île de Chio, très recherché pour donner l'haleine fraîche et pure, des fards orientaux pour les sourcils, du henné, des teintures pour les ongles, de l'ambre, du bois de santal, de l'aloès, de la pierre ponce, de la gélatine, de la gomme, des bois de teinture, de l'opium et du hachich. Aucune enseigne indiquant le nom du commerçant ; seule, au plafond de la salle de vente, est suspendue une cage ou un parapluie, une épée, un bateau, un bouquet, comme signe distinctif, sans que cela ait aucun rapport avec la nature [du magasin, ou bien encore une maxime pieuse inscrite en lettres d'or. L'étranger se figure être transporté tout d'un coup dans un conte des Mille et une Nuits.

Dans les environs, des scènes toutes particulières de l'industrie, des rues occupées par une quantité de boutiques de la même corporation, tourours réunies dans une seule ruelle, ateliers et comptoirs attenant ensemble. Ceux-ci sont élevés comme des estrades au-dessus du niveau de la rue ; le marchand s'y accroupit sur une natte et l'acheteur s'y installe à son tour. Quand le propriétaire quitte sa boutique, il jette simplement un filet sur son étalage et son bien est inviolablement respecté.

Les Hâns, si nombreux dans la ville et dans sa banlieue, ont aussi un cachet puissamment oriental. Ce n'étaient, à l'origine, que des hôtelleries installées pour les commerçants qui, ne possédant pas de relations en ville, y mettaient leurs marchandises à l'abri. Ce sont maintenant des entrepôts permanents et des lieux de négoce où les commerçants déposent leurs marchandises pendant toute la durée de leur séjour. Les Francs y ont

aussi installé des comptoirs. Les plus importants de ces caravansérails sont situés dans le voisinage des ponts conduisant au bazar ; ces énormes bâtisses de pierre donnent un caractère pittoresque aux étroites ruelles escarpées, elles ressemblent à des forteresses avec leurs murailles couvertes de verdure et de plantes grimpantes. Comme ce sont de solides bâtiments à l'épreuve du feu, ils offrent un très grand avantage pour la



Place du Séraskiériat

garde des marchandises. Le plus remarquable parmi eux est le Validé Hân, construit par Kiossem, mère d'Ibrahim ; il ressemble au cloître sombre d'une vieille ville d'Italie. Quel calme, quelle tranquillité malgré l'activité et les allées et venues des marchands et des portefaix. Une porte bardée de fer ferme la cour carrée autour de laquelle courent des galeries disposées en trois étages l'une au-dessus de l'autre, et donnant accès aux différents comptoirs. Des caisses, des sacs, des balles de marchandises gisent partout sur le sol ; dans le milieu, entre les arbres et les fontaines, s'élève un oratoire. Ce hân est particulièrement renommé à

cause d'un spectacle rare qu'il offre et auquel tout le monde n'est pas admis. La veille du 10 Mouharrèm, au moment où le soleil est près de se coucher, la Fête des Lamentations des Perses est célébrée en l'honneur de Housséïn, fils d'Ali, qui tomba sur le champ de bataille de Kerbéla (680), en soutenant ses prétentions au califat ; il est depuis lors honoré avec son frère Hassan comme un martyr de la cause schiite. Fête lugubre ! Les murailles de la cour sont tendues de drap noir, des cierges fumants brûlent partout et remplissent l'air de leur parfum. Des flambeaux répandent sur la scène leur lueur triste. Au milieu est réservée une place libre. Des soldats s'approchent, les fusils crépitent, ils sont de nouveau chargés à balle et les hommes restent ensuite debout l'arme au pied. Des tonnes de goudron brûlent maintenant à certaines distances dans le rond-point libre. On entend ensuite des mélodies funèbres, un long cortège, précédé d'un derviche enveloppé d'un caftan et la tête recouverte d'une mitre en peau d'agneau, sort lentement de l'obscurité d'une voûte et se déroule dans la cour. Ils s'arrêtent. L'iman lit l'histoire d'une voix monotone et, quand il prononce les noms de Housséïn et de Hassan, la foule les répète d'un ton lamentable et furieux. Puis le cortège se tait, prie en silence et continue sa route. Alors s'approche une foule vêtue de longs vêtements blancs ; quand les noms tombent de nouveau, ils se frappent la poitrine avec les poings armés de pierres, et si violemment que nous en percevons les coups mats et sourds. De nouveau, des prêtres. Un cheval portant des timbales, des sabres ébréchés, des drapeaux déchiquetés, reliques du saint. Un derviche, récitant des prières, puis se jetant contre terre en poussant le même cri monotone. Déjà viennent les Flagellants, vêtus seulement d'une chemise bleue, tenant un fouet gros comme le pouce, long d'un pied, aux lanières tressées et armées de balles de plomb ; ils se frappent le dos nu avec les courroies et les chaînes. La chair devient d'un bleu noir, en peu de temps toutes les chemises sont déchirées, le sang ruisselle sur les corps : ils se fustigent de plus belle, les visages passionnément excités se bouleversent et se décomposent de plus en plus. Enfin, des hommes tenant dans la main droite un glaive acéré, large, et à deux tranchants, s'avancent d'une marche rythmée, pareils à des spectres rangés sur deux lignes et tenant leur voisin par la ceinture. Procession lugubre ! Sitôt que le nom retentit, ils poussent des hurlements et, les yeux hagards, se frappent sur le crâne ; on lit dans leur regard le fanatisme exalté jusqu'à la folie : beaucoup agissent cependant à contre-cœur, mais d'autres, par contre, se tuent eux-mêmes dans une ivresse délirante. En peu d'instants le sang coule à flots sur les chemises blanches

comme la neige au commencement de la fête. De temps en temps, des spectateurs font leur possible pour arrêter au moyen de gros bâtons les coups par trop furieux que les fanatiques voudraient se donner, tandis que des derviches les excitent de nouveau. Dans le cortège se trouve aussi un cheval blanc dont le caparaçon est taché de sang et sur lequel est attaché un pigeon battant des ailes. En même temps, sont conduits trois



Fontaine d'Ahmed.

enfants enchaînés. Ceci représente l'esprit, le coursier et les enfants du Martyr condamnés à l'esclavage. De l'eau est portée dans des coupes, parce que le saint souffrit de la soif dans le désert. Au haut des piques, des mains de métal : Abbas qui voulut prendre soin de la famille de Housséïn expia cet acte de bonté par la perte de ses mains. Enfin se passe une scène épouvantable. Les fanatiques tombent peu à peu. Le haut du corps des premiers derviches est déchiré, déchiqueté, et pourtant la fureur des Flagellants continue son œuvre horrible. Les derniers ne sont plus que des formes trébuchantes de faiblesse, au visage sauvage défiguré par la douleur. Quand l'un d'eux tombe, son voisin l'abandonne sans

se soucier de lui et en saisit un autre par la ceinture, comblant ainsi le vide fait dans le rang. Sous nos yeux, quelques-uns sont emportés presque morts et déposés dans une salle derrière nous. Aucun ne peut les toucher. Grâce à Dieu ! Tout est fini. Les feux s'éteignent ; une dernière lueur éclaire le pavé couvert de larges taches rouges. Les habits sont conservés pour envelopper des mourants ; car le sang répandu en ce jour appelle la miséricorde d'Allah !

Un moyen pour les Orientaux de s'attirer l'amitié du Ciel est l'établissement d'une fontaine. Comme l'usage du vin est interdit dans l'Islam, le Mahométan attache à l'eau une importance d'autant plus grande. De même que nous reconnaissons au goût le cru et l'âge du vin, de même le Musulman distingue la provenance d'une eau de la montagne. On attache une grande importance à une eau potable pure et limpide, et les liquides fournis par les sources jouissent d'une renommée différente : le palais des Mahométans en distingue la saveur avec sûreté. Il faut reconnaître, sans arrière-pensée, que celui qui dote, dans ces pays brûlants et desséchés, ses concitoyens d'une eau pouvant subvenir à tous leurs besoins, accomplit une œuvre méritoire. On ne doit pas non plus s'étonner de trouver dans le nombre de ces fontaines de véritables chefs-d'œuvre d'ornementation. Celle de l'esplanade de Top-hané, couverte de nombreuses arabesques et de fines sculptures, de versets du Coran, est une belle œuvre de plastique turque construite par Mahmoud Ier. Elle a bien la forme et la grandeur d'une pagode. Une autre fontaine d'aspect encore plus élégant est celle d'Azap kapou à la Corne d'Or. Le toit s'avance hardiment à l'extérieur, la décoration se compose de fleurs, d'entrelacs, d'arabesques dorées d'un travail délicat ; du côté de la rue se trouve une grille dorée de toute beauté que six petites colonnes en forme de stalactites divisent en plusieurs parties.

Cependant, la fontaine d'Ahmed III au Sérail les surpasse toutes. C'est un château d'eau de grandes dimensions, magnifique, aux couleurs superbes, modèle du genre. C'est un véritable chef-d'œuvre architectural que cette construction carrée en marbre ; là aussi le toit fait largement saillie et avec ses cinq coupoles éveille l'impression d'une pagode chinoise. Sur les quatre côtés, des auges de marbre recueillent l'eau jaillissant des robinets ; placées au-dessus, des ogivettes feintes ; sur les côtés de celles-ci se trouvent des niches en stalactites ; aux angles, des petites chambres circulaires en saillies fermées par des grilles dorées ; de nombreuses et précieuses petites colonnes, des ornements délicatement sculptés, en marbre blanc, de ravissantes spirales, des faïences de toutes couleurs.

Pour avoir cependant un stimulant remplaçant le vin, le Mahométan a recours au café. Partout où un lieu aimable invite au repos, où les platanes agitent leurs feuilles murmurantes, là s'installe un cafetier turc. Auprès de lui, le marchand de friandises, de miel, de sorbets, de jus de fruits glacés, d'eau de rose, de fruits confits.



Intérieur des Bains de Yéni Kapludja.

Le bain est, pour l'Oriental, un besoin aussi indispensable que les fontaines et les cafés. Les bains de Constantinople sont construits dans le même style que ceux de Byzance, quelquefois même ils s'élèvent sur le même emplacement. On compte environ deux cents Hammams ; le traitement auquel on s'y soumet est étrange, mais sain : on quitte ensuite la maison entièrement frais et dispos, comme animé d'une vie nouvelle. Mahomet II construisit Tehou-Kour Hamam (le bain à piscine) sur l'emplacement même des Thermes de Constantin, près de la Shah-zadé ; c'est le bain le plus ancien de la ville, servant aux personnes des deux sexes ; on y trouve encore la même disposition intérieure que dans les bains antiques :

apodytérium, caldarium, tépidarium. Ainsi que l'indique le nom de Bain Enfoncé, il est situé beaucoup plus bas que le niveau de la rue. C'est une construction noircie par les siècles, à la porte d'un brun rouge, maintenant murée.

Les bains de Brousse jouissent d'une renommée thérapeutique. L'eau des bains de Yéni Kapludja, œuvre remarquable de Roustem Pacha, vient des montagnes. Ce bain est composé d'un grand bâtiment à coupoles de proportions symétriques dont l'intérieur est décoré de marbre et de céramique avec la prodigalité la plus grande ; on entre directement de la rue dans l'apodytérium surmonté de deux coupoles de 13 mètres de diamètre, placées l'une derrière l'autre ; un jet d'eau entretient dans cette pièce une fraîcheur agréable. Sur la même ligne que la première coupole se trouvent latéralement deux pièces secondaires surmontées également de dômes ; dans un de ces cabinets se trouve le bassin de natation.

Le besoin d'avoir une communication fixe et permanente entre Stamboul et Galata se fit sentir de bonne heure. A l'arrière-plan du port se trouvent encore, sous l'eau, les débris des piliers d'un pont de 12 arches, construit jadis par Léon le Grand. Aux époques postérieures, les rapports ne se firent qu'au moyen de bateaux. Au commencement du siècle passé, Mahmoud avait établi de nouveau un pont pour relier les deux rives du port, et, en 1845, la mère d'Adul-medjid installa le pont appelé le Pont de la Validé ou le Pont Neuf, devant la passe la plus étroite du port, à l'endroit où se trouvait l'ancienne communication. Ce n'était, à l'origine, qu'un pont de bateaux, mais on l'a remplacé depuis vingt-cinq ans par un autre solidement construit en pierre. Cependant il reste encore de l'ancien quelques parties lamentables auxquelles s'amarrent des vapeurs, de petits escaliers et des passerelles conduisent en bas ; quelques baraques en bois occupées par des boulangers, des cafetiers, des marchands de fruits et de dragées s'y sont installées. Du haut du pont on jouit d'un magnifique spectacle de la nature, auquel viennent s'ajouter les scènes de la vie active du centre de la ville. Des torrents humains s'y engouffrent, y roulent, et nous pouvons y admirer bien des costumes originaux : spectacle si varié, si changeant, que l'on pourrait le contempler pendant des heures entières, appuyé contre un des piliers du pont ; le mélange des nationalités est peut-être plus frappant encore que dans la rue du port de Galata : généraux aux uniformes brodés d'or, montés sur des étalons arabes, femmes turques enveloppées de leurs féredjés de soie, équipages emportant des dames du harem et des

eunuques noirs, Asiatiques ornées d'or et de perles ; ici un garde tcherkesse, là un Arnaute gigantesque portant tout un arsenal à son ceinturon ; ailleurs des derviches regardant d'un œil méprisant l'eunuque ventru qui marchande opiniâtrement avec un juif ; un coursier couvert de housses de soie et un harnachement de velours, tenu en bride par un arabe brun foncé, se cabre et fait des bonds énormes et sauvages, rendu peureux par l'approche d'un chameau qui s'en vient d'un trot saccadé.

Le quai qui d'ici devait conduire tout le long du rivage s'affaissa autrefois subitement dans les eaux ; les masses insondables de décombres, de ruines et de boue qui se sont amoncelées ici au cours des années n'assurent aucun fond solide. Du temps des Byzantins, se trouvait ici le port aux légumes, et encore aujourd'hui, des barques de paysans chargées des produits des jardins y viennent atterrir aux heures matinales de la journée ; c'est là que nous avons souvent pu voir leurs artichauts énormes, leurs choux, leurs melons, leurs concombres, leurs raisins, leurs limons.

De l'autre côté, en face de l'Amirauté, se trouvent de vieilles carènes de navires, actuel abri pour les troupes et le matériel. Autrefois, les prisonniers de guerre, maintenus les uns aux autres par des chaînes rivées, y étaient condamnés comme galériens à accomplir les travaux les plus durs. La construction antique de ces bagnes est pleine d'enseignements pour l'histoire de l'architecture navale dans les siècles passés. Les peuples de l'Islam, malgré la haine qu'ils professent contre tout ce qui touche la plastique, ont cependant, par une ironie singulière, orné leurs constructions navales d'images empruntées à la vie, notamment de lions figurant souvent dans la décoration de l'éperon de leurs vaisseaux.

Les caïques officiels des sultans, remisés dans une dépendance du Sérail, du côté de la Corne d'Or, offrent également des curiosités de ce genre. Les canots ordinaires, étroits et pointus, symboles riants de la ville, et qui sillonnent les flots bleus entre les Sept Tours et l'embouchure du Bosphore dans la mer Noire, surpassent d'ailleurs en nombre et en grâce les gondoles sombres, pareilles à des cercueils de la reine de l'Adriatique.

Suivant un proverbe turc, la magnificence est partout un don, un privilège de l'Ottoman, et, jusque dans le tombeau, il ne peut s'en passer. C'est un fait qui nous est prouvé par les champs de repos.

Partout l'homme aime à se reposer dans les lieux consacrés à la méditation et à la prière. Dans nos pays, combien d'églises ont été fondées dans le but bien marqué par le fondateur de servir de dernière demeure à lui et aux siens, à l'ombre de l'autel et au murmure de la prière. Il en est ainsi en Orient ; c'est de là que viennent les petits cimetières des mos-

quées, pareils à des jardins fleuris. Les Orientaux veulent y dormir leur dernier sommeil, entourés du parfum des fleurs et des oraisons pieuses jusqu'à ce que le Grand Jardinier du Monde vienne visiter ses fleurs et qu'il fasse ressusciter les ossements desséchés au printemps de la vie éternelle. D'autres sont enterrés près des bibliothèques qu'ils ont fondées, là où les salles pleines de livres rappellent constamment à leur poussière l'immortalité de la science et de ceux qui se sont consacrés à elle.

Les chapelles funéraires des sultans sont décorées de la façon la plus riche : par-dessus les cercueils de bois, sont déposés des châles tissés d'or, quelquefois un morceau de l'étoffe, renouvelée à chaque pèlerinage annuel, qui revêt la Caaba, souvent aussi une simple pièce de toile unie ; à la tête du cercueil, un turban enroulé, comme le mort avait coutume de le porter ; de grands candélabres avec des cierges de cire, des pupitres pour les lecteurs du Coran ; tout autour des inscriptions dorées, ciselées en haut relief.

La Sultane Validé est habituellement déposée au côté de son fils.

Parmi les monuments les plus connus et les plus visités, on doit citer le turbé où repose Mahmoud, le Réformateur, avec d'autres membres de sa famille. Dans un jardin bien entretenu, se dresse un octogone tout de marbre blanc ; sept hautes fenêtres aux barreaux dorés laissent pénétrer la lumière du jour. C'est un tombeau d'une magnificence indescriptible. Les catafalques sont d'un luxe somptueux. Les châles de cachemires qui recouvrent le cercueil sont des œuvres superbes et précieuses faites par des princesses perses ; en outre, on y voit des couvertures de velours brodées d'argent et portant des inscriptions de toute beauté. On ne voit plus, sur le cénotaphe, le vieux turban turc, mais le fez rond, signe de la réforme, dont l'aigrette en plume de héron est maintenu par une agrafe de diamants. Le cercueil d'Abdul-aziz porte l'ordre de l'Osmanié, fondé par ce souverain. Les candélabres et les lustres de verre ont été donnés par l'impératrice Eugénie, lors de sa visite au Bosphore ; des manuscrits du Coran sont placés sur des pupitres aux incrustations de nacre ; à certaines heures de la journée on lit les prières qui y sont contenues.

Particulièrement digne d'être remarqué est le tombeau de Kaïrreddin Barberousse, le fameux corsaire qui fut, sous Suléïman, la terreur de la Méditerranée et qui conduisit contre Charles-Quint les deux expéditions de Tunis et d'Alger. Ce tombeau est situé dans les environs immédiats de Dolma-bagtché. Il domine au loin la mer. C'est un monument d'une beauté simple et entouré de mousse et de verdure, s'élevant là où Kaïrreddin

rassemblait ses flots qui couvraient la mer, et la vague vient maintenant lécher le pied du tombeau de celui qui la domina pendant sa vie.

Un autre tombeau, long de sept mètres, entouré d'une enceinte de murs, situé près du Bosphore, au milieu des buissons et des fleurs, sur le mont du Géant, appelé par les Grecs de l'antiquité le Lit d'Hercule, est devenu chez les Turcs le tombeau de Josué, qu'il se représentent comme



Au bois funèbre de Scutari.

un géant. Josué est devenu un saint de l'Islam. Une mosquée s'élève à côté, sur les ruines de l'église Justinienne de Saint-Pantaléon.

Les cimetières turcs, ceux où sont enterrés les simples mortels, sont extrêmement intéressants à visiter.

L'ensevelissement chez les Orientaux a lieu peu de temps après le décès, et le plus souvent le jour même de la mort. Le Prophète a dit : « Si le défunt était un homme pieux, il est juste et raisonnable de l'emporter aussi vite que possible pour qu'il puisse entrer dans le Paradis ; si c'était un méchant, soyez heureux d'en être débarrassé. » Que répondre à ce di-

lemme ? Eyoub, caché entre les buissons et les arbres, au milieu des jardins de tulipes et de cyprès, enveloppé d'une tranquillité, d'un calme invitant à la rêverie, est le lieu de repos de beaucoup de grands personnages, car c'est ici que se trouve la demeure dernière du porte-étendard du Prophète. Par amour pour cet endroit de l'Europe sanctifié par le tombeau du héros de l'Islam, on établit cette allée funéraire qui passe devant les superbes monuments. Partout de l'or, des couleurs, du feuillage, des buissons fleuris, des parfums de fleurs. Les chapelles mortuaires y succèdent aux chapelles mortuaires. Mézar-bournou est un autre champ de repos d'un aspect tout aussi idyllique. Une verdure exubérante couvre les pierres tombales placées à l'ombre des arbres. C'est une image inoubliable de magnificence sombre et triste quand le soleil perce le feuillage épais des arbres, que la source qui jaillit dans les environs s'écoule en faisant entendre sa chanson argentine, ou quand, la nuit, les pâles rayons de la lune brillent à travers le feuillage, glissent sur le marbre blanc des monuments, que des myriades de vers luisants scintillent dans l'ombre autour des tombeaux, et que le ruisseau murmure des paroles de vie en s'écoulant.

La piété des Turcs a placé les bois funèbres pleins de charme romantique et de gravité solennelle dans les plus beaux sites des montagnes. Le célèbre cimetière de Scutari, long de deux kilomètres, est le plus grand et le plus remarquable de Constantinople et même de tout l'Orient. Le vaste bois de cyprès est coupé de voies nombreuses servant de chemins publics. L'Asie est la véritable patrie des Turcs, la terre d'où sont venus le peuple, la dynastie et la religion : il semble que le Mahométan ne se trouve pas chez lui en Europe et qu'il a comme le pressentiment que sa domination n'y est que passagère. De même que le feuillage ombreux des platanes s'élevant au-dessus des troncs argentés et rafraîchissant les passants lui paraît être une image du bonheur de la vie, de même les cyprès au feuillage sombre et immobile sont considérés, à juste titre, comme les arbres des morts : le tronc, les branches s'élèvent en une ligne ondoyante vers le ciel, et le vent traverse les rameaux sans en agiter les feuilles. Ils donnent à tout ce qui les entoure un aspect mélancolique. A quelques places du champ de repos se trouvent des ateliers, des magasins de marbriers ; avec quelle adresse ils cisèlent en haut-relief l'écriture turque aux rondeurs élégantes et aux liaisons gracieuses ! Les pierres tombales et les colonnes sont presque toutes de marbre, même chez les plus pauvres, tant cette matière est ici bon marché. A la tête de la tombe se trouve une pierre commémorative et une autre au pied ;

pour les personnes aisées nous voyons encore une plaque de marbre, les familles riches font même placer sur les tombes des sarcophages artistiquement sculptés. Le mort est toujours enterré dans la direction de la Mecque. Les colonnes du côté de la tête portent un turban ou un fez rouge pour faire reconnaître si c'est un homme ou un jeune garçon qui y est enterré. La dimension de cet ornement de tête correspond à la situation sociale du défunt. Le turban placé un peu de côté sur le pilier est l'indice de la mort par décapitation : il n'y a rien de déshonorant pour un Turc à perdre la vie par ordre du souverain. Combien de fois nous trouvons même des allusions poétiques gravées sur la pierre ! « Une main puissante mit rapidement une fin à son existence terrestre et l'envoya vers le souverain Juge, le Seigneur miséricordieux ! » « Au soir de la vie l'ombre de la faveur princière s'éloigna de lui ! » Pour les femmes, les pierres sont ornées de fleurs, pour les jeunes filles non mariées, d'un bouton de rose, les inscriptions tombales simples et pleines de sens contrastent étrangement avec celles des monuments publics, ampoulées et emphatiques ; nulle part un éloge pompeux, simplement le nom, la date de la mort, du « passage de cette vie précaire à la vie éternelle ». Ensuite la prière pour obtenir une Fatiha. C'est le premier chapitre du Coran. Il est pour les Turcs de la même importance que, pour nous, le *Pater noster*. Les sept versets de ce chapitre représentent les sept membres du corps saint du Coran ou les sept parties de la doctrine du livre saint de l'Islam. D'autres mots suivent encore, qui parlent de la fragilité de la vie terrestre, du néant du bonheur d'ici-bas et montrent la voie qui conduit à Dieu, source unique de la vie éternelle ; les vers renferment généralement à la fin le chronogramme de l'année de la mort. En haut, on lit : « Dieu est l'Éternel » ou : « Il est la Vie », puis une maxime du Coran :

Toute âme doit goûter à la mort.

ou :

Nous appartenons à Dieu et nous retournons à Dieu.

Troubler le repos des morts est un acte de scélératesse et fouiller le sol d'un cimetière, un sacrilège. Il est remarquable toutefois que tout en nourrissant ces idées, les Turcs négligent bientôt les tombes, les laissent sans soins, inclinées, déjetées par le vent ; tout est dans un triste état de délabrement et d'abandon. Cependant les bois funèbres sont les lieux

d'excursions favoris des Orientaux flegmatiques : chaque vendredi on y prend ses ébats, on y emporte de la nourriture et les cimetières deviennent les théâtres sur lesquelles se jouent des scènes animées de la vie populaire ...

Une nouvelle période s'est ouverte pour les arts à Constantinople avec la fondation des musées dans la première cour du sérail. A l'encontre des préceptes de l'Islam, brisant avec toutes les traditions, en opposition directe avec le commandement qui défend de reproduire les êtres animés et vouant même à la destruction toutes les œuvres d'art de ce genre, Hamdy Bey collectionne non seulement toutes les antiquités trouvées sur le sol turc et les dispose ensuite de manière à faciliter les recherches, mais encourage encore les indigènes à étudier la peinture et la sculpture dans l'école des Beaux-Arts fondée en 1889. Après avoir étudié le droit à Paris et s'y être voué à l'art corps et âme, il occupa de hauts emplois dans l'administration. Déjà, il s'était acquis un nom comme peintre d'intérieurs turcs, joignant ainsi la pratique à la théorie. Il revint enfin ici, comme directeur des musées impériaux, sur le champ véritable de son activité, et commença à sauver ce qui pouvait encore être sauvé dans le domaine de l'archéologie. Il s'acquit la faveur de son souverain qui s'intéresse au progrès des arts et des sciences, et jouit de la sympathie du sultan actuel qui met à profit ses efforts et ses lumières. C'est ainsi qu'il put réussir à placer, d'un seul coup, les musées impériaux à la même hauteur que les plus importantes collections d'art de la terre, par des trouvailles et des acquisitions de grande valeur conduites avec énergie, un goût artistique rare et une sûreté de main étonnante. C'est une jouissance délicieuse que de se promener dans les galeries et les salles où les vieilles et authentiques conceptions artistiques aryiennes se manifestent librement. Le coup d'œil et la persévérance d'un seul homme ont suffi pour accomplir cette réforme de la pensée et de l'exécution religieuses et artistiques chez un peuple nourri et élevé dans la négligence systématique et même dans l'acharnement contre les principes mêmes de l'art. Nous nous reposons donc, à la vue des trésors réunis ici, de la monotonie des mosquées qui, malgré toute leur magnificence, finissent par nous lasser. Sans nous arrêter aux collections purement archéologiques, nous indiquerons rapidement les principales œuvres de l'art dont quelques-unes offrent un réel intérêt.

Voici la tête régulière d'une Artémis éphésienne, à l'expression tran-

quille, aux traits d'une grande pureté de style ; non moins remarquable est le torse d'un Apollon plus grand que nature ; à côté d'un buste d'Aphrodite, se trouve une Athéné très intéressante et la tête souriante de



L'Hercule Chypriote.

l'Apollon de Thasos ; la Cybèle caressant le lion est une œuvre phénicienne primitive et la reproduction la plus surprenante de ce motif souvent traité. C'est une œuvre attrayante que la statuette représentant une Ariane nue endormie. Arrêtons-nous devant une statue datant de l'époque romaine représentant Artémis de Lesbos se reposant de la chasse, appuyée du bras droit sur une petite colonne ; c'est une réplique très

jolie d'une œuvre grecque, l'Amazone de Polyclète, appartenant au musée de Berlin. Il faut encore mentionner le torse gigantesque en marbre du Zeus de Gaza ; la statue colossale de l'Hercule chypriote, placée dans le vestibule, est une œuvre hideuse, mais pourtant magnifique, rappelant l'art assyrien ; elle fut trouvée en 1873 à Amathonte, sur la côte sud de l'île de Chypre — elle est en pierre calcaire poreuse : le demi-dieu a le corps tout couvert de poils, le front orné de cornes et la barbe



Face latérale du Sarcophage des Pleureuses.

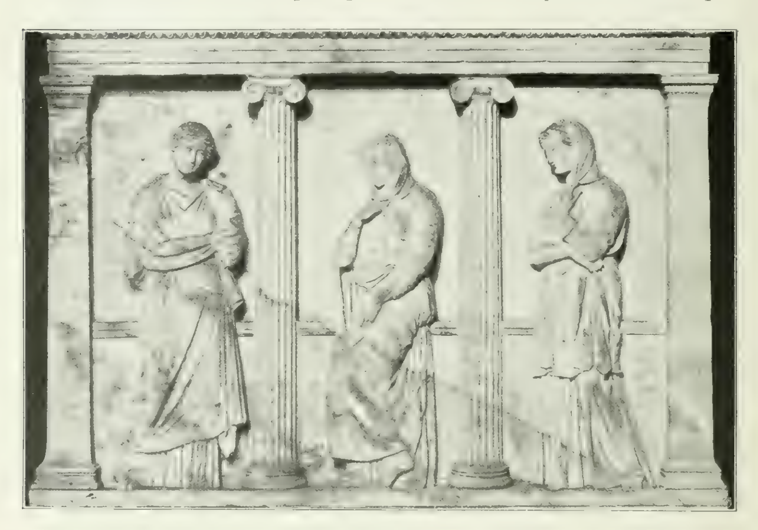
bizarrement bouclée, il tient suspendu par les pattes de derrière un lion qui s'efforce de toucher terre avec celles de devant, la tête de la bête a disparu, à la place on voit une ouverture quadrangulaire, le groupe est complètement creux et il n'est pas improbable qu'il ait servi originairement de fontaine, la gueule du lion crachant l'eau. Je dois faire remarquer ici un Hercule épirote armé de la massue et du bâton ; une tête rhodienne du VIe siècle avant notre ère dont la coiffure est réellement singulière ; nous regardons avec intérêt la tête d'un Vérus, un Hadrien barbu de Cyzique, Tibère en pontife, le Néron d'Aïdin couvert de la cuirasse et du manteau de camp ; la célèbre statue de marbre d'un Hadrien crétois de deux mètres et demi de haut, l'ensemble un peu lourd



Sarcophage des Pleureuses.

et pourtant majestueux : l'homme de guerre barbu est représenté en Triomphateur lauré avec la cuirasse et le paludamentum agrafé à l'épaule droite, l'armure est ornée de très fins et très élégants reliefs de la louve allaitant les deux frères et de Victoires ailées — sous le pied, un enfant représentant la Cyrénaïque vaincue.

Nous voyons, en outre, des lions du Mausolée d'Halicarnasse. Parmi les bronzes, on remarque principalement deux tronçons d'athlètes que



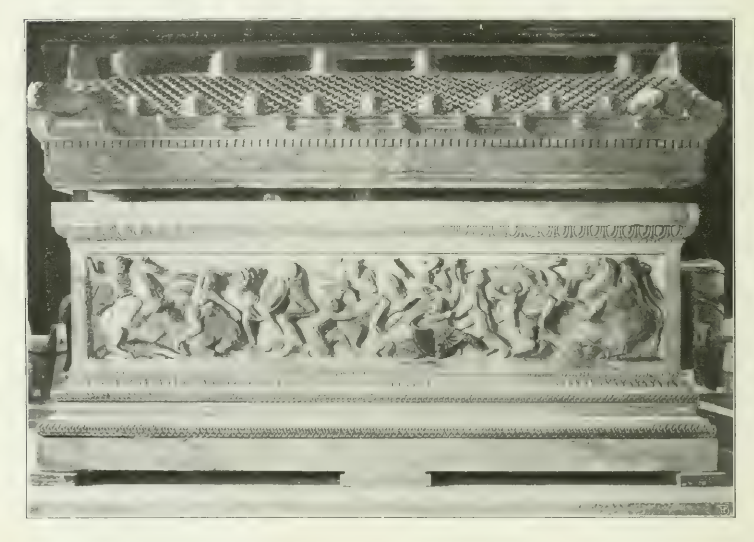
Face latérale du Sarcophage des Pleureuses.

l'on doit attribuer tous deux au même auteur : œuvres précises et claires — l'un avec la tête respirant la vie rappelle l'Hermès de Praxitèle. Un grand relief venant de Thessalonique et ayant appartenu à la porte impériale romaine figure une chasse au sanglier : au centre, le Thrace, monté sur un coursier fougueux, agite sa lance de la main droite ; derrière lui, deux compagnons portant le stylet et le bouclier ; sous un arbre touffu, le sanglier se tient dans une posture agressive ; une vipère s'enroule autour du tronc de l'arbre et le cheval se cabre à la vue de ce reptile. D'un joli travail est une métope très antique de Thasos : elle représente Hercule combattant vêtu de la peau de lion. Nous ne voulons pas supprimer la mention d'une précieuse colonne d'honneur venant de



Sarcophage des Pleureuses.

Cyzique et qui porte un médaillon : un homme barbu, au regard autoritaire y est représenté de profil, l'inscription du IIIe siècle avant notre ère y a été gravée par suite d'une décision des habitants pour perpétuer la mémoire de cet homme. Tout près, quelques restes remarquables d'architecture, provenant du temple d'Assos, et un morceau d'une frise du théâtre de Pergame. Une coupe d'argent de Lampsaque est un chef-



Sarcophage dit d'Alexandre.

d'œuvre de ciselure : des ornements délicats entourent les bords ; au centre de la coupe, est représentée Diane Astarté au croissant de lune, assise sur un siège d'or orné de défenses d'éléphants, tenant l'arc et élevant la main droite, les cheveux et la carnation ont été rendus en émail noir, des étoiles sont semées sur les vêtements d'or ; sur les côtés, des figures allégoriques : animaux de toutes sortes, pintade, animaux sauvages, des chiens de chasse ; sous la déesse, deux hiérodules aux habits d'or, tigre et panthère. Nous ne devons pas non plus oublier les ornements et les bijoux en or de Troie, provenant des fouilles faites par Schliemann ; de plus, deux belles hachettes de bronze trouvées à 10 mètres au-dessous du sol.

Les sarcophages célèbres de la nécropole de Sidon sont certainement tout ce que Constantinople renferme de plus beau et de plus précieux, et ce que chaque musée doit envier à celui d'Hamdy Bey.

Le premier cercueil est désigné comme celui de Sarpédon, le héros lycien. Il est resté longtemps submergé, de sorte que la couleur est presque entièrement disparue et que les traits des figures ont un peu perdu de leur beauté et de leur netteté primitive. Cependant ce cercueil est précieux en ce sens qu'il nous permet de nous faire une représentation exacte de l'aspect des œuvres de ce genre. Les bas-reliefs y traitent la vie princière orientale : guerriers, jeux de l'hippodrome, scènes de chasse au cerf, le souverain sur son lit de mort étendant avidement la main vers un vase plein de boisson qu'un esclave lui apporte ; deux femmes sont placées aux angles, l'une assise, en proie à l'émotion douloureuse ; les groupes sont partout pleins de vie et de naturel.

Le deuxième sarcophage, dit des Pleureuses, a la forme d'un temple ionien avec ses façades décorées de frontons et ses colonnades sur les bas côtés. Dans les entrecolonnements se trouvent appuyées, sur une balustrade, dix-huit figures de femmes, debout ou assises, représentant les phases les plus diverses de la douleur humaine.

L'artiste a su donner à chacune d'elles une expression propre et caractéristique. Après deux mille ans, son œuvre saisit l'âme d'une manière aussi puissante qu'au premier jour.

Le troisième sarcophage exposé dans cette salle du musée a beaucoup souffert des



Face antérieure du Sarcophage d'Alexandre.

injures du temps. Les têtes des figurines manquent sur tout un côté. Les reliefs représentent l'enfant dans le Gynécée, l'adolescent dans une forêt peuplée de sangliers, l'homme sur le trône, et le vieillard dans l'assemblée du peuple.

Le cercueil suivant, énorme travail originaire de Lycie, évoque à nos yeux la grande époque athénienne de Phidias par les motifs et la beauté des reliefs qui le décorent. Il représente des héros se livrant ardemment au plaisir de la chasse au lion et au sanglier ; les coursiers qu'ils montent, taillés en marbre, semblent être animés d'une vie réelle, tellement leurs formes surgissent nettement de la pierre. Sur les côtés étroits du sarcophage, le combat des Centaures et des Lapithes ; le couvercle est orné de sphinx.

Vient ensuite le sarcophage de Tabnith, le père d'Echmounazar, dont le cercueil est exposé au musée du Louvre. Il est en basalte égyptien : si l'on en croit les hiéroglyphes dont il est orné, il a d'abord servi de lieu de repos à un grand de l'empire des Pharaons, qui a dû dans la suite céder la place à un autre pèlerin de la terre, fatigué lui aussi de cette vie d'ici-bas. On a conservé cependant, lors de la restauration, l'ancienne inscription et la décoration dont il était déjà pourvu. On a simplement en dessous placé le nom du roi phénicien et ces mots suivants : « Qui que tu sois, ne profane pas ma tombe ; tu n'y trouverais aucun trésor. Ne trouble pas mon repos éternel. Que celui qui s'en rendrait coupable soit maudit pour l'éternité ! » Le deuxième habitant ne fut pas plus heureux que son prédécesseur ; les chercheurs qui fouillent les tombeaux anciens, dans le but d'enrichir les musées, le tirèrent lui aussi de l'obscurité où il voulait rester. Lorsqu'on l'exhuma on trouva sa momie dans le cercueil ; elle est gardée maintenant derrière, sous une boîte de verre.

Le célèbre sarcophage d'Alexandre est ainsi nommé à cause de la façon extraordinaire dont fut traité le mort et parce que l'inscription : « A lui seul », ornant le cercueil, ne semblait pouvoir s'appliquer qu'au grand Macédonien. C'est le plus magnifique de tous les sarcophages, d'une beauté indescriptible, tout en marbre pentélique, dans un état de conservation presque irréprochable, chef-d'œuvre unique de sculpture antique et aussi monument important digne de servir à l'histoire de la peinture chez les anciens.

Ce sarcophage est une des créations artistiques les plus saisissantes de la grande époque des Diadoques, à la fin du IVe siècle avant notre ère. Même le profane qui est demeuré dans l'ignorance des choses de l'anti-



Face postérieure du Sarcophage d'Alexandre.

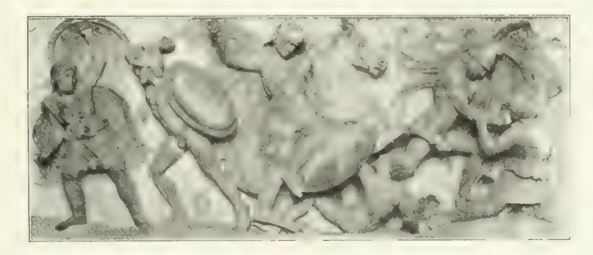
quité et de l'histoire de l'art, peut à peine demeurer maître de lui et commander à ses sentiments devant cette œuvre magistrale.

Indiscutablement, ce sarcophage célèbre la gloire d'Alexandre.

L'artiste attique a reproduit sur le cercueil les batailles d'Alexandre et les chasses royales, et relevé son œuvre par des teintes habilement distribuées. La peinture en est riche et pourtant délicate. On ne peut qu'admirer la grandeur de la pensée du maître et son exécution consciencieuse, la conception individuelle de chaque personnage, la signification des plus petits détails, et en même temps la belle harmonie et le groupement proportionné de l'ensemble. Nous nous trouvons en face de la réalité pleine et exacte autant qu'il est au pouvoir de l'art d'en donner une reproduction fidèle : tout est impétueux, pas le moindre épisode des combats représentés qui soit sans mouvement et demeure privé de la vie naturelle. Les personnages semblent sortir du marbre ; nous sentons les émotions de leur âme, nous éprouvons le contre-coup des passions qui les agitent. Comme toutes les fibres du corps sont tendues, comme chaque muscle se dessine sous la peau, comme chaque veine se gonfle sous l'effort continu de la lutte et comme les yeux étincellent dans l'agitation du moment où l'artiste les a immobilisés ! On oublie complètement qu'on se trouve devant une pierre inerte.

Il est peut-être bizarre de terminer, par une visite au musée de sculpture, notre longue promenade à travers Constantinople et ses environs ; de laisser le lecteur en face d'un établissement de fondation si nettement européenne, d'un esprit si opposé à celui de l'Islam. Mais qu'importe un contraste de plus ou de moins dans cette ville où tout est contraste — où tant de civilisations se sont superposées sans s'abolir ! — Ce n'est pas ici qu'il faut chercher une impression définitive d'ensemble. Le charme de Stamboul est de nature composite, comme les langues qu'on y parle. Pouvons-nous espérer l'avoir fait sentir à nos lecteurs ? Mais malgré toute notre bonne volonté avons-nous su exprimer la magie de la nature et décrire les merveilles de l'art ? Peut-être les mots sont-ils impuissants à rendre les sensations qu'on éprouve à côtoyer le Bosphore, à errer sous les voûtes de Sainte-Sophie. Seuls, ceux-là qui ont vu pourraient nous rassurer à cet égard...

TABLE DES ILLUSTRATIONS



Sarcophage d'Alexandre. Combat des Grecs et des Perses.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

* Les astérisques indiquent les illustrations.



Sarcophage d'Alexandre. Chasse

Date Due

FORM 109			

